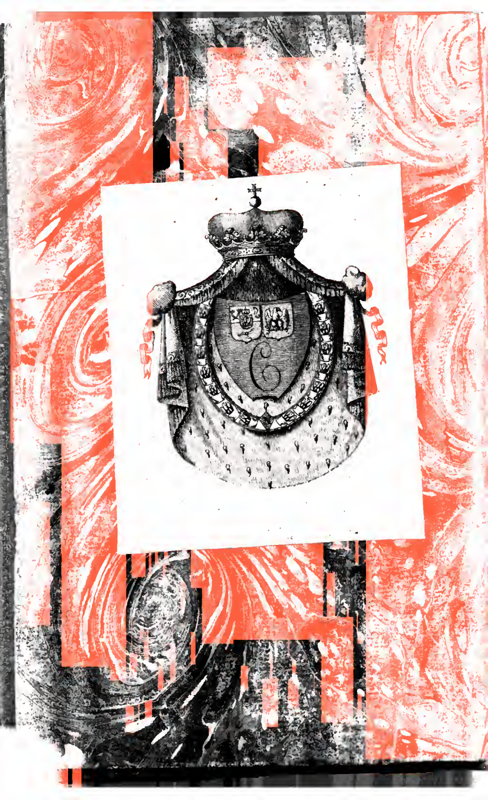






ŒUVRES

COMPLETTES

DE M. MARMONTEL,

HISTORIOGRAPHE DE FRANCE;

Et Secrétaire perpétuel de l'Académie Françoise.

Edition revue & corrigée par l'Auteur.



TOME QUATRIEME.

A PARIS,

Chez NÉE DE LA ROCHELLE, Libraire, rue du Hurepoix, près du Pont S. Michel, N°. 13.

M. DCC. LXXXVII.

Avec Approbation, & Privilège du Roi.

BELISAIRE.

ESSAI SUR LE GOUT.

PAR M. MARMONTEL.

M. DCC. LXXXVII.

OUVRAGES

CONTENUS DANS CE VOLUME.

PRÉFACE.

JE sais, & je ne dois pas dissimuler qu'on peut regarder le fait sur lequel est établi le plan de ce petit Ouvrage, plutôt comme une opinion populaire, que comme une vérité historique. Mais cette opinion a si bien prévalu, & l'idée de Bélisaire aveugle & mendiant est devenue si familière, qu'on ne peut guère penser à lui, sans le voir comme je l'ai peint.

Sur tout le reste, à peu de chose près, j'ai suivi fidellement l'histoire, & Procope a été mon guide. Mais je n'ai eu aucun égard à ce libelle calomnieux, qui lui est attribué, sous le titre d'*Anecdotes*, ou d'*Histoire*

secrète. Il eſt pour moi de toute évidence que cet amas informe d'injures groſſières & de fauſſetés palpables, n'eſt point de lui, mais de quelque Déclamateur auſſi mal-adroit que méchant (*a*).

Aucun des Écrivains du tems de Procope, aucun de ceux qui l'ont ſuivi, dans l'intervalle de cinq cens ans, n'a parlé de ces *Anecdotes*. Agathias, contemporain de Procope, en faiſant l'énumération de ſes Ouvrages, ne dit pas un mot de celui-ci. On le tenoit caché, me dira-t-on; mais du moins trois cens ans après, il auroit dû être public: le ſavant Photius auroit dû le connoître; & il

(*a*) On a ſoupçonné qu'il étoit d'un Avocat de Céſarée. *Mém. de l'Acad. des Inſcrip. & Belles-Lett.* T. 21.

ne le connoît pas. Suidas, Écrivain du onzième ſiècle, eſt le premier qui ait attribué à Procope cette ſatyre mépriſable; & le plus grand nombre des Savans ont répété ſans diſcuſſion ce qu'en avoit dit Suidas (*a*). Quelques-uns cependant ont douté que ce Livre fût de Procope (*b*); il y en a même qui l'ont nié; & de ce nombre eſt Eichelius, dans la Préface & les remarques de l'édition qu'il en a donnée. Il commence par faire voir qu'il n'eſt ni vrai, ni vraiſemblable que Procope en ſoit l'Auteur; & en ſuppoſant qu'il le fût, il ajoute que, dans une déclamation ſi outrée, ſi impudente & ſi ab-

(*a*) Voſſius, Grotius, &c.

(*b*) Le Père Combefils, la Mothe-le-Vayer, &c.

ſurde, il ſeroit indigne de foi. Ce qui me confond, c'eſt que l'illuſtre Auteur de l'eſprit des Loix ait donné quelque croyance à un Libelle ſi manifeſtement ſuppoſé. Je ſais de quel poids eſt ſon autorité; mais elle cède à l'évidence.

Le moyen de croire en effet qu'un homme d'Etat, eſtimé de ſon ſiècle, pour le plaiſir de diffamer ceux qui l'avoient comblé de biens, ait voulu ſe diffamer lui-même, en réduiſant la poſtérité au choix de le regarder comme un calomniateur atroce, ou comme un lâche adulateur? Le moyen de croire qu'un Ecrivain, juſque-là ſi judicieux, eût perdu le ſens & la pudeur, au point de vouloir qu'on prît, ſur ſa parole, pour *un homme hébêté*, *pour un ruſtre*

imbécille (*a*), Justin, ce sage & vertueux vieillard, qui, de l'état le plus obscur & des plus bas emplois de la milice, étant monté aux plus hauts grades par sa valeur & ses talens, avoit fini par réunir les vœux du Sénat, du peuple & des armées, & par être élu Empereur? Le moyen de croire qu'un homme qui avoit écrit l'histoire de son tems avec tant d'honnêteté, de décence & de sagesse, ait pu dire de Justinien, qu'il étoit *stupide & paresseux, comme un âne qui se laisse mener par le licou, en secouant les oreilles* (*b*);

(*a*) *Insignis homo stoliditatis, summâ cum infantiâ summâque cum rusticitate conjunctæ.*

(*b*) *Nam mirè stolidus fuit, & lento quam simillimus asino, capistro facile trahendus, cui & aures subinde agitarentur.*

que ce n'étoit pas un homme, mais une furie (a); *que sa mère elle-même se vantoit d'avoir eu commerce avec un démon, avant d'être grosse de lui* (b); *& qu'il avoit fait tant de maux à l'Empire, que la mémoire de tous les âges n'en avoit jamais rassemblé de pareils, ni en si grand nombre* (c)*?* Le moyen de croire

(a) *Quod vero non homo, sed, sub humanâ specie, furia visus sit Justinianus, documento esse possunt ingentia quibus affecit homines mala: quippe enim ex atrocitate facinorum, Autoris vitiorum immanitas palam fiat.*

(b) *Eo gravida antequam esset, quandam genii speciem ad se ventitasse, quæ non ad visum, sed ad contactum se præberet, accubaret que sibi, & quasi maritus se conjugem iniret.*

(c) *Is demum fuit Romanis tot tantorumque malorum Autor, quot & quanta audita non sunt ex omni superiorum ætatum memoriâ.*

qu'après avoir fait de Bélisaire un Héros accompli, triomphant, & comblé de gloire, il ait osé le donner ensuite pour *un méchant imbécille, méprisé de tout le monde, & bafoué comme un fou* (*a*); & cela dans le tems de sa plus grande gloire, lorsqu'il fut chargé de sauver l'Empire, en chassant les Huns de la Thrace?

Ceux qui, dans le grec des *Anecdotes*, ont cru reconnoître le style de Procope, y ont-ils reconnu son bon sens? Je le suppose ingrat, méchant, furieux contre ses bienfaiteurs; est-ce par des déclamations puériles qu'il auroit voulu rétracter & ses éloges, & les faits sur lesquels ils étoient fondés? L'historien Pro-

(*a*) *Tunc enim verò contemni ab omnibus & veluti demens subsannari.*

cope se seroit amusé à prouver en forme que Justinien & ses Ministres n'*étoient pas des hommes, mais des démons, qui sous des figures humaines, avoient bouleversé la terre* (a)! Je le croirois à peine capable de cette ineptie, quand tous les Ecrivains de son tems me l'attesteroient; à plus forte raison ne le croirai-je pas sur le témoignage équivoque d'un seul homme, qui a vécu cinq cens ans après lui.

Je n'ai donc vu Procope que dans son histoire authentique. C'est-là que je l'ai consulté; c'est-là que j'ai pris le caractère de mon Héros, sa mo-

(a) *Hi nunquam homines* (mihi) *visi sunt sed perniciosi demones...... Humanas induti formas, quasi semi homines furiæ, sic universum terrarum orbem convulserint.*

deſtie, ſa bonté, ſon affabilité, ſa bienfaiſance, ſon extrême ſimplicité, ſur-tout ce fonds d'humanité, qui étoit la baſe de ſes vertus, & qui le faiſoit adorer des peuples. *Erat igitur Biſantinis civibus voluptati Beliſarium intueri in ſorum quotidie prodeuntem.......... Pulchritudo hunc magnitudoque corporis honeſtabat. Humilem præterea ſe, benignumque adeò, atque aditu obviis quibuſque perfacilem exhibebat, ut infimæ ſortis viro perſimilis videretur..... In ſuos præcipuè milites munificentiâ cæteros anteibat...... Erga agricultores, agreſteſque homines, tantâ hic indulgentiâ ac providentiâ utebatur, ut Beliſario ductante exercitu, nullam hi vim paterentur. Segetes inſuper, dum in agris matureſcerent, diligentiùs tuebatur,*

ne forte equorum greges has devaſtarent ; frugeſque cœteras , invitis dominis , ſuos attingere prohibebat.

Proc. De Bell. Goth. Lib. 3.

BÉLISAIRE.

BÉLISAIRE.

CHAPITRE PREMIER.

DANS la vieillesse de Justinien, l'Empire, épuisé par de longs efforts, approchoit de sa décadence. Toutes les parties de l'administration étoient négligées : les loix étoient en oubli, les finances au pillage, la discipline militaire à l'abandon. L'Empereur, lassé de la guerre, achetoit de tous côtés la paix au prix de l'or, & laissoit dans l'inaction le peu de Troupes qui lui restoient, comme inutiles & à charge à l'Etat. Les Chefs de ces Troupes délaissées se dissipoient dans les plaisirs ; & la chasse, qui leur retraçoit la guerre, charmoit l'ennui de leur oisiveté.

Un soir, après cet exercice, quelques-uns d'entre eux soupoient ensemble dans

un Château de la Thrace, lorſqu'on vint leur dire qu'un vieillard aveugle, conduit par un enfant, demandoit l'hoſpitalité. La jeuneſſe eſt compatiſſante ; ils firent entrer le vieillard. On étoit en automne ; & le froid, qui déjà ſe faiſoit ſentir, l'avoit ſaiſi : on le fit aſſeoir près du feu.

Le ſoupé continue ; les eſprits s'animent ; on commence à parler des malheurs de l'Etat. Ce fut un champ vaſte pour la cenſure ; & la vanité mécontente ſe donna toute liberté. Chacun exagéroit ce qu'il avoit fait, & ce qu'il auroit fait encore, ſi l'on n'eût pas mis en oubli ſes ſervices & ſes talens. Tous les malheurs de l'Empire venoient, à les en croire, de ce qu'on n'avoit pas ſu employer des hommes comme eux. Ils gouvernoient le monde en buvant, & chaque nouvelle coupe de vin rendoit leurs vues plus infaillibles.

Le vieillard, aſſis au coin du feu, les écoutoit, & ſourioit avec pitié. L'un

d'eux s'en apperçut, & lui dit : bon homme, vous avez l'air de trouver plaisant ce que nous disons-là ? *Plaisant :* non, dit le vieillard, mais un peu léger, comme il est naturel à votre âge. Cette réponse les interdit. Vous croyez avoir à vous plaindre, poursuivit-il, & je crois comme vous qu'on a tort de vous négliger ; mais c'est le plus petit mal du monde. Plaignez-vous de ce que l'Empire n'a plus sa force & sa splendeur, de ce qu'un Prince, consumé de soins, de veilles & d'années, est obligé, pour voir & pour agir, d'employer des yeux & des mains infidelles. Mais dans cette calamité générale, c'est bien la peine de penser à vous ! Dans votre tems, reprit l'un des convives, ce n'étoit donc pas l'usage de penser à soi ? Hé bien, la mode en est venue, & l'on ne fait plus que cela. Tant pis, dit le vieillard, & s'il en est ainsi, en vous négligeant on vous rend justice. Est-ce pour insulter les gens, lui dit le même, qu'on leur de-

mande l'hoſpitalité ? Je ne vous inſulte point, dit le vieillard ; je vous parle en ami, & je paie mon aſyle en vous diſant la vérité.

Le jeune Tibère, qui depuis fut un Empereur vertueux, étoit du nombre des Chaſſeurs. Il fut frappé de l'air vénérable de cet aveugle à cheveux blancs. Vous nous parlez, lui dit-il, avec ſageſſe, mais avec un peu de rigueur ; & ce dévouement que vous exigez, eſt une vertu, mais non pas un devoir. C'eſt un devoir de votre état, reprit l'aveugle avec fermeté, ou plutôt c'eſt la baſe de vos devoirs, & de toute vertu militaire. Celui qui ſe dévoue pour ſa Patrie, doit la ſuppoſer inſolvable ; car ce qu'il expoſe pour elle eſt ſans prix. Il doit même s'attendre à la trouver ingrate ; car, ſi le ſacrifice qu'il lui fait n'étoit pas généreux, il ſeroit inſenſé. Il n'y a que l'amour de la gloire, l'enthouſiaſme de la vertu qui ſoient dignes de vous conduire. Et alors, que vous

importe comment vos services seront reçus ? La récompense en est indépendante des caprices d'un Ministre & du discernement d'un Souverain. Que le Soldat soit attiré par le vil appât du butin ; qu'il s'expose à mourir pour avoir de quoi vivre ; je le conçois. Mais vous qui, nés dans l'abondance, n'avez qu'à vivre pour jouir, en renonçant aux délices d'une molle oisiveté, pour aller essuyer tant de fatigues & affronter tant de périls, estimez-vous assez peu ce noble dévouement, pour exiger qu'on vous le paie ? Ne voyez-vous pas que c'est l'avilir ? Quiconque s'attend à un salaire est esclave : la grandeur du prix n'y fait rien ; & l'ame qui s'apprécie un talent est aussi vénale que celle qui se donne pour une obole. Ce que je dis de l'intérêt, je le dis de l'ambition ; car les honneurs, les titres, le crédit, la faveur du Prince, tout cela est une solde, & qui l'exige se fait payer. Il faut se donner, ou se vendre ; il n'y a point de mi-

lieu. L'un eſt un acte de liberté, l'autre un acte de ſervitude : c'eſt à vous de choiſir celui qui vous convient. Ainſi, bon homme, vous mettez, lui dit-on, les Souverains bien à leur aiſe ! Si je parlois aux Souverains, reprit l'aveugle, je leur dirois que, ſi votre devoir eſt d'être généreux, le leur eſt d'être juſtes. — Vous avouez donc qu'il eſt juſte de récompenſer les ſervices ? — Oui ; mais c'eſt à celui qui les a reçus d'y penſer : tant pis pour lui, s'il les oublie. Et puis, qui de nous eſt sûr, en peſant les ſiens, de tenir la balance égale ? Par exemple, dans votre état, pour que tout le monde ſe crût placé & fût content, il faudroit que chacun commandât, & que perſonne n'obéît : or, cela n'eſt guère poſſible. Croyez-moi, le Gouvernement peut quelquefois manquer de lumières & d'équité ; mais il eſt encore plus juſte & plus éclairé dans ſes choix, que ſi chacun de vous en étoit cru ſur l'opinion qu'il a de lui-même. Et qui êtes-vous,

pour nous parler ainſi, lui dit, en hauſſant le ton, le jeune Maître du Château ? Je ſuis Béliſaire, répondit le vieillard.

Qu'on s'imagine, au nom de Béliſaire, au nom de ce Héros tant de fois vainqueur dans les trois parties du monde, quels furent l'étonnement & la confuſion de ces jeunes gens. L'immobilité, le ſilence exprimèrent d'abord le reſpect dont ils étoient frappés ; & oubliant que Béliſaire étoit aveugle, aucun d'eux n'oſoit lever les yeux ſur lui. O grand homme ! lui dit enfin Tibère, que la fortune eſt injuſte & cruelle ! Quoi ! vous, à qui l'Empire a dû pendant trente ans ſa gloire & ſes proſpérités, c'eſt vous que l'on oſe accuſer de révolte & de trahiſon, vous qu'on a traîné dans les fers, qu'on a privé de la lumière ! & c'eſt vous qui venez nous donner des leçons de dévouement & de zèle ! Et qui voulez-vous donc qui vous en donne, dit Béliſaire ? Les eſclaves de la faveur ?

Ah! quelle honte! Ah! quel excès d'ingratitude! poursuivit Tibère. L'avenir ne le croira jamais. Il est vrai, dit Bélisaire, qu'on m'a un peu surpris : je ne croyois pas être si mal traité. Mais je comptois mourir en servant l'Etat ; & mort ou aveugle, cela revient au même. Quand je me suis dévoué à ma Patrie, je n'ai pas excepté mes yeux. Ce qui m'est plus cher que la lumière & que la vie, ma renommée, & sur-tout ma vertu, n'est pas au pouvoir de mes persécuteurs. Ce que j'ai fait peut être effacé de la mémoire de la Cour ; il ne le sera point de la mémoire des hommes ; & quand il le seroit, je m'en souviens, & c'est assez.

Les convives pénétrés d'admiration, pressèrent le Héros de se mettre à table. Non, leur dit-il, à mon âge la bonne place est le coin du feu. On voulut lui faire accepter le meilleur lit du Château ; il ne voulut que de la paille. J'ai couché plus mal quelquefois, dit-il ;

ayez feulement foin de cet enfant qui me conduit, & qui eft plus délicat que moi.

Le lendemain Bélifaire partit, dès que le jour put éclairer fon guide, & avant le réveil de fes hôtes, que la chaffe avoit fatigués. Inftruits de fon départ, ils vouloient le fuivre, & lui offrir un char commode, avec tous les fecours dont il auroit befoin. Cela eft inutile, dit le jeune Tibère; il ne nous eftime pas affez pour daigner accepter nos dons.

C'étoit fur l'ame de ce jeune homme que l'extrême vertu, dans l'extrême malheur, avoit fait le plus d'impreffion. Non, dit-il, à l'un de fes amis, qui approchoit de l'Empereur; non, jamais ce tableau, jamais les paroles de ce vieillard ne s'effaceront de mon ame. En m'humiliant, il m'a fait fentir combien il me reftoit à faire, fi je voulois jamais être un homme. Ce récit vint à l'oreille de Juftinien, qui voulut parler à Tibère.

Tibère, après avoir rendu fidellement

ce qui s'étoit paſſé : il eſt impoſſible ; ajouta-t-il, Seigneur, qu'une ſi grande ame ait trempé dans le complot dont on l'accuſe ; & j'en répondrois ſur ma vie, ſi ma vie étoit digne d'être garant de ſa vertu. Je veux le voir & l'entendre, dit, Juſtinien, ſans en être connu : & dans l'état où il eſt réduit, cela n'eſt que trop facile. Depuis qu'il eſt ſorti de ſa priſon, il ne peut pas être bien loin ; ſuivez ſes traces, tâchez de l'attirer dans votre maiſon de campagne : je m'y rendrai ſecrétement. Tibère reçut cet ordre avec tranſport, & dès le lendemain il prit la route que Béliſaire avoit ſuivie.

CHAPITRE II.

CEPENDANT Bélifaire s'acheminoit en mendiant, vers un vieux Château en ruine, où fa famille l'attendoit. Il avoit défendu à fon conducteur de le nommer fur la route ; mais l'air de nobleffe répandu fur fon vifage & dans toute fa perfonne, fuffifoit pour intéreffer. Arrivé le foir dans un village, fon guide s'arrêta à la porte d'une maifon, qui, quoique fimple, avoit quelque apparence.

Le Maître du logis rentroit, avec fa bèche à la main. Le port, les traits de ce vieillard fixèrent fon attention. Il lui demanda ce qu'il étoit. Je fuis un vieux foldat, répondit Bélifaire. Un foldat ! dit le Villageois, & voilà votre récompenfe ! C'eft le plus grand malheur d'un Souverain, dit Bélifaire, de ne pouvoir payer tout le fang qu'on verfe pour lui. Cette

réponfe émut le cœur du Villageois : il offrit l'afyle au vieillard.

Je vous préfente, dit-il à fa femme, un brave homme, qui foutient courageufement la plus dure épreuve de la vertu. Mon camarade, ajouta-t-il, n'ayez pas honte de l'état où vous êtes, devant une famille qui connoît le malheur. Repofez-vous : nous allons fouper. En attendant, dites-moi, je vous prie, dans quelles guerres vous avez fervi. J'ai fait la guerre d'Italie contre les Goths, dit Bélifaire; celle d'Afie contre les Perfes, celle d'Afrique contre les Vandales & les Maures.

A ces derniers mots, le Villageois ne put retenir un profond foupir. Ainfi, dit-il, vous avez fait toutes les campagnes de Bélifaire ?—Nous ne nous fommes point quittés. — L'excellent homme ! Quelle égalité d'ame ! Quelle droiture ! Quelle élévation ! Eft-il vivant ? car dans ma folitude, il y a plus de vingt-cinq ans que je n'entends parler de rien. — Il eft

vivant. — Ah ! que le ciel béniſſe & prolonge ſes jours. — S'il vous entendoit, il ſeroit bien touché des vœux que vous faites pour lui ! — Et comment dit-on qu'il eſt à la Cour ? tout puiſſant ? adoré ſans doute ! — Hélas vous ſavez que l'envie s'attache à la proſpérité. — Ah ! que l'Empereur ſe garde bien d'écouter les ennemis de ce grand homme. C'eſt le génie tutélaire & vengeur de ſon Empire. — Il eſt bien vieux ! — N'importe ; il ſera dans les Conſeils ce qu'il étoit dans les armées ; & ſa ſageſſe, ſi on l'écoute, ſera peut-être encore plus utile que ne l'a été ſa valeur. D'où vous eſt-il connu, demanda Béliſaire attendri ? Mettons-nous à table, dit le Villageois : ce que vous demandez nous meneroit trop loin.

Béliſaire ne douta point que ſon hôte ne fût quelque Officier de ſes armées, qui avoit eu à ſe louer de lui. Celui-ci, pendant le ſouper, lui demanda des détails ſur les guerres d'Italie & d'Orient, ſans lui parler de celle d'Afrique.

Bélisaire, par des réponses simples, le satisfit pleinement. Buvons, lui dit son hôte vers la fin du repas, buvons à la santé de votre Général; & puisse le ciel lui faire autant de bien qu'il m'a fait de mal en sa vie. Lui! reprit Bélisaire, il vous a fait du mal! — Il a fait son devoir; & je n'ai pas à m'en plaindre. Mais, mon ami, vous allez voir que j'ai dû apprendre à compatir au sort des malheureux. Puisque vous avez fait les campagnes d'Afrique, vous avez vu le Roi des Vandales, l'infortuné Gelimer, mené par Bélisaire en triomphe à Constantinople, avec sa femme & ses enfans; c'est ce Gelimer qui vous donne l'asyle, & avec qui vous avez soupé. Vous Gelimer, s'écria Bélisaire! & l'Empereur ne vous a pas fait un état plus digne de vous! Il l'avoit promis. — Il a tenu parole; il m'a offert des dignités (*a*); mais je n'en ai pas

(*a*) Celle de Patrice.

voulu. Quand on a été Roi, & qu'on ceſſe de l'être, il n'y a de dédommagement que le repos & l'obſcurité. – Vous Gelimer! – Oui, c'eſt moi-même qu'on aſſiégea, s'il vous en ſouvient, ſur la montagne de *Papua.* J'y ſouffris des maux inouis (*a*). L'hiver, la famine, le ſpectacle effroyable de tout un peuple réduit au déſeſpoir, & prêt à dévorer ſes enfans & ſes femmes, l'infatigable vigilance du bon Pharas, qui, en m'aſſiégeant, ne ceſſoit de me conjurer d'avoir pitié de moi-même & des miens; enfin, ma juſte confiance en la vertu de votre Général, me firent lui rendre les armes. Avec quel air ſimple & modeſte il me reçut! Quels devoirs il me fit rendre! Quels ménagemens, quels reſpects il eut lui-même pour mon malheur! Il y a bientôt ſix luſtres que je vis dans cette ſolitude; il ne s'eſt pas écoulé un jour que je n'aie fait des vœux pour lui.

(*a*) *Vid. Procop. de Bello Vandalico. Liv. II.*

Je reconnois bien là, dit Bélisaire, cette philosophie qui, sur la montagne où vous aviez tant à souffrir, vous faisoit chanter vos malheurs ; qui vous fit sourire avec dédain, en paroissant devant Bélisaire ; & qui, le jour de son triomphe, vous fit garder ce front inaltérable dont l'Empereur fut étonné. Mon camarade, reprit Gelimer, la force & la foiblesse d'esprit tiennent beaucoup à la manière de voir les choses. Je ne me suis senti du courage & de la constance, que du moment que j'ai regardé tout ceci comme un jeu du sort. J'ai été le plus voluptueux des Rois de la terre ; & du fond de mon Palais, où je nageois dans les délices, des bras du luxe & de la mollesse, j'ai passé tout-à-coup dans les cavernes du Maure (*a*), où, couché sur la paille, je vivois d'orge grossiérement pilé & à demi

(*a*) *Vandali namque omnium sunt, quos sciam, molissimi atque delicatissimi ; omnium verò miserrimi Marusii.* Ibid.

demi cuit sous la cendre, réduit à un tel excès de misère, qu'un pain, que l'ennemi m'envoya par pitié, fut un présent inestimable. De-là je tombai dans les fers, & fus promené en triomphe. Après cela, vous m'avouerez qu'il faut mourir de douleur, ou s'élever au-dessus des caprices de la fortune.

Vous avez dans votre sagesse, lui dit Bélisaire, bien des motifs de consolation; mais je vous en promets un nouveau, avant de nous séparer.

Chacun d'eux, après cet entretien, alla se livrer au sommeil.

Gelimer, dès le point du jour, avant d'aller cultiver son jardin, vint voir si le vieillard avoit bien reposé. Il le trouva debout, son bâton à la main, prêt à se remettre en voyage. Quoi! lui dit-il, vous ne voulez pas donner quelques jours à vos hôtes? Cela m'est impossible, répondit Bélisaire: j'ai une femme & une fille qui gémissent de mon absence. Adieu, ne faites point d'éclat sur ce qui

me reste à vous dire : ce pauvre aveugle, ce vieux Soldat, Bélisaire enfin, n'oubliera jamais l'accueil qu'il a reçu de vous. — Que dites-vous ? Qui, Bélisaire ? — C'est Bélisaire qui vous embrasse ! — O juste ciel ! s'écrioit Gelimer, éperdu & hors de lui-même, Bélisaire dans sa vieillesse, Bélisaire aveugle est abandonné ! On a fait pis, dit le vieillard : en le livrant à la pitié des hommes, on a commencé par lui crever les yeux. Ah ! dit Gelimer, avec un cri de douleur & d'effroi, est-il possible ? Et quels sont les monstres ? ...... Les envieux, dit Bélisaire. Ils m'ont accusé d'aspirer au trône, quand je ne pensois qu'au tombeau. On les a crus, on m'a mis dans les fers. Le peuple enfin s'est révolté & a demandé ma délivrance. Il a fallu céder au peuple ; mais en me rendant la liberté, on m'a privé de la lumière. — Et Justinien l'avoit ordonné ! — C'est-là ce qui m'a été sensible. Vous savez avec quel zèle & quel amour je

l'ai fervi. Je l'aime encore, & je le plains d'être affiégé par des méchans qui déshonorent fa vieilleffe. Mais toute ma conftance m'a abandonné, quand j'ai appris qu'il avoit lui-même prononcé l'arrêt. Ceux qui devoient l'exécuter n'en avoient pas le courage ; mes bourreaux tomboient à mes pieds. C'en eft fait, je n'ai plus, grace au ciel, que quelques momens à être aveugle & pauvre. Daignez, dit Gelimer, les paffer avec moi, ces derniers momens d'une fi belle vie. Ce feroit pour moi, dit Bélifaire, une douce confolation; mais je me dois à ma famille, & je vais mourir dans fes bras. Adieu.

Gelimer l'embraffoit, l'arrofoit de fes larmes, & ne pouvoit fe détacher de lui. Il fallut enfin le laiffer partir ; & Gelimer le fuivant des yeux, ô profpérité ! difoit-il, ô profpérité ! qui peut donc fe fier à toi ? Le héros, le jufte, le fage, Bélifaire !... Ah ! c'eft pour

le coup qu'il faut ſe croire heureux en béchant ſon jardin. Et tout en diſant ces mots, le Roi des Vandales reprit ſa bèche.

CHAPITRE III.

BÉLISAIRE approchoit de l'afyle où fa famille l'attendoit, lorfqu'un incident nouveau lui fit craindre d'en être éloigné pour jamais. Les peuples voifins de la Thrace, ne ceffoient d'y faire des courfes; un parti de Bulgares venoit d'y pénétrer, lorfque le bruit fe répandit que Bélifaire, privé de la vue, étoit forti de fa prifon, & qu'il s'en alloit en mendiant, joindre fa famille exilée. Le Prince des Bulgares fentit tout l'avantage d'avoir ce grand homme avec lui, ne doutant pas que, dans fa douleur, il ne faisît avidement tous les moyens de fe venger. Il fut la route qu'il avoit prife; il le fit fuivre par quelques-uns des fiens; & vers le déclin du jour, Bélifaire fut enlevé. Il fallut céder à la violence, & monter un courfier fuperbe qu'on avoit amené pour lui. Deux des Bulgares le

conduisoient ; & l'un d'eux avoit pris son jeune guide en croupe. Tu peux te fier à nous, lui dirent-ils. Le vaillant Prince qui nous envoie honore tes vertus, & plaint ton infortune. Et que veut-il de moi, demanda Bélisaire ? Il veut, lui dirent les Barbares, t'abreuver du sang de tes ennemis. Ah ! qu'il me laisse sans vengeance, dit le vieillard : sa pitié m'est cruelle. Je ne veux que mourir en paix au sein de ma famille ; & vous m'en éloignez. Où me conduisez-vous ? Je suis épuisé de fatigue ; & j'ai besoin de repos. Aussi vas-tu, lui dit-on, te reposer tout à ton aise, à moins que le Maître du Château voisin ne soit sur ses gardes, & ne soit le plus fort.

Ce Château étoit la maison de plaisance d'un vieux Courtisan appellé Bessas, qui, après avoir commandé dans Rome assiégée, & y avoir exercé les plus horribles concussions, s'étoit retiré avec dix mille talens (*a*). Bélisaire avoit demandé qu'il

---

(*a*) Six millions.

fût puni selon les loix ; mais ayant pour lui à la Cour tous ceux qui n'aiment pas qu'on examine de si près les choses, Bessas ne fut point poursuivi ; & il en étoit quitte pour vivre dans ses terres, au sein de l'opulence & de l'oisiveté.

Deux Bulgares, qu'on avoit envoyés reconnoître les lieux, vinrent dire à leur Chef que dans ce Château ce n'étoient que festins & que réjouissances ; qu'on n'y parloit que de l'infortune de Bélisaire ; & que Bessas avoit voulu qu'on la célébrât par une fête comme une vengeance du ciel. Ah, le lâche ! s'écrièrent les Bulgares : il n'aura pas long-tems à se réjouir de ton malheur.

Bessas, au moment de leur arrivée, étoit à table, environné de ses complaisans ; & l'un d'eux, chantant ses louanges, disoit dans ses vers que le ciel avoit pris soin de le justifier, en condamnant son accusateur à ne voir jamais la lumière. Quel prodige plus éclatant, ajoutoit le flatteur, & quel triomphe pour l'inno-

cence ! Le ciel eſt juſte, diſoit Beſſas, & tôt ou tard les méchans ſont punis. Il diſoit vrai. A l'inſtant même les Bulgares, l'épée à la main, entrent dans la cour du Château, laiſſant quelques Soldats autour de Béliſaire, & pénètrent avec des cris terribles juſqu'à la ſalle du feſtin. Beſſas pâlit, ſe trouble, s'épouvante; & comme lui tous ſes convives ſont frappés d'un mortel effroi. Au lieu de ſe mettre en défenſe, ils tombent à genoux, & demandent la vie. On les ſaiſit, on les fait traîner dans le lieu où étoit Béliſaire. Beſſas, à la clarté des flambeaux, voit à cheval un vieillard aveugle; il le reconnoît, il lui tend les bras, il lui crie grace & pitié. Le vieillard attendri, conjure les Bulgares de l'épargner lui & les ſiens. Point de grace pour les méchans, lui répondit le Chef: ce fut le ſignal du carnage: Beſſas & ſes convives furent tous égorgés. Auſſi-tôt ſe faiſant amener leurs valets, qui croyoient aller au ſupplice: vivez, leur dit le même, &

venez nous ſervir ; car c'eſt nous qui ſommes vos maîtres. Alors la troupe ſe mit à table, & fit aſſeoir Béliſaire à la place de Beſſas.

Béliſaire ne ceſſoit d'admirer les révolutions de la fortune. Mais ce qui venoit d'arriver l'affligeoit. Compagnons, dit-il aux Bulgares, vous me donnez un chagrin mortel, en faiſant couler autour de moi le ſang de mes compatriotes. Beſſas étoit un avare inhumain : je l'ai vu dans Rome affamer le peuple, & vendre le pain au poids de l'or, ſans pitié pour les malheureux qui n'avoient pas de quoi payer leur vie. Le ciel l'a puni ; je ne le plains que d'avoir mérité ſon ſort. Mais ce carnage, fait en mon nom, eſt une tache pour ma gloire. Ou faites-moi mourir, ou daignez me promettre que rien de pareil n'arrivera tant que je ſerai parmi vous. Ils lui promirent de ſe borner au ſoin de leur propre défenſe : mais le Château de Beſſas fut pillé ; & après y avoir paſſé la nuit, les Bulgares,

chargés de butin, ſe mirent en marche avec Béliſaire.

Leur Général, comblé de joie de le voir arriver dans ſon camp, vint au devant de lui, & le recevant dans ſes bras: viens, mon père, lui dit-il, viens voir ſi c'eſt nous qui ſommes les barbares: Tout t'abandonne dans ta patrie; mais tu trouveras parmi nous des amis & des vengeurs. En diſant ces mots, il le conduiſit par la main dans ſa tente, l'invita à s'y repoſer, & ordonna qu'autour de lui tout reſpectât ſon ſommeil. Le ſoir, après un ſoupé ſplendide, où le nom de Béliſaire fut célébré par tous les Chefs du camp barbare, le Roi s'étant enfermé avec lui: je n'ai pas beſoin, lui dit-il, de te faire ſentir l'atrocité de l'injure que tu as reçue. Le crime eſt horrible; le châtiment doit l'être. C'eſt ſous les ruines du trône & du palais de votre vieux tyran, ſous les débris de ſa ville embraſée, qu'il faut l'enſevelir avec tous ſes complices. Sois mon guide, apprends-moi, magnanime

vieillard, à les vaincre & à te venger. Ils ne t'ont pas ôté la lumière de l'ame, les yeux de la ſageſſe ; tu ſais les moyens de les ſurprendre & de les forcer dans leurs murs. Reculons au-delà des mers les bornes de leur Empire ; & ſi dans celui que nous allons fonder, c'eſt peu pour toi du ſecond rang, partage avec moi, j'y conſens, tous les honneurs du rang ſuprême ; & que le tyran de Biſance, avant d'expirer ſous nos coups, t'y voie encore une fois entrer ſur un char de triomphe. Vous voulez donc, lui répondit Béliſaire, après un ſilence, qu'il ait eu raiſon de me faire crever les yeux ? Il y a long-tems, Seigneur, que Béliſaire a refuſé des couronnes. Carthage & l'Italie m'en ont offert. J'étois dans l'âge de l'ambition ; je me voyois déjà perſécuté ; je n'en reſtai pas moins fidèle à mon Prince & à ma Patrie. Le même devoir qui me lioit, ſubſiſte, & rien n'a pu m'en dégager. En donnant ma foi à l'Empereur, j'eſpérois bien qu'il ſeroit juſte ; mais je

ne me réservai, s'il ne l'étoit pas, ni le droit de me défendre, ni celui de me venger. N'attendez de moi contre lui ni révolte, ni trahison. Et que vous serviroit de me rendre parjure ? De quel secours vous seroit un vieillard privé de la lumière, & dont l'ame même a perdu sa force & son activité ? Votre entreprise est au-dessus de moi, peut-être au-dessus de vous-même. Dans le relâchement des ressorts de l'Empire, il vous paroît foible; il n'est que languissant; & pour le relever, pour ranimer ses forces, il seroit peut-être à souhaiter pour lui qu'on entreprît ce que vous méditez. Cette ville, que vous croyez facile à surprendre, est pleine d'un peuple aguerri ; & quels hommes encore il auroit à sa tête ! Si le vieux Bélisaire est au rang des morts, Narsès est vivant ; Narsès a pour rivaux de gloire, Mundus, Hermès, Salomon & tant d'autres qui ne respirent que les combats. Non, croyez-moi, n'attendez que du temps la ruine de cet Empire. Vous y

ferez quelques ravages ; mais c'eſt la guerre des brigands ; & votre ame eſt digne de concevoir une ambition plus noble & plus juſte. L'Empereur ne demande plus que des alliés & des amis : il n'eſt point de Roi que ces titres ne doivent honorer ; & il dépend de vous.... Non, reprit le Bulgare, je ne ferai jamais l'ami, ni l'allié d'un homme qui te doit tout, & qui t'a fait crever les yeux. Veux-tu régner avec moi, être l'ame de mes conſeils & le génie de mes armées ? Voilà de quoi il s'agit entre nous. Ma vie eſt en vos mains, dit Béliſaire ; mais rien ne peut me détacher de mon Souverain légitime ; & ſi dans l'état où je ſuis, je pouvois lui être utile, fût-ce contre vous-même, il ſeroit auſſi sûr de moi que dans le tems de mes proſpérités. Voilà une étrange vertu, dit le Bulgare ! Malheur au peuple à qui elle paroît étrange, dit Béliſaire. Et ne voyez-vous pas qu'elle eſt le fondement de toute diſcipline ; que nul homme, dans un Etat, n'eſt juge &

vengeur de lui-même; & que si chacun se rendoit arbitre dans sa propre cause, il y auroit autant de rebelles qu'il y auroit de mécontens? Vous, qui m'invitez à punir mon Souverain d'avoir été injuste, donneriez-vous à vos Soldats le droit que vous m'attribuez? Le leur donner, dit le Bulgare! ils l'ont, sans que je le leur donne; mais c'est la crainte qui les retient. Et nous, Seigneur, c'est la vertu, dit Bélisaire; & tel est l'avantage des mœurs d'un peuple civilisé, sur les mœurs d'un peuple qui ne l'est pas. Je vais vous parler avec la franchise d'un homme qui n'espère & qui ne craint plus rien. A quels sujets commandez-vous? Leur seule ressource est la guerre; & cette guerre, où ils sont nourris, leur fait négliger tous les biens de la paix, abandonner toutes les richesses du travail & de l'industrie, fouler aux pieds toutes les loix de la nature & de l'équité, & chercher dans la destruction une subsistance incertaine. Pensez avec effroi, Seigneur,

que pour ravager nos campagnes, il faut laisser les vôtres sans Laboureurs & sans moissons; que pour nourrir une portion de l'humanité, il faut en égorger une autre; & que votre peuple lui-même arrose de son sang les pays qu'il vient désoler. Hé quoi, la guerre, dit le Bulgare, n'est-elle pas chez vous la même? Non, dit Bélisaire, & le but de nos armes, c'est la paix après la victoire, & la félicité pour gage de la paix. Il est aisé, dit le Bulgare, d'être généreux quand on est le plus fort. N'en parlons plus. J'honore en toi, illustre & malheureux vieillard, cette fidélité digne d'un autre prix. Repose près de moi cette nuit dans ma tente : tu diras demain où tu veux que je te fasse remmener. Où l'on m'a pris, dit Bélisaire; & il dormit tranquillement.

Le lendemain le Roi des Bulgares, en prenant congé du Héros, voulut le combler de présens. C'est la dépouille de ma patrie que vous m'offrez, lui dit Bélisaire : vous rougiriez pour moi de m'en

voir revêtu. Il n'accepta que de quoi se nourrir lui & son guide sur la route; & la même escorte le remit où elle l'avoit rencontré.

CHAPITRE

CHAPITRE IV.

IL n'étoit plus qu'à douze milles du Château où sa famille s'étoit retirée ; mais fatigué d'une longue course, il demanda à son jeune guide s'il ne voyoit pas devant lui quelque village où il pourroit se reposer. J'en vois un, lui dit celui-ci ; mais il est éloigné : faites-vous y conduire. Non, dit le Héros, je l'exposerois à être pillé par ces gens-là ; & il renvoya son escorte.

Arrivé au village, il fut surpris d'entendre : *le voilà, c'est lui, c'est lui-même.* Qu'est-ce ? demanda-t-il. C'est toute une famille qui vient au-devant de vous, lui répondit son conducteur. Dans ce moment un vieillard s'avance. Seigneur, dit il à Bélisaire en l'abordant, pouvons-nous savoir qui vous êtes ? Vous voyez

bien, répondit Bélisaire, que je suis un pauvre, & non pas un Seigneur. Un pauvre, hélas ! c'est ce qui nous confond, reprit le paysan, s'il est vrai, comme on nous l'a dit, que vous soyez Bélisaire. Mon ami, lui dit le Héros, parlez plus bas ; & si ma misère vous touche, donnez-moi l'hospitalité. A peine il achevoit ces mots, qu'il se sentit embrasser les genoux ; mais il releva bien vîte le bon homme, & se fit conduire sous son humble toit.

Mes enfans, dit le paysan à ses deux filles & à son fils, tombez aux pieds de ce Héros : c'est lui qui nous a sauvés du ravage des Huns : sans lui le toit que nous habitons auroit été réduit en cendre; sans lui, vous auriez vu votre père égorgé & vos enfans menés en esclavage ; sans lui, mes filles, vous n'auriez peut-être jamais osé lever les yeux : vous lui devez plus que la vie. Respectez-le encore davantage dans l'état où vous le voyez; & pleurez sur votre patrie.

Bélisaire ému jusqu'au fond de l'ame, d'entendre autour de lui cette famille reconnoissante le combler de bénédictions, ne répondoit à ses transports qu'en pressant tour à tour dans ses bras le père & les enfans. Seigneur, lui dirent les deux femmes, recevez aussi dans votre sein ces deux innocens dont vous êtes le second père. Nous leur rappellerons sans cesse le bonheur qu'ils auront eu de baiser leur libérateur, & de recevoir ses caresses. A ces mots, l'une & l'autre mère lui présenta son fils, le mit sur ses genoux; & ces deux enfans souriant au Héros, & lui tendant leurs foibles mains, sembloient aussi lui rendre graces. Ah! dit Bélisaire à ces bonnes gens, me trouvez-vous encore à plaindre? Et croyez-vous qu'il y ait au monde en ce moment un mortel plus heureux que moi? Mais, dites-moi qui m'a fait connoître. Hier, lui dit le père de famille, un jeune Seigneur nous demanda si nous n'avions pas vu passer un vieillard qu'il nous dépeignit.

Nous lui répondîmes que non. Hé bien, nous dit-il, veillez à fon paffage, & dites-lui qu'un ami l'attend dans le lieu où il doit fe rendre. Il manque de tout; ayez foin, je vous prie, de pourvoir à tous fes befoins. A mon retour, je reconnoîtrai ce que vous aurez fait pour lui. Nous répondîmes que chacun de nous étoit occupé, ou du travail des champs, ou des foins du ménage, & que nous n'avions pas le loifir de prendre garde aux paffans. Quittez tout plutôt, nous dit-il, que de manquer de rendre à ce vieillard ce que vous lui devez. C'eft votre Défenfeur, votre Libérateur, c'eft Bélifaire enfin que je vous recommande; & il nous conta vos malheurs. A ce nom, qui nous eft fi cher, jugez de notre impatience. Mon fils a veillé toute la nuit à attendre fon Général; car il a eu l'honneur de fervir fous vos drapeaux, quand vous avez délivré la Thrace: mes filles, dès le point du jour, ont été fur le feuil de la porte. A la fin nous vous poffédons. Difpofez de

nous, de nos biens : ils sont à vous. Le jeune Seigneur qui vous attend vous en offrira davantage ; mais tout le peu que nous avons, nous vous l'offrons au moins d'aussi bon cœur.

Tandis que le père lui tenoit ce langage, le fils, debout devant le Héros, le regardoit d'un air pensif, les mains jointes, la tête baissée, la consternation, la pitié, & le respect sur le visage.

Mon ami, dit Bélisaire au vieillard, je vous rends grace de votre bonne volonté. J'ai de quoi me conduire jusqu'à mon asyle. Mais, dites-moi si vous êtes aussi heureux que bienfaisant. Votre fils a servi sous moi ; je m'intéresse à lui. Est-il sage? Est-il laborieux? Est-il bon mari & bon père? Il fait, répondit le vieillard attendri, ma consolation & ma joie. Il s'est retiré du service, à la mort de son frère aîné, couvert de blessures honorables ; il me soulage dans mes travaux ; il est l'appui de ma vieillesse ; il a épousé la fille de mon ami ; le ciel a béni cette union. Il

eſt vif; mais ſa femme eſt douce. Ma fille que voilà n'eſt pas moins heureuſe, Je lui ai donné un mari jeune, ſage & homme de bien, qu'elle aime & dont elle eſt aimée. Tout cela travaille à l'envi, & me fait de petits neveux, dans leſquels je me vois revivre. J'approche de ma tombe avec moins de regret, en ſongeant qu'ils m'aimeront encore, & qu'ils me béniront quand je ne ferai plus. Ah! mon ami, lui dit Béliſaire, que je vous porte envie! J'avois deux fils, ma plus belle eſpérance; je les ai vu mourir à mes côtés. Dans ma vieilleſſe, il ne me reſte qu'une fille, hélas, trop ſenſible pour ſon malheur & pour le mien! Mais le ciel ſoit loué: mes deux enfans ſont morts en combattant pour la patrie. Ces dernières paroles du Héros achevèrent de déchirer l'ame du jeune homme qui l'écoutoit.

On ſervit un repas champêtre: Béliſaire y répandit la joie, en faiſant ſentir à ces bonnes gens le prix de leur obſcu-

rité tranquille. C'eſt, diſoit-il, l'état le plus heureux, & pourtant le moins envié, tant les vrais biens ſont peu connus des hommes.

Pendant ce repas, le fils de la maiſon, muet, rêveur, préoccupé, avoit les yeux fixés ſur Béliſaire; & plus il l'obſervoit, plus ſon air devenoit ſombre & ſon regard farouche. Voilà mon fils, diſoit le vieux bon homme, qui ſe rappelle vos campagnes : il vous regarde avec des yeux ardens. Il a de la peine, dit le Héros, à reconnoître ſon Général. On a bien fait ce qu'on a pu, dit le jeune homme, pour le rendre méconnoiſſable ; mais ſes Soldats l'ont trop préſent pour le méconnoître jamais.

Quand Béliſaire prit congé de ſes hôtes : Mon Général, lui dit le même, permettez-moi de vous accompagner à quelques pas d'ici. Et dès qu'ils furent en chemin : Souffrez, lui dit-il, que votre guide nous devance ; j'ai à vous parler ſans témoin. Je ſuis indigné, mon Général, du miſé-

rable état où l'on vous a réduit. C'eſt un exemple effroyable d'ingratitude & de lâcheté. Il me fait prendre ma patrie en horreur ; & autant j'étois fier, autant je ſuis honteux d'avoir verſé mon ſang pour elle. Je hais les lieux où je ſuis né, & je regarde avec pitié les enfans que j'ai mis au monde. Hé, mon ami, lui dit le Héros, dans quel pays ne voit-on jamais les gens de bien victimes des méchants? Non, dit le Villageois, ceci n'a point d'exemple. Il y a dans votre malheur quelque choſe d'inconcevable. Dites-moi quel en eſt l'auteur. J'ai une femme & des enfans ; je les recommande à Dieu & à mon père ; & je vais arracher le cœur au traître qui....... Ah ! mon enfant, s'écria Béliſaire, en le ſerrant dans ſes bras, la pitié t'aveugle & t'égare. Moi, je ferois d'un brave homme un perfide ! d'un bon Soldat un aſſaſſin ! d'un père, d'un époux, d'un fils vertueux & ſenſible, un ſcélérat, un forcené ! C'eſt alors que je ferois digne de tous les maux que

l'on m'a faits. Pour ſoulager ton père & nourrir tes enfans, tu as abandonné la défenſe de ta patrie; & pour un vieillard expirant, à qui ton zèle eſt inutile, tu veux abandonner ton père & tes enfans! Dis-moi, crois-tu qu'en me baignant dans le ſang de mes ennemis, cela me rendît la jeuneſſe & la vue? En ſerois-je moins malheureux, quand tu ſerois criminel? Non; mais du moins, dit le jeune homme, la mort terrible d'un méchant effraiera ceux qui lui reſſemblent; car je le prendrai, s'il le faut, au pied du trône ou des autels; &, en lui enfonçant le poignard dans le ſein, je crierai: *c'eſt Béliſaire que je venge.* Et de quel droit me vengerois-tu, dit le vieillard d'un ton plus impoſant? Eſt-ce moi qui te l'ai donné, ce droit que je n'ai pas moi-même? Veux-tu l'uſurper ſur les loix? Qu'elles l'exercent, dit le jeune homme; on s'en repoſera ſur elles. Mais puiſqu'elles abandonnent l'homme innocent & vertueux, qu'elles ménagent le cou-

pable, & laiſſent le crime impuni; il faut les abjurer, il faut rompre avec elles & rentrer dans nos premiers droits. Mon ami, reprit Béliſaire, voilà l'excuſe des brigands. Un homme juſte, un honnête homme gémit de voir les loix fléchir; mais il gémiroit encore plus de les voir violer avec pleine licence. Leur foibleſſe eſt un mal, mais un mal paſſager; & leur deſtruction feroit une calamité durable. Tu veux effrayer les méchans; & tu vas leur donner l'exemple! Ah! bon jeune homme, veux-tu rendre odieux le noble ſentiment que j'ai pu t'inſpirer? Feras-tu déteſter cette pitié ſi tendre? Au nom de la vertu, que tu chéris, je te conjure de ne pas la déshonorer. Qu'il ne ſoit pas dit que ſon zèle ait armé & conduit la main d'un furieux.

Si c'étoit moi, dit le Soldat, qu'on eût traité ſi cruellement, je me ſentirois peut-être le courage de le ſouffrir; mais un grand homme! mais Béliſaire!.... Non je ne puis le pardonner. Je le pardonne

bien, moi, dit le Héros. Quel autre intérêt que le mien peut t'animer à ma vengeance? Et si j'y renonce, est-ce à toi d'aller plus loin que je ne veux? Apprends que si j'avois voulu laver dans le sang mon injure, des peuples se feroient armés pour servir mon ressentiment. J'obéis à ma destinée ; imite-moi : ne crois pas savoir mieux que Bélisaire ce qui est honnête & légitime; & si tu te sens le courage de braver la mort, garde cette vertu pour servir au besoin ton Prince & ton pays.

A ces mots, l'ardeur du jeune homme tomba comme étouffée par l'étonnement & l'admiration. Pardonnez-moi, lui dit-il, mon Général, un emportement dont je rougis. L'excès de vos malheurs a révolté mon ame : en condamnant mon zèle, vous devez l'excuser. Je fais plus, reprit Bélisaire, je l'estime, comme l'effet d'une ame forte & généreuse. Permets-moi de le diriger : ta famille a besoin de toi, je veux que tu vives pour elle. Mais c'est à

tes enfans qu'il faut recommander les ennemis de Bélisaire. Nommez-les-moi, dit le jeune homme avec ardeur; je vous réponds que mes enfans les haïront dès le berceau. Mes ennemis, dit le Héros, sont les Scythes, les Huns, les Bulgares, les Esclavons, les Perses, tous les ennemis de l'État. Homme étonnant, s'écria le Villageois, en se prosternant à ses pieds! Adieu, mon ami, lui dit Bélisaire en l'embrassant : il y a des maux inévitables ; & tout ce que peut l'homme juste, c'est de ne pas mériter les siens. Si jamais l'abus du pouvoir, l'oubli des loix, la prospérité des méchans t'irrite, pense à Bélisaire. Adieu.

CHAPITRE V.

SA conftance alloit être mife à une épreuve bien pénible ! & il eft tems de dire ce qui s'étoit paffé depuis fon emprifonnement.

La nuit qu'il fut enlevé, & traîné dans les fers comme un criminel d'État, l'épouvante & la défolation fe répandirent dans fon Palais. Le réveil d'Antonine fa femme, & d'Eudoxe fa fille unique, fut le tableau le plus touchant de la douleur & de l'effroi. Antonine enfin revenue de fon égarement, & fe rappellant les bontés dont l'honoroit l'Impératrice, fe reprocha comme une foibleffe la frayeur qu'elle avoit montrée. Admife à la familiarité la plus intime de Théodore, compagne de tous fes plaifirs, elle étoit sûre de fon appui, ou plutôt elle

croyoit l'être. Elle ſe rendit donc à ſon lever ; & en préſence de toute la Cour : Madame, lui dit-elle, en ſe jettant à ſes genoux, ſi Béliſaire a eu plus d'une fois le bonheur de ſauver l'Empire, il demande, pour récompenſe, que le crime qu'on lui impute lui ſoit déclaré hautement, & qu'on oblige ſes ennemis à l'accuſer en face au Tribunal de l'Empereur. La liberté de les confondre eſt la ſeule grace qui ſoit digne de lui. Théodore lui fit ſigne de ſe lever, & lui répondit avec un front de glace : ſi Béliſaire eſt innocent, il n'a rien à craindre ; s'il eſt coupable, il connoît aſſez la clémence de ſon Maître, pour ſavoir comment le fléchir. Allez, Madame, je n'oublirai point que vous avez eu part à mes bontés. Ce froid accueil, ce congé bruſque avoit accablé Antonine. Pâle & tremblante elle s'éloigna, ſans que perſonne oſât lever les yeux ſur elle ; & Barſamès, qu'elle rencontra, paſſoit lui-même ſans la voir, ſi elle ne l'eût abordé. C'étoit

l'Intendant des Finances, le favori de Théodore. Antonine le fupplia de vouloir bien lui dire quel étoit le crime dont on accufoit Bélifaire. Moi, Madame, lui dit-il? Je ne fais rien, je ne puis rien, je ne me mêle de rien, que de mon devoir. Si chacun en faifoit autant, tout le monde feroit tranquille.

Ah! le complot eft formé, dit-elle; & Bélifaire eft perdu. Plus loin elle rencontra un homme qui lui devoit fa fortune, & qui la veille lui étoit tout dévoué. Elle veut lui parler; mais fans daigner l'entendre, je fais vos malheurs, lui dit-il, & j'en fuis défolé; mais pardon : j'ai une grace à folliciter; je n'ai pas un moment à perdre. Adieu, Madame; perfonne au monde ne vous eft plus attaché que moi. Elle alla retrouver fa fille; & une heure après on lui annonça qu'il falloit fortir de la ville, & fe rendre à ce vieux Château, qui fut marqué pour leur exil.

La vue de ce Château folitaire & ruiné, où Antonine fe voyoit comme enfevelie,

acheva de la désoler. Elle y tomba malade en arrivant ; & l'ame sensible d'Eudoxe fut déchirée entre un père accusé, détenu dans les fers, livré en proie à ses ennemis, & une mère dont la vie, empoisonnée par le chagrin, n'annonçoit plus qu'une mort lente. Les jours, les plus beaux jours de cette aimable fille étoient remplis par les tendres soins qu'elle rendoit à sa mère ; ses nuits se passoient dans les larmes ; & les momens que la nature en déroboit à la douleur, pour les donner au sommeil, étoient troublés par d'effroyables songes. L'image de son père au fond d'un cachot, courbé sous le poids de ses fers, la poursuivoit sans cesse ; & les funestes pressentimens de sa mère redoubloient encore sa frayeur.

La connoissance profonde & terrible qu'Antonine avoit de la Cour, lui faisoit voir la haine & la rage déchaînées contre son époux. Quel triomphe, disoit-elle, pour tous ces lâches envieux, que depuis tant d'années, le bonheur d'un homme

vertueux

vertueux humilie & tourmente, quel triomphe pour eux de le voir accablé! Je me peins le sourire de la malignité, l'air myſtérieux de la calomnie, qui feint de ne pas dire tout ce qu'elle ſait, & ſemble vouloir ménager l'infortuné qu'elle aſſaſſine. Ces vils flatteurs, ces complaiſans ſi bas, je les vois tous, je les entends inſulter à notre ruine. O ma fille! dans ton malheur tu as du moins la conſolation de n'avoir point de reproche à te faire; & moi, j'ai à rougir de mon bonheur paſſé, plus que de mes calamités préſentes. Les ſages leçons de ton père m'importunoient; il avoit beau me recommander de fuir les pièges de la Cour, de mettre ma gloire & ma dignité dans des mœurs ſimples & modeſtes, de chercher la paix & le bonheur dans l'intérieur de ma maiſon, & de renoncer à un eſclavage dont la honte ſeroit le prix; j'appellois humeur ſa triſte prévoyance, je m'en plaignois à ſes ennemis. Quel égarement! quel affreux retour! C'eſt un

coup de foudre qui m'éclaire ; je ne vois l'abîme qu'en y tombant. Si tu ſavois, ma fille, avec quelle froideur l'Impératrice m'a renvoyée, elle à qui mon ame étoit aſſervie, elle dont les fantaiſies étoient mes ſeules volontés ! Et cette Cour, qui la veille me ſourioit d'un air ſi complaiſant !..... Ames cruelles & perfides ! Aucun, dès qu'on m'a vu ſortir, les yeux baiſſés & pleins de larmes, aucun n'a daigné m'aborder. Le malheur eſt pour eux comme une peſte, qui les fait reculer d'effroi.

Telles étoient les réflexions de cette femme, que ſa chûte, en la détrompant de la Cour, n'en avoit pas détachée, & qui aimoit encore ce qu'elle mépriſoit.

Un an écoulé, rien ne tranſpiroit du procès de Béliſaire. On avoit découvert une conſpiration ; on l'accuſoit de l'avoir tramée ; & la voix de ſes ennemis, qu'on appelloit la voix publique, le chargeoit de cet attentat. Les Chefs obſtinés au ſilence, avoient péri dans les ſupplices,

ſans nommer l'auteur du complot; c'étoit la ſeule préſomption que l'on eût contre Béliſaire : auſſi, manque de preuve, le laiſſoit-on languir; & l'on eſpéroit que ſa mort diſpenſeroit de le convaincre. Cependant ceux de ſes vieux Soldats qui étoient répandus parmi le peuple, redemandoient leur Général, & répondoient de ſon innocence. Ils ſoulevèrent la multitude, & menacèrent de forcer les priſons, s'il n'étoit mis en liberté. Ce ſoulevement irrita l'Empereur; & Théodore ayant ſaiſi l'inſtant où la colère le rendoit injuſte : Eh bien, dit-il, qu'on le leur rende, mais hors d'état de les commander. Ce conſeil affreux prévalut : ce fut l'arrêt de Béliſaire.

Dès que le peuple le vit ſortir de ſa priſon, les yeux crevés, ce ne fut qu'un cri de douleur & de rage. Mais Béliſaire l'appaiſa. Mes enfans, leur dit-il, l'Empereur a été trompé : tout homme eſt ſujet à l'être; il faut le plaindre & le ſervir. Mon innocence eſt le ſeul bien qui

me reste ; laissez-la moi. Votre révolte ne me rendroit pas ce que j'ai perdu ; elle m'ôteroit ce qui me console de cette perte. Ces mots calmèrent les esprits. Le peuple offrit à Bélisaire tout ce qu'il possédoit ; Bélisaire lui rendit grace. Donnez-moi seulement, dit-il, un de vos enfans, pour me conduire où ma famille m'attend.

Son aventure avec les Bulgares l'ayant détourné de sa route, Tibère l'avoit devancé. Le bruit d'un char, dans la cour du Château, avoit fait tressaillir Antonine & Eudoxe : celle-ci avoit accouru, le cœur saisi & palpitant ; mais hélas ! au lieu de son père, ne voyant qu'un jeune inconnu, elle retourne vers sa mère. Ce n'est pas lui, dit-elle en soupirant.

Un vieux Domestique de la maison, appellé Anselme, ayant abordé Tibère, Tibère lui demande si ce n'est point là que Bélisaire est retiré. C'est ici que sa femme & sa fille l'attendent, répondit le fidèle Anselme ; mais leur espérance est tous les jours trompée. Eh ! plût au ciel moi-même

être à ſa place, & le ſavoir en liberté. Il eſt en liberté, lui dit Tibère; il vient, vous l'allez bientôt voir; il devroit même être arrivé. — Ah! venez donc, venez donner cette bonne nouvelle à ſa famille. Je vais vous annoncer. Madame, s'écria-t-il en courant vers Antonine, réjouiſſez-vous: mon bon Maître eſt vivant; il eſt libre; il vous eſt rendu. Un jeune homme eſt là qui l'aſſure, & qui croyoit le retrouver ici. A ces mots, toutes les forces d'Antonine ſe ranimèrent. Où eſt-il cet étranger, ce mortel généreux, qui s'intéreſſe à nos malheurs? Qu'il vienne, ah! qu'il vienne, dit-elle. Non, plus de malheurs, s'écria Eudoxe en ſe jettant ſur le lit de ſa mère, & en la preſſant dans ſes bras. Mon père eſt vivant; il eſt en liberté; nous l'allons revoir. Ah, ma mère! oublions nos peines: le ciel nous aime; il nous réunit.

Me rendez-vous la vie, demanda Antonine à Tibère? Eſt-il bien vrai que mon époux triomphe de ſes ennemis? Le jeune

homme, pénétré de douleur de n'avoir à leur donner qu'une fausse joie, répondit qu'en effet Bélisaire étoit libre, qu'il l'avoit vu, qu'il lui avoit parlé ; & que le croyant rendu auprès de sa famille, il venoit lui offrir les services d'un bon voisin.

Eudoxe, qui avoit les yeux attachés sur Tibère, fut frappée de l'air de tristesse qu'il tâchoit de dissimuler. Vous portez, lui dit-elle, dans notre exil la plus douce consolation ; & loin de jouir du bien que vous nous faites, vous semblez renfermer quelque chagrin profond ! Est-ce notre misère qui vous afflige ? Ah ! que mon père arrive, qu'il rende la santé à cette moitié de lui-même ; & vous verrez si l'on a besoin de richesse pour être heureux.

La nature dans ces momens est si touchante par elle-même, qu'Eudoxe n'eut besoin que de ses sentimens pour attendrir & pour charmer Tibère. Il ne vit point si elle étoit belle ; il ne vit qu'une fille vertueuse & tendre, que son courage, sa piété, son amour pour son père élevoit

au-dessus du malheur. Ne prenez point, Madame, lui dit-il, ce sentiment que je ne puis cacher pour une pitié offensante. Dans quelque état que Bélisaire & sa famille soient réduits, leur infortune même sera digne d'envie. Que parlez-vous d'infortune, reprit la mère ? Si on a rendu à mon époux la liberté, on a reconnu son innocence ; il faut donc qu'il soit rétabli dans ses honneurs & dans ses biens.

Madame, lui dit Tibère, ce seroit vous préparer une surprise trop cruelle, que de vous flatter sur sa situation. Il n'a dû sa délivrance qu'à l'amour du peuple. C'est à la crainte d'un soulevement qu'on a cédé ; mais en y cédant, on a renvoyé Bélisaire aussi malheureux qu'il étoit possible.

N'importe, ma mère, il est vivant, reprit la sensible Eudoxe ; & pourvu qu'on nous laisse ici un peu de terre à cultiver, nous ne serons pas plus à plaindre que tous ces Villageois que je vois dans les champs. O ciel ! la fille de Bélisaire,

s'écria le jeune homme, feroit réduite à cet indigne état! Indigne! & pourquoi, lui dit-elle? Il n'étoit pas indigne des Héros de Rome vertueufe & libre. Bélifaire ne rougira point d'être l'égal de Régulus. Ma mère & moi, depuis notre exil, nous avons appris les détails & les petits travaux du ménage; mon illuftre père fera vêtu d'un habit filé de ma main.

Tibère ne pouvoit retenir fes larmes, en voyant la joie vertueufe & pure qui rempliffoit le cœur de cette aimable fille. Hélas! difoit-il en lui-même, quel coup terrible va la tirer de cette douce illufion! & les yeux baiffés, il reftoit devant elle dans le filence de la douleur.

CHAPITRE VI.

BÉLISAIRE, en ce moment même, entroit dans la cour du Château. Le fidèle Anſelme le voit, s'avance, reconnoît ſon Maître, & tranſporté de joie, court au-devant de lui. Mais tout-à-coup s'appercevant qu'il eſt aveugle : O ciel, dit-il, ô mon bon Maître ! Eſt-ce pour vous revoir dans cet état, que le pauvre Anſelme a vécu ? A ces paroles entrecoupées de ſanglots, Béliſaire reconnoît Anſelme, qui, proſterné, embraſſe ſes genoux. Il le relève, il l'exhorte à modérer ſa douleur, & ſe fait conduire vers ſa femme & ſa fille.

Eudoxe en le voyant ne fait qu'un cri, & tombe évanouie : Antonine, qu'une fièvre lente conſumoit, comme je l'ai dit, fut tout-à-coup ſaiſie du plus

violent tranſport. Elle s'élance de ſon lit avec les forces que donne la rage, & s'arrachant des bras de Tibère & de la femme qui la gardoit, elle veut ſe précipiter. Eudoxe, ranimée à la voix de de ſa mère, accourt, la ſaiſit & l'embraſſe. Ma mère, dit-elle; ah, ma mère! ayez pitié de moi. Laiſſez-moi mourir, s'écrioit cette femme égarée. Je ne vivrois que pour le venger, que pour aller leur arracher le cœur. Les monſtres! voilà ſa récompenſe! Sans lui, vingt fois ils auroient été enſevelis ſous les cendres de leur Palais. Son crime eſt d'avoir prolongé leur odieuſe tyrannie...... Il en eſt puni; les peuples ſont vengés.... Quelle férocité! Quelle horrible baſſeſſe!..... Leur appui! leur libérateur!.... Cour atroce! conſeils de tigres!.... O ciel! eſt-ce ainſi que tu es juſte? Vois qui tu permets qu'on opprime; vois qui tu laiſſes proſpérer.

Antonine dans ſes tranſports, tantôt s'arrachoit les cheveux & ſe déchiroit le

visage; tantôt ouvrant ses bras tremblans, elle couroit vers son époux, le pressoit dans son sein, l'inondoit de ses larmes; & tantôt repoussant sa fille avec effroi : meurs, lui disoit-elle, il n'y a dans la vie de succès que pour les méchans, de bonheur que pour les infames.

De cet accès, elle tomba dans un abattement mortel; & ces violens efforts de la nature ayant achevé de l'affoiblir, elle expira quelques heures après.

Un vieillard aveugle, une femme morte, une fille au désespoir, des larmes, des cris, des gémissemens, & pour comble de maux, l'abandon, la solitude & l'indigence, tel est l'état où la fortune présente aux yeux de Tibère une maison trente ans comblée de gloire & de prospérité. Ah! dit-il, en se rappellant les paroles d'un Sage, voilà donc le spectacle auquel Dieu se complaît, l'homme juste luttant contre l'adversité, & la domptant par son courage!

Bélisaire laissa un libre cours à la dou-

leur de sa fille, & lui-même, il s'abandonna à toute son affliction ; mais après avoir payé à la nature le tribut d'une ame sensible, il se releva de son accablement avec la force d'un Héros.

Eudoxe étouffoit ses sanglots de peur de redoubler la douleur de son père. Mais le vieillard qui l'embrassoit se sentoit baigné de ses pleurs. Tu te désoles, ma fille, lui dit-il, de ce qui doit nous affermir, & nous élever au-dessus des disgraces. Après avoir expié les erreurs de sa vie, ta mère jouit d'une éternelle paix; & c'est elle à présent qui nous plaint d'être obligés de lui survivre. Cette froide immobilité, où elle laisse sa dépouille, annonce le calme où son ame est plongée. Vois comme tous les maux d'ici-bas sont vains : un souffle, un instant les dissipe. La Cour & l'Empire ont disparu aux yeux de ta mère ; & du sein de son Dieu, elle ne voit ce monde que comme un point dans l'immensité. Voilà ce qui fait, dans le malheur, la consolation & la

force du ſage. — Ah ! donnez-la moi, cette force que la nature me refuſe, pour réſiſter à tant de maux. J'aurois ſupporté la misère ; mais voir une mère adorée mourir de douleur dans mes bras ! Vous voir, mon père, dans l'horrible état où la cruauté des hommes vous a mis ! Ma fille, lui dit le Héros, en me privant des yeux, ils n'ont fait que ce que la vieilleſſe ou la mort alloit faire ; & quant à ma fortune, tu en aurois mal joui, ſi tu ne ſais pas t'en paſſer. Ah ! le ciel m'eſt témoin, dit-elle, que ce n'eſt pas ſa perte qui m'afflige. Ne t'afflige donc plus de rien, lui dit ſon père ; & de ſa main lui eſſuya ſes pleurs.

Béliſaire inſtruit qu'un jeune inconnu attendoit le moment de lui parler, le fit venir, & lui demanda ce qui l'amenoit. Ce n'eſt pas le moment, lui dit Tibère, de vous offrir des conſolations. Illuſtre & malheureux vieillard, je reſpecte votre douleur, je la partage, & je demande au ciel qu'il me permette de

l'adoucir. Jufques-là, je n'ai qu'à mêler mes larmes à celles que je vois répandre.

Bientôt vint le moment de rendre à Antonine les devoirs de la fépulture; & Bélifaire, appuyé fur fa fille, accompagna le corps de fa femme au tombeau. La douleur du Héros étoit celle d'un Sage: elle étoit profonde, mais fans éclat, & foutenue de majefté. Sur fon vifage étoit peint le deuil, mais un deuil filencieux & grave. Son front élevé, fans défier le fort, fembloit s'expofer à fes coups.

Tibère lui-même affifta à cette trifte cérémonie. Il fut témoin des regrets touchans qu'Eudoxe donnoit à fa mère, & il en revint pénétré.

Bélifaire alors s'adreffant à lui : brave jeune homme, lui dit-il, c'eft vous, je le vois, qui avez pris foin de me recommander fur la route; apprenez-moi qui vous êtes, & ce qui peut m'attirer cet empreffement généreux. Je m'appelle Tibère, répondit le jeune homme : j'ai

servi sous Narsès en Italie ; j'ai fait depuis la guerre de Colchide. Je suis l'un de ces Chasseurs à qui vous avez demandé l'asyle, & dont vous avez si bien réprimé l'imprudence. Je n'ai pas eu de paix avec moi-même, que je ne sois venu vous demander pardon, & une grace encore plus chère. Je suis riche : c'est un malheur, peut-être ; mais si vous vouliez, ce seroit un bien. J'ai près d'ici une maison de campagne ; & toute mon ambition seroit de la consacrer, en en faisant l'asyle d'un Héros. Ma tendre vénération pour vous est un titre si simple, que je n'oserois m'en prévaloir : il suffit d'aimer la Patrie, pour partager la disgrace de Bélisaire, & pour chercher à l'adoucir. Mais un intérêt digne de vous toucher, c'est le mien, c'est celui d'un jeune homme, qui desire passionnément d'être admis dans l'intimité d'un Héros, & de puiser dans son ame, comme à la source de la sagesse, de la gloire & de la vertu.

Vous honorez trop ma vieilleſſe, lui répondit Béliſaire. Mais je reconnois une belle ame à la ſenſibilité que vous témoignez pour mon malheur. Dans ce moment, je deſire d'être ſeul avec moi-même : mon ame ébranlée a beſoin de ſe raffermir en ſilence. Mais pour l'avenir, j'accepte une partie de ce que vous me propoſez, le plaiſir de vivre en bons voiſins, & de communiquer enſemble. J'aime la jeuneſſe : l'ame encore neuve dans cet âge heureux, eſt ſuſceptible des impreſſions du bien; elle s'enflamme, & s'élève au grand; & rien encore ne la retient captive. Venez me voir, je ſerai bien aiſe de converſer avec vous.

Si vous me croyez digne de ce commerce, reprit Tibère, pourquoi ne le ſerois-je pas de vous poſſéder tout-à-fait? Mes aïeux ſeront honorés de voir leur héritage devenir votre bien, & leur demeure votre aſyle. Vous y ſerez révéré, ſervi avec un ſaint reſpect par tout ce qui m'environne; & c'eſt à mon exemple

qu'on s'empreſſera de remplir ce pieux devoir.

Jeune homme, lui dit Béliſaire, vous êtes bon ; mais ne faiſons point d'imprudence. Dites-moi ; (car il y a dix ans que je vis éloigné du monde) quel eſt l'état de votre père, & quelles vues il a ſur vous. Nous ſommes iſſus, lui dit Tibère, de l'une de ces familles que Conſtantin appella de Rome, & qu'il combla de bienfaits. Mon père a ſervi ſous le règne de Juſtin, avec aſſez de diſtinction. Il étoit eſtimé & chéri de ſon Maître. Sous le nouveau règne, on obtint ſur lui des préférences qu'il croyoit injuſtes ; il ſe retira ; il s'en eſt repenti, & il a pour moi l'ambition qu'il n'eut pas aſſez pour lui-même. Il ſuffit, lui dit Béliſaire : je ne veux mettre aucun obſtacle à l'avancement de ſon fils. En ſuivant le mouvement de votre cœur, vous ne ſentez que le plaiſir d'être généreux ; & en effet, c'eſt une douce choſe. Mais je vois pour vous le danger de vous envelopper dans

la difgrace d'un profcrit. Mon ami, que la Cour ait raifon, ou qu'elle ait tort, elle ne revient pas. Elle oublie un coupable qu'elle a puni; mais elle hait toujours un innocent qu'elle a facrifié : car fon nom feul eft un reproche, & fon exiftence pèfe, comme un remords, à fes perfécuteurs.

Je me charge, dit le jeune homme, de juftifier ma conduite. L'Empereur a pu fe laiffer tromper ; mais il fuffira qu'on l'éclaire.

Il ne faut pas même y penfer, dit le Héros. Le mal eft fait : puiffe-t-il l'oublier, pour le repos de fa vieilleffe!

Hé bien donc, infifta Tibère, foyez encore plus généreux : épargnez-lui le reproche éternel de vous avoir laiffé languir dans la mifère. L'indigne état où je vous vois, eft un fpectale déshonorant pour l'humanité, honteux pour le trône, révoltant pour les gens de bien, & décourageant pour vos pareils.

Ceux qu'il découragera, répondit Bé-

lisaire, ne feront point mes pareils. Je crois au furplus, comme vous, que mon état peut infpirer l'indignation avec la pitié. Un pauvre aveugle ne fait point d'ombrage, & peut faire compaffion. Auffi mon deffein eft-il de me cacher; & fi je me fuis fait connoître à vos compagnons, c'eft un mouvement d'impatience contre de jeunes étourdis, qui m'a fait commettre cette imprudence. Ce fera la dernière de ma vie; & mon afyle fera mon tombeau. Adieu. L'Empereur peut ne pas favoir que les Bulgares font dans la Thrace; ne négligez pas de l'en faire avertir.

Le jeune homme fe retira bien affligé de n'avoir pas mieux réuffi, & il rendit à l'Empereur ce que lui avoit dit Bélifaire. Juftinien fit marcher quelques troupes; & peu de jours après on l'affura que les Bulgares avoient été chaffés. A préfent, dit-il à Tibère, nous pouvons aller fans danger voir ce malheureux vieillard. Je pafferai pour votre

père ; & vous aurez ſoin de ne rien dire qui puiſſe le déſabuſer. Une maiſon de plaiſance, à moitié chemin de la retraite de Béliſaire, fut le lieu d'où l'Empereur, ſe dérobant aux yeux de ſa Cour, alla le voir le lendemain.

CHAPITRE VII.

VOILA donc où habite celui qui m'a rendu tant de fois vainqueur, dit Juſtinien en avançant ſous un vieux portique en ruine! Béliſaire, à leur arrivée, ſe leva pour les recevoir. L'Empereur, en voyant ce vieillard vénérable dans l'état où il l'avoit mis, fut pénétré de honte & de remords. Il jetta un cri de douleur, & s'appuyant ſur Tibère, il ſe couvrit les yeux avec ſes mains, comme indigne de voir le jour que Béliſaire ne voyoit plus. Quel cri viens-je d'entendre, demanda le vieillard? C'eſt mon père que je vous amène, dit Tibère, & que votre malheur touche ſenſiblement. Où eſt-il, reprit Béliſaire, en tendant les mains? Qu'il approche, & que je l'embraſſe; car il a un fils vertueux. Juſti-

nien fut obligé de recevoir les embrassemens de Bélisaire; & se sentant pressé contre son sein, il fut si violemment ému, qu'il ne put retenir ses sanglots & ses larmes. Modérez, lui dit le Héros, cet excès de compassion : je ne suis peut-être pas aussi malheureux qu'il vous semble. Parlons de vous & de ce jeune homme, qui vous donnera de la consolation dans vos vieux ans. Oui, dit l'Empereur, en s'interrompant à chaque mot; oui.... si vous daignez me permettre... qu'il vienne recueillir les fruits de vos leçons. Et que lui apprendrois-je, dit le vieillard, qu'un père sage & homme de bien n'ait pu lui apprendre avant moi? Ce que peut-être je connois le moins, dit l'Empereur, c'est la Cour, c'est le pays où il doit vivre; & depuis long-tems, j'ai si peu communiqué avec des hommes, que le monde est pour moi presque aussi nouveau que pour lui. Mais vous, qui avez vu les choses sous tant de faces diverses, de quel secours ne lui serez-vous pas,

ſi vous voulez bien l'éclairer ? S'il vouloit apprendre à fixer la fortune, dit Béliſaire, il s'adreſſeroit mal, comme vous voyez ; mais s'il ne veut être qu'un homme de bien à ſes périls & riſques, je puis lui être de quelque utilité. Il eſt bien né, c'eſt l'eſſentiel. Il eſt vrai, dit Juſtinien, que ſa nobleſſe eſt ancienne. — Ce n'eſt pas ce que j'ai voulu dire ; mais cela même eſt un avantage, pourvu qu'on n'en abuſe pas. Savez-vous, jeune homme, pourſuivit Béliſaire, ce que c'eſt que la nobleſſe ? Ce ſont des avances que la Patrie vous fait, ſur la parole de vos ancêtres, en attendant que vous ſoyez en état de faire honneur à vos garants. Et ces avances, dit l'Empereur, ſont quelquefois bien haſardées ! N'importe, reprit le vieillard, ce n'en eſt pas moins une très-belle inſtitution. Je crois voir, lorſqu'un enfant de noble origine vient au monde, foible, nud, indigent, imbécille, comme le fils d'un Laboureur ; je crois voir la Patrie qui va le recevoir,

& qui lui dit : enfant, je vous ſalue, vous qui me ſerez dévoué , vous qui ſerez vaillant , généreux , magnanime comme vos pères. Il vous ont laiſſé leur exemple ; j'y joins leurs titres & leur rang : double raiſon pour vous d'acquérir leurs vertus. Avouez, continua le vieillard, que parmi les actes les plus ſolemnels , il n'y a rien de plus magnifique. Cela l'eſt trop, dit Juſtinien. Quand on veut élever les ames, dit Béliſaire, il faut en agir grandement. Et puis, croyez-vous qu'il n'y ait pas de l'économie dans cette magnificence ? Ah ! quand elle ne produiroit que deux ou trois grands hommes par génération, l'Etat n'auroit pas à ſe plaindre ; il ſeroit bien dédommagé. Mon ami, dit-il au jeune homme, il faut que vous ſoyez un de ceux qui le dédommagent. Là, s'adreſſant à l'Empereur : vous m'avez permis, lui dit-il, de lui parler en père ? Ah ! je vous en conjure, lui dit Juſtinien. Hé bien, mon fils, commencez donc par vous perſuader

que la nobleſſe eſt comme la flamme qui ſe communique, mais qui s'éteint dès qu'elle manque d'aliment. Souvenez-vous de votre naiſſance, puiſqu'elle impoſe des devoirs ; ſouvenez-vous de vos aïeux, puiſqu'ils ſont pour vous des exemples ; mais gardez-vous de croire que la nature vous ait tranſmis leur gloire comme un héritage, dont vous n'ayez plus qu'à jouir : gardez-vous de cet orgueil impatient & jaloux, qui, ſur la foi d'un nom, prétend que tout lui cède, & s'indigne des préférences que le mérite obtient ſur lui. Comme l'ambition a un faux air de nobleſſe, elle ſe gliſſe aiſément dans le cœur d'un homme bien né ; mais cette paſſion, dans ſes excès, a ſa baſſeſſe tout comme une autre. Elle ſe croit haute, parce qu'elle range au-deſſous d'elle tous les devoirs de l'honnête homme ; & ſi vous voulez ſavoir ce qu'elle en fait, regardez un oiſeau de proie, planer le matin ſur la campagne, & choiſir d'un œil avide, entre mille

animaux tremblans, celui dont il lui plaira de faire ſa pâture : c'eſt ainſi que l'ambition délibère à ſon réveil, pour ſavoir de quelle vertu elle fera ſa victime. Ah! mon ami, la perſonnalité, ce ſentiment ſi naturel, devient atroce dans un homme public, ſi-tôt qu'elle eſt paſſionnée. J'ai vu des hommes qui, pour s'avancer, auroient jetté au haſard le ſalut d'une armée & le ſort d'un Empire. Envieux des ſuccès qui ne leur ſont pas dus, ils ont toujours peur qu'on ne leur enlève l'honneur d'une action d'éclat : s'ils oſoient même, ils feroient échouer celle dont ils n'ont pas la gloire : le bien public eſt un malheur pour eux, s'il ne leur eſt pas attribué. Voilà l'eſpèce d'hommes la plus dangereuſe, ſoit dans les conſeils, ſoit dans les armées. L'homme de bien fait ſon devoir ſans regarder autour de lui. Dieu & ſon ame ſont les témoins dont il va mériter l'aveu. Une bonne volonté franche, un courage délibéré, un zèle prompt à concourir au bien, voilà les

ſignes d'une grande âme. L'envie, la vanité, l'orgueil, tout cela eſt petit & lâche. C'eſt peu même de ne pas prétendre à ce que vous ne méritez pas ; il faut ſavoir renoncer d'avance à ce que vous mériterez : il faut ſuppoſer votre Souverain ſujet à ſe tromper, car il eſt homme ; regarder comme très-poſſible que votre Patrie & votre ſiècle vous jugent auſſi mal que lui, & que l'avenir ne ſoit pas plus juſte. Alors il faut vous conſulter, & vous demander à vous-même : ſi j'étois réduit au ſort de Béliſaire, m'en conſolerois-je avec mon innocence & le ſouvenir d'avoir fait mon devoir ? Si vous n'avez pas cette réſolution bien décidée & bien affermie, vivez obſcur : vous n'avez pas de quoi ſoutenir votre nom.

Ah ! c'eſt trop exiger des hommes, reprit Juſtinien avec un profond ſoupir ; & votre exemple eſt effrayant. Il eſt effrayant au premier coup-d'œil, dit le vieillard, mais beaucoup moins quand on y penſe. Car enfin, ſuppoſons que la

guerre, la maladie, ou la vieilleſſe m'eût privé de la vue, ce feroit un accident tout naturel, dont vous ne feriez point frappé. Eh, quoi! les vices de l'humanité ne font-ils pas dans l'ordre des choſes, comme la peſte qui a déſolé l'Empire? Qu'importe l'inſtrument que la nature emploie à nous détruire? La colère d'un Empereur, la flèche d'un ennemi, un grain de fable, tout eſt égal (*a*). En s'expoſant fur la ſcène du monde, il faut s'attendre à ſes révolutions. Vous-même, en deſtinant votre fils au métier des armes, n'avez-vous pas prévu pour lui mille événemens périlleux? Eh bien, comptez-y les aſſauts de l'envie, les embûches de la trahiſon, les traits de l'impoſture & de la calomnie; & ſi votre

(*a*) *Democritum pediculi, Socratem aliud pediculorum genus, nequiſſimi bipedes interemerunt. Quorſum hæc? Ingreſſus es vitam; navigaſti; vectus es; diſcede.* M. Antonin. Imper. *de ſe ipſo*, Lib. 3.

fils arrive à mon âge sans y avoir succombé, vous trouverez qu'il a eu du bonheur : tout est compensé dans la vie. Vous ne me voyez qu'aveugle & pauvre, & retiré dans une masure ; mais rappellez-vous trente ans de victoires & de prospérités, & vous souhaiterez à votre fils le destin de Bélisaire. Allons, mon voisin, un peu de fermeté : vous avez les alarmes d'un père ; mais je me flatte que votre fils me fait encore l'honneur de me porter envie. Assurément, s'écria Tibère ! Mais, c'est bien moins à vos prospérités, dit l'Empereur, qu'il doit porter envie, qu'à ce courage avec lequel vous soutenez l'adversité. Du courage, il en faut sans doute, dit Bélisaire ; & il ne suffit pas d'avoir celui d'affronter la mort : c'est la bravoure d'un Soldat. Le courage d'un Chef consiste à s'élever au-dessus de tous les événemens. Savez-vous quel est pour moi le plus courageux des hommes ? Celui qui persiste à faire son devoir, même au péril, aux

dépens de sa gloire, ce sage & ferme Fabius, qui laisse parler avec mépris de sa lenteur, & ne change point de conduite ; & non ce foible & vain Pompée, qui aime mieux hasarder le sort de Rome & de l'univers, que d'essuyer une raillerie. Dans mes premières campagnes contre les Perses, les mauvais propos des étourdis de mon armée me firent donner une bataille, que je ne devois ni ne voulois risquer : je la perdis : je ne me le pardonnerai jamais. Celui qui fait dépendre sa conduite de l'opinion, n'est jamais sûr de lui-même. Et où en serions-nous, si, pour être honnêtes gens, il falloit attendre un siècle impartial & un Prince infaillible ? Allez donc ferme devant vous. La calomnie & l'ingratitude vous attendent peut-être au bout de la carrière ; mais la gloire y est avec elles ; & si elle n'y est pas, la vertu la vaut bien. N'ayez pas peur que celle-ci vous manque : dans le sein même de la misère & de l'humiliation, elle vous suivra : eh,

mon ami ! si vous saviez combien un sourire de la vertu est plus touchant que toutes les caresses de la fortune !

Vous me pénétrez, dit Justinien attendri & confondu. Que mon fils est heureux de pouvoir de bonne heure recueillir ces hautes leçons ! Ah ! pourquoi cette école n'est-elle pas celle des Souverains ! Laissons les Souverains, dit Bélisaire : ils sont plus à plaindre que nous. Ils ne sont à plaindre, dit Justinien, que parce qu'ils n'ont point d'amis, ou qu'ils n'en ont pas d'assez éclairés, d'assez courageux pour leur servir de guides. Mon fils est né pour vivre à la Cour : peut-être un jour, admis dans les conseils, ou dans l'intimité du Prince, aura-t-il lieu de faire usage de vos leçons pour le bonheur du monde ; ne dédaignez pas d'agrandir son ame, en l'élevant à la connoissance de l'art sublime de régner. Instruisez-le, comme vous voudriez que fût instruit l'ami d'un Monarque. Justinien va descendre au tombeau ; mais son suc-

ceſſeur, plus heureux que lui, aura peut-être pour ami le diſciple de Béliſaire. Hélas ! dit le vieillard, que ne puis-je encore une fois être utile à ma patrie ! Mais ce que l'expérience & la réflexion m'ont fait voir, feroit pris pour les ſonges de la vieilleſſe. Et en effet, dans la ſpéculation tout s'arrange le mieux du monde : les difficultés s'applaniſſent ; les circonſtances naiſſent à propos & ſe combinent à ſouhait ; on fait tout ce qu'on veut des hommes & des choſes ; ſoi-même on ſe ſuppoſe exempt de paſſions & de foibleſſes, toujours éclairé, toujours ſage, auſſi ferme que modéré. Douce & trompeuſe illuſion, qu'une légère épreuve auroit bientôt détruite, ſi l'on tenoit en main les rênes d'un Etat ! Cette illuſion même a ſon utilité, dit le jeune homme ; car la chimère du mieux poſſible devient le modèle du bien. Je le ſouhaite, dit Béliſaire, mais je n'oſe l'eſpérer. Le plus mauvais état des choſes trouve par-tout des partiſans intéreſſés à le maintenir.
Et

Et moi je vous réponds, dit l'Empereur, que les fruits de votre ſageſſe ne ſeront point perdus, ſi vous les confiez au zèle de mon fils. Vous méritez, dit le Héros, que je vous parle à cœur ouvert : mais j'exige votre parole de ne rien divulguer, ſous ce règne, de mes entretiens avec vous. Pourquoi ? demanda Juſtinien. Pour ne pas affliger de mes triſtes réflexions, dit Béliſaire, un vieillard qui ne ſent que trop les maux qu'il ne peut réparer : tel fut leur premier entretien.

Quelle honte pour moi, diſoit l'Empereur en s'en allant, d'avoir méconnu un tel homme ! Mon cher Tibère, voilà comme on nous trompe, comme on nous rend injuſtes malgré nous.

La nuit, le jour ſuivant, il ne vit dans ſa Cour que l'image de Béliſaire ; & vers le ſoir, à la même heure, il revint nourrir ſa douleur.

CHAPITRE VIII.

BÉLISAIRE se promenoit avec son guide sur la route. Dès que l'Empereur l'apperçut, il descendit de son char; & en l'abordant : Vous nous trouvez plongés, lui dit-il, dans de sérieuses réflexions. Frappé de l'injustice que l'on a fait commettre au malheureux vieillard qui vous a condamné, je méditois avec mon fils sur les dangers du rang suprême; & je lui disois qu'il étoit bien étrange qu'une multitude d'hommes libres eût jamais pu s'accorder à remettre son sort dans les mains d'un seul homme, d'un homme foible & fragile comme eux, facile à surprendre, sujet à se tromper, & en qui l'erreur d'un moment pouvoit devenir si funeste! Et croyez-vous, dit Bélisaire, qu'un Sénat, qu'un peuple

aſſemblé ſoit plus juſte & plus infaillible ? Eſt-ce ſous le règne d'un ſeul que les Camilles, les Thémiſtocles, les Ariſtides ont été proſcrits ? Multiplier les reſſorts du gouvernement, c'eſt en multiplier les vices ; car chacun y apporte les ſiens. Ce n'eſt donc pas ſans raiſon qu'on a préféré le plus ſimple ; & ſoit que les Etats aient été conquis ou fondés, qu'ils aient mis leur eſpoir dans la bonté des loix, ou dans la force des armes, il eſt naturel que l'homme le plus ſage, le plus vaillant, le plus habile ait obtenu la confiance, & réuni les vœux du plus grand nombre. Ce qui m'étonne, ce n'eſt donc pas qu'une multitude aſſemblée ait voulu confier à un ſeul le ſoin de commander à tous ; mais qu'un ſeul ait jamais voulu ſe charger de ce ſoin pénible. Voilà, lui dit Tibère, ce que je n'entends pas. Pour l'entendre, dit le vieillard, mettez-vous à la place & du peuple & du Prince dans cette première élection.

Que riſquons-nous, a dû ſe dire un

peuple, que rifquons-nous, en nous donnant un Roi? Du bien de tous, nous faifons le fien; des forces de l'Etat, nous faifons fes forces; nous attachons fa gloire à nos profpérités : comme Souverain, il n'exiftera qu'avec nous & par nous; il n'a donc qu'à s'aimer, pour aimer fes peuples, & qu'à fentir fes intérêts, pour être jufte & bienfaifant. Telle a été leur bonne-foi. Ils n'ont pas calculé, dit Juftinien, les paffions & les erreurs qui affiégeroient l'ame d'un Prince. Ils n'ont vu, reprit Bélifaire, que l'indivifible unité d'intérêt entre le Monarque & la Nation : ils ont regardé comme impoffible que l'un fût jamais de plein gré & de fang-froid l'ennemi de l'autre. La tyrannie leur a paru une efpèce de fuicide, qui ne pouvoit être que l'effet du délire & de l'égarement; & au cas qu'un Prince fût frappé de ce dangereux vertige, ils fe font munis de la volonté réfléchie & fage du Légiflateur, pour l'oppofer à la volonté aveugle & paf-

ſionnée de l'homme ennemi de lui-même. Ils ont bien prévu qu'ils auroient à craindre une foule de gens intéreſſés au mal; mais ils n'ont pas douté que cette ligue, qui ne fait jamais que le petit nombre, ne fût aiſément réprimée par l'impoſante multitude des gens intéreſſés au bien, à la tête deſquels feroit toujours le Prince. Et en effet, avant l'épreuve, qui jamais auroit pu prévoir qu'il y auroit des Souverains aſſez inſenſés pour faire divorce avec leur peuple, & cauſe commune avec ſes ennemis? C'eſt un renverſement ſi inconcevable de la nature & de la raiſon, qu'il faut l'avoir vu pour le croire. Pour moi, je trouve tout ſimple qu'on ne s'y ſoit pas attendu.

Mais à qui l'élection d'un ſeul, pour dominer ſur tous, a dû inſpirer de la crainte, c'eſt à celui qu'on avoit élu. Un père de famille qui a cinq ou ſix enfans à élever, à établir, à rendre heureux dans leur état, a tant de peine à dormir tranquille! que ſera-ce du chef d'une

famille, qui ſe compte par millions ?

Je m'engage, a-t-il dû ſe dire, à ne vivre que pour mon peuple; j'immole mon repos à ſa tranquillité; je fais vœu de ne lui donner que des loix utiles & juſtes, de n'avoir plus de volonté qui ne ſoit conforme à ces loix. Plus il me rend puiſſant, moins il me laiſſe libre : plus il ſe livre à moi, plus il m'attache à lui. Je lui dois compte de mes foibleſſes, de mes paſſions, de mes erreurs; je lui donne des droits ſur tout ce que je ſuis; enfin, je renonce à moi-même, dès que je conſens à régner; & l'homme privé s'anéantit, pour céder au Roi ſon ame toute entière. Connoiſſez-vous de dévouement plus généreux, plus abſolu ? Voilà pourtant comme penſoient un Antonin, un Marc-Aurele. *Je n'ai plus rien en propre*, diſoit l'un. *Mon palais même n'eſt pas à moi*, diſoit l'autre; & leurs pareils ont penſé comme eux.

La vanité du vulgaire ne voit dans le ſuprême rang que les petites jouiſſances

qui la flatteroient, & qui lui font envie, des palais, une cour, des hommages, & cette pompe qu'on a cru devoir attacher à l'autorité pour la rendre plus imposante : mais au milieu de tout cela, il ne reste le plus souvent que l'homme accablé de soins, & consumé d'inquiétude ; victime de ses devoirs, s'il les remplit fidellement ; exposé au mépris s'il les néglige, & à la haine s'il les trahit ; gêné, contrarié sans cesse dans le bien comme dans le mal ; ayant, d'un côté, les soucis dévorans & les veilles cruelles ; de l'autre, l'ennui de lui-même & le dégoût de tous les biens : voilà quelle est sa condition. L'on a bien fait ce qu'on a pu pour égaler ses plaisirs à ses peines ; mais ses peines sont infinies, & ses plaisirs sont bornés au cercle étroit de ses besoins. Toute l'industrie du luxe ne peut lui donner de nouveaux sens ; & tandis que les jouissances le sollicitent de tous côtés, la nature les lui interdit, & sa foiblesse s'y refuse. Ainsi,

tout le ſuperflu qui l'environne eſt perdu pour lui : un palais vaſte n'eſt qu'un vuide immenſe, où il n'occupe jamais qu'un point ; ſous des rideaux de pourpre & des lambris dorés, il cherche en vain le doux ſommeil du laboureur, ſous le chaume ; & à ſa table le Monarque s'ennuie, dès que l'homme eſt raſſaſié.

Je ſens, dit Tibère, que l'homme eſt trop foible pour jouir de tout, quand il a tout en abondance : mais, n'eſt-ce rien que d'avoir à choiſir ?

Ah, jeune homme ! jeune homme ! s'écria Béliſaire, vous ne connoiſſez pas la maladie de la ſatiété : c'eſt la plus funeſte langueur où jamais puiſſe tomber une ame. Et ſavez-vous quelle en eſt la cauſe ? La facilité à jouir de tout, qui fait qu'on n'eſt ému de rien. Ou le deſir n'a pas le temps de naître, ou en naiſſant il eſt étouffé par l'affluence des biens qui l'excèdent. L'art s'épuiſe en rafinemens, pour ranimer des goûts éteints ; mais la ſenſibilité de l'ame eſt émouſſée ; &

n'ayant plus l'aiguillon du besoin, elle ne connoît ni l'attrait, ni le prix de la jouissance. Malheur à l'homme qui a tout à souhait : l'habitude, qui rend si cruel le sentiment de la privation, réduit à l'insipidité la douceur des biens qu'on possède.

Vous m'avouerez cependant, reprit Tibère, qu'il est pour un Prince des jouissances délicates & sensibles, que le dégoût ne suit jamais. Par exemple, demanda le vieillard ? Mais, par exemple, la gloire, dit le jeune homme. — Et laquelle ? — Mais toute espèce de gloire, celle des armes en premier lieu. — Fort bien. Vous croyez donc que la victoire est un plaisir bien doux ? Ah ! quand on a laissé sur la poussière des milliers d'hommes égorgés, peut-on se livrer à la joie ? Je pardonne à ceux qui ont couru les dangers d'une bataille, de se réjouir d'en être échappés; mais pour un Prince né sensible, un jour qui a fait couler des flots de sang, & qui sera

verſer des ruiſſeaux de larmes, ne ſera jamais un beau jour. Je me ſuis promené quelquefois à travers un champ de bataille : j'aurois voulu voir à ma place un Néron ; il auroit pleuré. Je ſais qu'il eſt des Princes qui ſe donnent le plaiſir de la guerre, comme ils ſe donneroient le plaiſir de la chaſſe, & qui expoſent leurs peuples, comme ils lanceroient leurs chiens ; mais la manie de conquérir eſt une eſpèce d'avarice qui les tourmente, & qui ne s'aſſouvit jamais. La province qu'on vient d'envahir eſt voiſine d'une province qu'on n'a pas encore envahie (*a*) : de proche en proche, l'ambition s'irrite ; tôt ou tard ſurvient un revers qui afflige plus que tous les ſuccès n'ont flatté ; & en ſuppoſant même que tout réuſſiſſe, on va, comme Alexandre, juſques au bout du monde, & comme lui on revient

(a) *O ſi angulus ille*
Parvulus accedat, qui nunc denormat agellum !
Hor. Ser. Lib. 1.

ennuyé de l'univers & de ſoi-même, ne ſachant que faire de ces pays immenſes, dont un arpent ſuffit pour nourrir le vainqueur, & une toiſe pour l'enterrer. J'ai vu dans ma jeuneſſe le tombeau de Cyrus; il étoit écrit ſur la pierre : *Je ſuis Cyrus, celui qui conquit l'empire des Perſes. Homme, qui que tu ſois, d'où que tu viennes, je te ſupplie de ne pas m'envier ce peu de terre qui couvre ma pauvre cendre* (*a*). Hélas! dis-je en détournant les yeux, c'eſt bien la peine d'être conquérant!

Eſt-ce Béliſaire que j'entends? dit le jeune homme avec ſurpriſe. Béliſaire ſait mieux qu'un autre, dit le Héros, que l'amour de la guerre eſt le monſtre le plus féroce que notre orgueil ait engendré. Il eſt, reprit Tibère, une gloire plus douce, dont un Monarque peut jouir, celle qui naît de ſes bienfaits, & qui lui revient en échange de la félicité publique. Ah! dit Béliſaire, ſi en montant

(*a*) *Voyez* Plut. vie d'Alex.

fur le trône on étoit sûr de faire des heureux, ce feroit fans doute un beau privilège, que de tenir dans fes mains la deftinée d'un empire; & je ne m'étonnerois pas qu'une ame généreufe immolât fon repos à cette noble ambition! mais demandez à l'augufte vieillard qui vous gouverne, s'il eft aifé de la remplir. Il eft poffible, dit l'Empereur, de perfuader aux peuples qu'on a fait de fon mieux pour adoucir leur fort, pour foulager leurs peines, & pour mériter leur amour.

Quelques bons Princes, dit Bélifaire, ont obtenu ce témoignage pendant leur vie, & il a fait leur récompenfe & leur plus douce confolation; mais à moins de quelque événement fingulier qui faffe éclater l'amour des peuples, & rende folemnel cet hommage des cœurs, quel Prince ofera fe flatter qu'il eft fincère & unanime? Ses courtifans lui en répondent; mais qui lui répond de fes courtifans? Tandis que fon palais retentit des chants d'allégreffe, qui l'affure qu'au fond de

ſes provinces, le veſtibule d'un Proconſul & la cabane d'un laboureur ne retentiſſent pas de gémiſſemens ? Ses fêtes publiques ſont des ſcènes jouées, ſes éloges ſont commandés, il voit avant lui les plus vils des humains honorés de l'apothéoſe ; & tandis qu'un tyran, plongé dans la molleſſe, s'enivre de l'encens de ſes adulateurs, l'homme vertueux, qui, ſur le trône, a paſſé ſa vie à faire au monde le peu de bien qui dépendoit de lui, meurt à la peine, ſans avoir jamais ſu s'il avoit un ami ſincère. J'ai le cœur navré, quand je penſe que Juſtinien va deſcendre au tombeau, perſuadé que je l'ai trahi, & que je ne l'ai point aimé.

Non, s'écria l'Empereur avec tranſport (& s'interrompant tout-à-coup), non, dit-il, avec moins de chaleur, un Souverain n'eſt pas aſſez malheureux pour ne jamais ſavoir ſi on l'aime.

Eh bien, dit Béliſaire, il le ſait; & ce bonheur qui ſeroit ſi doux, eſt encore mêlé d'amertume : car plus un Prince

eſt aimé de ſes peuples, plus leur bonheur lui devient cher ; & alors le bien qu'il leur fait, & les maux dont il les ſoulage, lui ſemblent ſi peu de choſe dans la maſſe commune des biens & des maux, qu'arrivé au terme d'une longue vie, il ſe demande encore, *qu'ai-je fait ?* Obligé de lutter ſans ceſſe contre le torrent des adverſités, voyez quelle douleur ce doit être pour lui, de ne pouvoir jamais le vaincre, & de ſe ſentir entraîné par le cours des événemens. Qui méritoit mieux que Marc-Aurele de voir le monde heureux ſous ſes loix (*a*) ? Toutes les calamités, tous les fléaux ſe réunirent ſous ſon règne (*b*). On eût dit que la nature entière s'étoit ſoulevée, pour rendre inutiles tous les efforts de ſa

(*a*) *Iſte virtutum omnium, cœleſtiſque ingenii extitit, ærumniſque publicis quaſi defenſor objectus eſt.* Aurel. Vict.

(*b*) *Ut prope nihil, quo ſummis angoribus atteri mortales ſolent, dici, ſeu cogitari queat, quod non, illo imperante, ſævierit.* Idem.

ſageſſe & de ſa bonté; & celui des Monarques qui le premier fit élever un temple à la Bienfaiſance, eſt peut-être celui de tous qui a vu le plus de malheureux. Mais ſans aller chercher d'exemple loin de nous, quel règne plus laborieux & plus proſpère en apparence que celui de Juſtinien ? Trente ans de guerres & de victoires dans les trois parties du monde; toutes les pertes que l'Empire avoit faites depuis un ſiècle, réparées par des ſuccès; les peuples du nord & du couchant, repouſſés au-delà du Danube & des Alpes ; le calme rendu aux provinces d'Aſie ; des Rois vaincus & menés en triomphe ; les ravages de la peſte, des incurſions, des tremblemens de terre, comme effacés de l'univers par une main bienfaiſante ; des fortereſſes & des temples ſans nombre, les uns élevés de nouveau, les autres rétablis avec plus de ſplendeur : quoi de plus impoſant & de plus magnifique ! & voir après cela dans ſa vieilleſſe ſon Empire accablé, pencher

vers ſa ruine, ſans que ſes mains victorieuſes aient jamais pu le raffermir : voilà le terme de ſes travaux, & tout le fruit de ſes longues veilles. Apprenez donc, mon cher Tibère, à plaindre le ſort des Souverains, à les juger avec indulgence ; & ſur-tout à ne point haïr l'auguſte vieillard qui vous gouverne, pour le mal qui lui eſt échappé, ou pour le bien qu'il n'a pas fait.

Vous me conſternez, dit Tibère ; & le premier conſeil que je donnerois à mon ami, chargé d'une couronne, ce ſeroit de la dépoſer. De la dépoſer ! reprit le Héros : mon ami, vous avez trop de courage, pour conſeiller une lâcheté. Les fatigues & les dangers vous ont-ils fait quitter les armes ? L'épée ou le ſceptre, cela eſt égal. Il faut remplir avec conſtance ſa deſtinée & ſes devoirs. Ne cachez point à votre ami qu'il ſera victime des ſiens ; mais dites-lui en même tems, que ce ſacrifice a des charmes ; & s'il veut en être payé, qu'il ſe pénètre,
qu'il

qu'il s'enivre de l'enthousiasme du bien public, qu'il s'abandonne sans réserve à ce sentiment courageux, & qu'il attende de sa vertu le dédommagement & le prix de ses peines (*a*). Et où est-il donc ce prix, demanda le jeune homme ? Il est, dit le vieillard, il est dans le sentiment pur & intime de la bonté, dans le plaisir de s'éprouver humain, sensible, généreux, digne enfin de l'amour des hommes & des regards de l'Eternel. Croyez-vous qu'un bon Roi calcule le matin le salaire de sa journée ? Eveille-toi, se dit-il à lui-même, & que ton réveil soit celui de la justice & de la bienfaisance. Laisse les petits intérêts de ton repos & de ta vie : ce n'est pas pour toi que tu vis. Ton ame est celle d'un grand peuple; ta volonté n'est que le vœu public; ta loi

---

(*a*) *Homo qui benefecit, ne plausum quærat; sed ad aliud negotium transeat, quemadmodum vitis ut rursum suo tempore uvam producat.* Marc. Antonin. Lib. 3.

l'exprime & le consacre. Règne avec elle, & souviens-toi que ton affaire est le bonheur du monde (a)... Vous êtes ému, mon cher Tibère, & je sens votre main qui tremble dans la mienne. Ah! soyez sûr que la vertu, même dans les afflictions, a des jouissances célestes. Elle n'assure point de bonheur sans mêlange : mais en est-il de tel au monde? Est-ce à l'homme inutile, au méchant, au lâche qu'il est réservé! Un bon Prince donne des larmes aux maux qu'il ne peut soulager ; mais ces larmes, les croyez-vous amères, comme celles de l'envie, de la honte, ou du remords? Ce sont les larmes de Titus, qui pleure un jour qu'il a perdu : elles sont pures

---

(a) *Manè, cum gravatim à somno surgis, in promptu tibi sit cogitare te ad humanum opus faciendum surgere... Non sentis quàm multa possis præstare, de quibus nulla est excusatio naturæ ad ea non aptæ? & tamen adhuc, prudens sciensque, humi fixus hæres!* Ibid.

comme leur source. Annoncez donc à votre ami, avec la même autorité que que si un Dieu parloit par votre bouche, annoncez-lui que s'il est vertueux, dans quelque état pénible où le sort le réduise, il ne lui arrivera jamais de regarder d'un œil d'envie le plus fortuné des méchans. Mais cette confiance, l'appui de la vertu, ne s'établit pas d'elle-même : il faut y disposer l'ame d'un jeune Prince ; & demain nous verrons ensemble les moyens de l'y préparer.

Il fait ce qu'il veut de mon ame, dit Tibère à Justinien : il l'élève, l'abat, la relève à son gré. Il déchire la mienne, dit l'Empereur ; & ces mots échappés avec un soupir, furent suivis d'un long silence. Sa Cour essaya, mais en vain, de le retirer de sa tristesse : il fut importuné des soins qu'on prenoit pour la dissiper ; & le lendemain ayant annoncé qu'il vouloit se promener seul, il s'enfonça dans la forêt voisine. Tibère

l'y attendoit ; ils partirent ensemble ; & vinrent trouver le Héros. Le jeune homme ne manqua point de lui rappeller sa promesse ; & Bélisaire reprit ainsi.

CHAPITRE IX.

ON demande s'il eſt poſſible d'aimer la vertu pour elle-même : c'eſt peut-être le ſublime inſtinct de quelques ames privilégiées ; mais toutes les fois que l'amour de la vertu eſt réfléchi, il eſt intéreſſé. Ne croyez pas que cet aveu ſoit humiliant pour la nature : vous allez voir que l'intérêt de la vertu s'épure & s'annoblit comme celui de l'amitié : l'un ſervira d'exemple à l'autre.

D'abord l'amitié n'eſt produite que par des vues de convenance, d'agrément & d'utilité. Inſenſiblement l'effet ſe dégage de la cauſe, les motifs s'évanouiſſent, le ſentiment reſte ; on y trouve un charme inconnu ; on y attache par habitude la douceur de ſon exiſtence. Dès-lors les peines ont beau prendre la place des plaiſirs que l'on attendoit : on ſacrifie à

l'amitié tous les biens qu'on espéroit d'elle ; & ce sentiment, conçu dans la joie, se nourrit & s'accroît au milieu des douleurs. Il en est de même de la vertu (*a*). Pour attirer les cœurs, il faut qu'elle présente l'attrait de l'agrément ou de l'utilité : car avant de l'aimer, on s'aime, & avant d'en avoir joui, on cherche en elle un autre bien. Quand Régulus, dans sa jeunesse, la vit pour la première fois, elle étoit triomphante & couronnée de gloire : il se passionna pour elle ; & vous savez s'il l'abandonna, lorsqu'elle lui montra des fers, des tortures & des bûchers.

Commencez donc par étudier ce qui flatte le plus les vœux d'un jeune Prince. Ce sera vraisemblablement d'être libre, puissant & riche, obéi de son peuple ;

(*a*) *Si quid in vitâ humanâ invenis potiùs justitiâ, veritate, temperantiâ, fortitudine.... Ad ejus amplexum totis animi viribus contendas suadeo.* M. Antonin. Lib. 3.

eſtimé de ſon ſiècle, & honoré dans l'avenir; eh bien, répondez-lui que c'eſt de la vertu que dépendent ces avantages, & vous ne le tromperez pas.

Un ſecret que l'on cache aux Monarques ſuperbes, & qu'un bon Prince eſt digne de ſavoir, c'eſt qu'il n'y a d'abſolu que le pouvoir des loix, & que celui qui veut régner arbitrairement eſt eſclave. La loi eſt l'accord de toutes les volontés réunies en une ſeule (*a*) : ſa puiſſance eſt donc le concours de toutes les forces de l'Etat. Au lieu que la volonté d'un ſeul, dès qu'elle eſt injuſte, a contre elle ces mêmes forces, qu'il faut diviſer, enchaîner, détruire, affoiblir, ou combattre. Alors les tyrans ont recours, tantôt à des fourbes qui en impoſent aux peuples, les étonnent, les épouvantent, & leur ordonnent de fléchir; tantôt à de vils Satellites, qui vendent le ſang de la

(*a*) *Communis ſponſio civitatis.* Pand. Lib. 1. tit. 3. Lege 1.

patrie, & qui vont, le glaive à la main, tranchant les têtes qui s'élèvent au-deſſus du joug & qui oſent réclamer les droits de la nature. De-là ces guerres domeſtiques, où le frère dit à ſon frère : Meurs, ou obéis au tyran qui me paie pour t'égorger. Fier de régner par la force des armes, ou par les effrayans preſtiges de la ſuperſtition, le tyran s'applaudit ; mais qu'il tremble, s'il ceſſe un moment de flatter l'orgueil, ou d'autoriſer la licence de ſes partiſans dangereux. En le ſervant, ils le menacent ; & pour prix de l'obéiſſance, ils exigent l'impunité. Ainſi, pour être l'oppreſſeur d'une partie de ſa nation, il ſe rend l'eſclave de l'autre, bas & lâche avec ſes complices, autant qu'il eſt ſuperbe & dur pour le reſte de ſes ſujets. Qu'il ſe garde bien de gêner ou de tromper dans leur attente les paſſions qui le ſecondent : il ſait combien elles ſont atroces, puiſqu'elles ont, pour lui, rompu tous les liens de la nature & de l'humanité. Les tigres que l'homme élève pour

la chaffe, dévorent leur maître, s'il oublie de leur donner part à la proie : tel eft le pacte des tyrans.

A mefure donc que l'autorité penche vers la tyrannie, elle s'affoiblit & fe rend dépendante de fes fuppôts. Elle doit s'en appercevoir aux déférences, aux égards, à la tolérance fervile dont il faut qu'elle ufe envers eux, à la partialité de fes loix, à la molleffe de fa police, aux privilèges infenfés qu'elle accorde à fes partifans, à tout ce qu'elle eft obligée de céder, de diffimuler, de fouffrir, de peur qu'ils ne l'abandonnent.

Mais que l'autorité foit conforme aux loix; c'eft aux loix feules qu'elle eft foumife. Elle eft fondée fur la volonté & fur la force de tout un peuple. Elle n'a plus pour ennemis que les méchans, les ennemis communs. Quiconque eft intéreffé au maintien de l'ordre & du repos public, eft le défenfeur né de la puiffance qui les protège; & chaque citoyen, dans l'ennemi du Prince, voit fon ennemi

perſonnel. Dès-lors il n'y a plus au dedans deux intérêts qui ſe combattent; & le Souverain, ligué avec ſon peuple, eſt riche & fort de toutes les richeſſes, & de toutes les forces de l'Etat. C'eſt alors qu'il eſt libre, & qu'il peut être juſte, ſans avoir de rivaux à craindre, ni de partis à ménager. Sa puiſſance affermie au dedans, en eſt d'autant plus impoſante & plus reſpectable au dehors; & comme l'ambition, l'orgueil, ni le caprice ne lui mettent jamais les armes à la main, ſes forces, qu'il ménage, ont toute leur vigueur, quand il s'agit de protéger ſon peuple contre l'oppreſſeur domeſtique ou l'uſurpateur étranger. O mon ami! ſi la juſtice eſt la baſe du pouvoir ſuprême, la reconnoiſſance en eſt l'ame & le reſſort le plus actif. L'eſclave combat à regret pour ſa priſon & pour ſa chaîne; le citoyen libre & content, qui aime ſon Prince, & qui en eſt aimé, défend le ſceptre comme ſon appui, le trône comme ſon aſyle; & en marchant

pour la patrie, il y voit par-tout ses foyers.

Ah ! vos leçons, lui dit Tibère, se gravent dans mon cœur avec des traits de flamme. Que ne suis-je digne moi-même d'en pénétrer l'ame des Rois !

Vous voyez donc bien, reprit Bélisaire, que leur grandeur, que leur puissance est fondée sur la justice, que la bonté y ajoute encore, & que le plus absolu des Monarques est celui qui est le plus aimé. Je vois, dit le jeune homme, que la saine politique n'est que la saine raison, & que l'art de régner consiste à suivre les mouvemens d'un esprit juste & d'un bon cœur. C'est ce qu'il y a de plus simple, dit Bélisaire, de plus facile & de plus sûr. Un bon paysan d'Illyrie, Justin, a fait chérir son règne. Etoit-ce un politique habile ? Non : mais le ciel l'avoit doué d'un sens droit & d'une belle ame. Si j'étois Roi, ce seroit lui que je tâcherois d'imiter. Une prudence oblique & tortueuse a pour elle quelques succès ; mais

elle ne va qu'à travers les écueils & les précipices ; & un Souverain qui s'oublieroit lui-même, pour ne s'occuper que du bonheur du monde, s'exposeroit mille fois moins que le plus inquiet, le plus soupçonneux, & le plus adroit des tyrans. Mais on l'intimide, on l'effraie, on lui fait regarder son peuple comme un ennemi qu'il doit craindre ; & cette crainte réalise le danger qu'on lui fait prévoir : car elle produit la défiance, que suit de près l'inimitié.

Vous avez vu que dans un Souverain les besoins de l'homme isolé se réduisent à peu de chose ; qu'il peut jouir à peu de frais de tous les vrais biens de la vie ; que le cercle lui en est prescrit, & qu'au-delà ce n'est que vanité, fantaisie & illusion. Mais tandis que la nature lui fait une loi d'être modéré, tout ce qui l'environne le presse d'être avide. D'intelligence avec son peuple, il n'auroit pas d'autre intérêt, d'autre parti que celui de l'Etat ; on sème entre eux la

défiance ; on persuade au Prince de se tenir en garde contre une multitude indocile, remuante & séditieuse ; on lui fait croire qu'il doit avoir des forces à lui opposer. Il s'arme donc contre son peuple ; à la tête de son parti marchent l'ambition & la cupidité ; & c'est pour assouvir ces deux hydres insatiables qu'il croit devoir se réserver des moyens qui ne soient qu'à lui. Telle est la cause de ce partage que nous avons vu dans l'Empire, entre les provinces du peuple & les provinces de César, entre le bien public & le bien du Monarque. Or, dès qu'un Souverain se frappe de l'idée de propriété, & qu'il y attache la sûreté de sa couronne & de sa vie, il est naturel qu'il devienne avare de ce qu'il appelle son bien, qu'il croie s'enrichir aux dépens de ses peuples, & gagner ce qu'il leur ravit ; qu'il trouve même à les affoiblir, l'avantage de les réduire ; & de-là les ruses & les surprises qu'il emploie à les dépouiller ; de-là leurs plaintes &

leurs murmures ; de-là cette guerre intestine & sourde, qui, comme un feu caché, couve au sein de l'Etat, & se déclare çà & là par des éruptions soudaines. Le Prince alors sent le besoin des secours qu'il s'est ménagés : il croit avoir été prudent ; il ne voit pas qu'en étant juste, il se seroit mis au-dessus de ces précautions timides, & que les passions serviles & cruelles qu'il soudoie & tient à ses gages, lui seroient inutiles, s'il avoit des vertus. C'est-là, Tibère, ce qu'un jeune Prince doit entendre de votre bouche. Une fois bien persuadé que l'Etat & lui ne sont qu'un, que cette unité fait sa force, qu'elle est la base de sa grandeur, de son repos & de sa gloire, il regardera la propriété comme un titre indigne de la couronne ; & ne comptant pour ses vrais biens que ceux qu'il assure à son peuple (*a*), il sera juste par intérêt,

(*a*) Trajan comparoit le trésor du Prince à la rate, dont l'enflure cause l'affoiblissement de tout le reste du corps.

modéré par ambition, & bienfaiſant par amour de ſoi-même. Voilà dans quel ſens, mes amis, la vérité eſt la mère de la vertu. Il faut du courage ſans doute pour débuter par elle avec les Souverains; & quand de lâches complaiſans leur ont perſuadé qu'ils règnent pour eux-mêmes, que leur indépendance conſiſte à vouloir tout ce qui leur plaît, que leurs caprices ſont des loix, ſous leſquelles tout doit fléchir, un ami ſincère & courageux eſt mal reçu d'abord à détruire ce faux ſyſtême. Mais ſi une fois on l'écoute, on n'écoutera plus que lui : la première vérité reçue, toutes les autres n'ont qu'à venir en foule, elles auront un libre accès; & le Prince, loin de les fuir, ira lui-même au-devant d'elles.

La vérité lui aura fait aimer la vertu; la vertu à ſon tour, lui rendra la vérité chère : car le penchant au bien qu'on ne connoît pas, n'eſt qu'un inſtinct confus & vague; & deſirer d'être utile au monde, c'eſt deſirer d'être éclairé. Or, la vérité

que doit chercher un Prince, eſt la connoiſſance des rapports qui intéreſſent l'humanité. Pour lui le vrai, c'eſt le juſte & l'utile : c'eſt, dans la ſociété, le cercle des beſoins, la chaîne des devoirs, l'accord des intérêts, l'échange des ſecours, & le partage le plus équitable du bien public entre ceux qui l'opèrent. Voilà ce qui doit l'occuper, & l'occuper toute ſa vie. S'étudier ſoi-même, étudier les hommes (*a*), tâcher de démêler en eux le fond du naturel, le pli de l'habitude, la trempe du caractère, l'influence de l'opinion, le fort & le foible de l'eſprit & de l'ame; s'inſtruire, non pas avec une curioſité frivole & paſſagère, mais avec une volonté fixe & impoſante pour les flatteurs, des mœurs, des facultés, des moyens

(*a*) *Quænam ſunt eorum mentes, quibus rebus ſtudent, quæ habent in honore, quæ amant. Cogita te nudas ipſorum mentes intueri.* Marc. Antonin. Lib. 9. §. 36.

de

de ses peuples, & de la conduite de ceux qu'il charge de le gouverner; pour être mieux instruit, donner de toutes parts un libre accès à la lumière; en détestant une délation sourde, encourager, protéger ceux qui lui dénoncent hautement les abus commis en son nom: voilà ce que j'appelle aimer la vérité; & c'est ainsi que l'aimera, dit-il, s'adressant à Tibère, un Prince bien persuadé qu'il ne peut être grand qu'autant qu'il sera juste. Vous lui aurez appris à se rendre indépendant & libre au milieu de la Cour; c'est à présent de sa liberté même qu'il doit savoir se défier; c'est avec elle que je vous mets aux prises, & c'est encore ici que votre zèle a besoin d'être courageux. Il le sera, dit le jeune homme, & vous n'avez qu'à l'éclairer. A ces mots, ils se séparèrent.

C'est une chose étrange, dit l'Empereur, que par-tout & dans tous les tems, les amis du peuple aient été haïs de ceux qui, par état, sont les pères du

peuple. Le ſeul crime de ce Héros eſt d'avoir été populaire : c'eſt par-là qu'il a donné priſe aux calomnies de ma Cour, & peut-être à ma jalouſie. Hélas ! on me le faiſoit craindre ! j'aurois mieux fait de l'imiter.

CHAPITRE X.

LE lendemain, à la même heure, Bélisaire les attendoit sur le chemin, au pied d'un chêne antique, où la veille ils s'étoient assis; & il se disoit à lui-même: Je suis bien heureux, dans mon malheur, d'avoir trouvé des hommes vertueux, qui daignent venir me distraire, & s'occuper avec moi des grands objets de l'humanité! Que ces intérêts sont puissans sur une ame! Ils me font oublier mes maux. La seule idée de pouvoir influer sur le destin des Nations, me fait exister hors de moi, m'élève au-dessus de moi-même; & je conçois comment la bienfaisance, exercée sur tout un peuple, rapproche l'homme de la divinité.

Justinien & Tibère qui s'avançoient, entendirent ces derniers mots. Vous faites l'éloge de la bienfaisance, dit l'Empe-

reur ; & en effet, de toutes les vertus, il n'en eſt point qui ait plus de charmes. Heureux, qui peut, en liberté, ſe livrer à ce doux penchant ! Encore, hélas ! faut-il le modérer, dit le Héros ; & s'il n'eſt éclairé, s'il n'eſt réglé par la juſtice, il dégénère inſenſiblement en un vice tout oppoſé. Écoutez-moi, jeune homme, ajouta-t-il, en adreſſant la parole à Tibère.

Dans un Souverain, le plus doux exercice du pouvoir ſuprême, c'eſt de diſpenſer à ſon gré les diſtinctions & les graces. Le penchant qui l'y porte a d'autant plus d'attraits, qu'il reſſemble à la bienfaiſance ; & le meilleur Prince y ſeroit trompé, s'il ne ſe tenoit en garde contre la ſéduction. Il ne voit que ce qui l'approche ; & tout ce qui l'approche lui répète ſans ceſſe que ſa grandeur réſide dans ſa Cour, que ſa majeſté tire tout ſon éclat du faſte qui l'environne, & qu'il ne jouit de ſes droits, & du plus beau de ſes privilèges, que par les graces

qu'il répand, & qu'on appelle ses bienfaits.... Ses bienfaits, juste ciel ! la substance du peuple ! la dépouille de l'indigent ! ..... Voilà ce qu'on lui dissimule. L'adulation, la complaisance, l'illusion l'environnent ; l'assiduité, l'habitude le gagnent comme à son insu ; il ne voit point les larmes, il n'entend point les cris du pauvre qui gémit de sa magnificence ; il voit la joie, il entend les vœux du courtisan, qui la bénit ; il s'accoutume à croire qu'elle est une vertu ; & sans remonter à la source des richesses dont il est prodigue, il les répand comme son bien. Ah ! s'il savoit ce qu'il lui en coûte, & combien de malheureux il fait, pour un petit nombre d'ingrats ! Il le saura, mon cher Tibère, s'il a jamais un véritable ami : il apprendra que sa bienfaisance consiste moins à répandre qu'à ménager ; que tout ce qu'il donne à la faveur, il le dérobe au mérite ; & que la faveur est la source de plus grands maux dont un Etat soit affligé.

Vous voyez la faveur d'un œil un peu sévère, dit le jeune homme. Je la vois telle qu'elle est, dit le vieillard, comme une prédilection personnelle, qui, dans le choix & l'emploi des hommes, renverse l'ordre de la justice, de la nature & du bon sens. Et en effet, la justice attribue les honneurs à la vertu, les récompenses aux services; la nature destine les grandes places aux grands talens; & le bon sens veut qu'on fasse des hommes le meilleur usage possible. La faveur accorde au vice aimable ce qui appartient à la vertu; elle préfère la complaisance au zèle, l'adulation à la vérité, la bassesse à l'élévation d'ame; & comme si le don de plaire étoit l'équivalent ou le gage de tous les dons, celui qui le possède peut aspirer à tout. Ainsi, la faveur est toujours le présage d'un mauvais règne; & le Prince qui livre à ses favoris le soin de sa gloire & le sort de ses peuples, fait croire de deux choses l'une, ou qu'il fait peu de cas de ce qu'il leur confie, ou qu'il at-

tribue à ſon choix la vertu de transformer les ames, & de faire un ſage, ou un héros, d'un vieil eſclave, ou d'un jeune étourdi.

Ce feroit une prétention inſenſée, dit Tibère; mais il y a dans l'Etat mille emplois que tout le monde peut remplir.

Il n'y en a pas un, dit Béliſaire, qui ne demande, ſinon l'homme habile, du moins l'honnête homme; & la faveur recherche auſſi peu l'un que l'autre. C'eſt peu même de les négliger, elle les rebute, & par-là, elle détruit juſques aux germes des talens & des vertus. L'émulation leur donne la vie, la faveur leur donne la mort. Un Etat où elle domine, reſſemble à ces campagnes déſolées, où quelques plantes utiles, qui naiſſent d'elles-mêmes, ſont étouffées par les ronces; & je n'en dis pas aſſez: car, ici ce ſont les ronces que l'on cultive, & les plantes ſalutaires qu'on arrache & qu'on foule aux pieds.

Vous ſuppoſez, inſiſta Tibère, que la

faveur n'eſt jamais éclairée & ne fait jamais de bons choix.

Très-rarement, dit Béliſaire ; & en tirant au ſort les hommes qu'on élève, on ſe tromperoit beaucoup moins. La faveur ne s'attache qu'à celui qui la brigue ; & le mérite dédaigne de la briguer. Elle eſt donc ſûre d'oublier l'homme utile qui la néglige, & de préférer conſtamment l'ambitieux qui la pourſuit. Et quel accès le Sage ou le Héros peut-il avoir auprès d'elle ? Eſt-il capable des ſoupleſſes qu'elle exige de ſes eſclaves ? Son ame ferme ſe pliera-t-elle aux manèges de la Cour ? Si ſa naiſſance le place auprès du Prince & dans le cercle de ſes favoris, quel rôle y jouera ſa franchiſe, ſa droiture, ſa probité ? Eſt-ce lui qui trompe & qui flatte le mieux ? Qui étudie avec le plus de ſoin les foibleſſes & les goûts du maître ? Qui ſait feindre & diſſimuler avec le plus d'adreſſe ? Taire & déguiſer ce qui offenſe, & ne dire que ce qui plaît ? Il y a mille à parier contre un,

qu'un favori n'eſt pas digne de l'être.

Le favori d'un Prince éclairé, juſte & ſage, dit l'Empereur, eſt toujours un homme de bien.

Un Prince éclairé, juſte & ſage, dit Béliſaire, n'a point de favori. Il eſt digne d'avoir des amis, & il en a ; mais ſa faveur ne fait rien pour eux. Ils rougiroient de rien obtenir d'elle. Trajan avoit dans Longin un digne ami, s'il en fut jamais. Cet ami fut pris par les Daces ; & leur Roi fit dire à l'Empereur, que s'il refuſoit de ſouſcrire à la paix qu'il propoſoit, il feroit mourir ſon captif. Savez-vous quelle fut la réponſe de Trajan ? Il fit à Longin l'honneur de prononcer pour lui, comme Régulus avoit prononcé pour lui-même. Voilà de mes hommes ; & c'eſt d'un tel Prince qu'il eſt glorieux d'être l'ami. Auſſi le brave Longin s'empoiſonna-t-il bien vîte, pour ne laiſſer aucun retour à la pitié de l'Empereur.

Vous m'accablez, lui dit Tibère. Oui,

je ſens que le bien public, dès qu'il eſt compromis, ne permet rien aux affections d'un Prince; mais il peut avoir quelquefois des prédilections perſonnelles, qui n'intéreſſent que lui ſeul.

Il n'en peut témoigner aucune, dit Béliſaire, qui n'intéreſſe l'état. Rien de lui n'eſt ſans conſéquence; & il doit ſavoir diſtribuer juſques aux graces de ſon accueil. On ſe perſuade que la faveur n'eſt qu'un petit mal dans les petites choſes; mais la liberté de répandre des graces a tant d'attraits, & l'habitude en eſt ſi douce, qu'on ne ſe retient plus après s'y être livré. Le cercle de la faveur s'étend, l'eſpoir d'y pénétrer donne lieu à l'intrigue; & la digue une fois rompue, le moyen que l'ame d'un Prince réſiſte au choc des paſſions & des intérêts de ſa cour! Cette digue, mon cher Tibère, qu'il ne faut jamais que l'intrigue perce, c'eſt la volonté du bien. Un Prince qui, dans le choix des hommes, n'a pour règle que l'équité, ne laiſſe d'eſpoir qu'au

mérite. Les vertus, les talens, les ſervices ſont les ſeuls titres qu'il admette; & quiconque aſpire aux honneurs, eſt obligé de s'en rendre digne. Alors l'intrigue découragée, fait place à l'émulation; & la perſpective effrayante d'une diſgrace ſans retour, interdit aux ambitieux les manèges & les ſurpriſes. Mais ſous un Prince qui ſe décide par des affections perſonnelles, chacun a droit de prétendre à tout. C'eſt à qui ſaura le mieux s'inſinuer dans ſes bonnes graces, gagner les eſclaves de ſes eſclaves, & de proche en proche, s'élever en rampant. L'homme adroit & ſouple s'avance; l'homme fier de ſa vertu, s'éloigne & demeure oublié. Si quelque ſervice important le fait remarquer dans la foule, ſi le beſoin qu'on a de lui le fait employer dignement, tous les partis, dont aucun n'eſt le ſien, ſe réuniſſent pour le détruire; & il eſt réduit au choix de s'avilir, en oppoſant l'intrigue à l'intrigue, ou de ſe livrer ſans défenſe à la

rage des envieux. Dès qu'une cour eſt intrigante, c'eſt le chaos des paſſions ; & je défie la ſageſſe même d'y démêler la vérité. L'utilité publique n'eſt plus rien ; la perſonnalité décide & du blâme & de la louange ; & le Prince que le menſonge obſède, fatigué du doute & de la défiance, ne ſort le plus ſouvent de l'irréſolution, que pour tomber dans l'erreur.

Que n'en croit-il les faits, reprit Tibère ? Ils parlent hautement.

Les faits, dit le vieillard, les faits même s'altèrent ; & ils changent de face en changeant de témoins. D'après l'événement on juge l'entrepriſe ; mais combien de fois l'événement a couronné l'imprudence, & confondu l'habileté ? On eſt quelquefois plus heureux que ſage, quelquefois plus ſage qu'heureux ; & dans l'une & dans l'autre fortune, il eſt très-mal aiſé d'apprécier les hommes, ſur-tout pour un Prince livré aux opinions de ſa cour.

Juſtinien, dans ſa vieilleſſe, en eſt la preuve, dit l'Empereur : il a été cruellement trompé !

Et qui ſait mieux que moi, dit Béliſaire, combien ſes faux-amis ont abuſé de ſa faveur, & tout ce que l'intrigue a fait pour le ſurprendre ! Ce fut par elle que Narsès fut envoyé en Italie, pour traverſer le cours de mes proſpérités. L'Empereur ne prétendoit pas m'oppoſer un rival dans l'Intendant de ſes finances ; Mais Narsès avoit un parti à la cour ; il s'en fit un dans mon armée : la diviſion s'y mit ; & on perdit Milan, le boulevard de l'Italie. Narsès fut rappellé ; mais il n'étoit plus tems : Milan étoit pris, tout ſon peuple égorgé, & la Ligurie enlevée à nos armes. Je ſuis bien aiſe que Narsès ait trouvé grace auprès de l'Empereur : nous devons au relâchement de la diſcipline d'avoir ſauvé la vie à ce grand homme. Mais du tems de la République, Narsès eût payé de ſa tête le crime d'avoir détaché de moi une partie

de mon armée, & de m'avoir désobéi (*a*). Je fus rappellé à mon tour; & pour commander à ma place, une intrigue nouvelle fit nommer onze Chefs, tous envieux l'un de l'autre, qui s'entendirent mal & qui furent battus. Il nous en coûta l'Italie entière. On m'y renvoie, mais sans armée. Je cours la Thrace & l'Illyrie pour y lever des Soldats. J'en ramasse à peine un petit nombre (*b*), qui n'étoient pas même vêtus. J'arrive en Italie avec ces malheureux, sans chevaux, sans armes, sans vivres. Que pouvois-je dans cet état? J'eus bien de la peine à sauver Rome. Cependant, mes ennemis étoient triomphans à la cour, & ils se disoient l'un à l'autre: Tout va bien, il est aux abois, & nous l'allons voir succomber. Ils ne voyoient que moi dans la cause publi-

(*a*) *In bello qui rem à duce prohibitam fecit, aut mandata non servavit, capite punitur, etiam si rem bene gesserit.* Pand. 49. T. 16.

(*b*) 4000.

que ; & pourvu que ſa ruine entraînât la mienne, ils étoient contens. Je demandois des forces, je reçus mon rappel; & pour me ſuccéder, on fit partir Narsès, à la tête d'une puiſſante armée. Narsès juſtifia ſans doute le choix qu'on avoit fait de lui ; & ce fut peut-être un bonheur qu'il eût été mis à ma place. Mais pour me nuire, il avoit fallu nuire au ſuccès de mes armes : on achetoit ma perte aux dépens de l'Etat. Voilà ce que l'intrigue a de vraiment funeſte. Pour élever ou détruire un homme, elle ſacrifie une armée, un Empire s'il eſt beſoin.

Ah ! s'écria Juſtinien, vous m'éclairez ſur tout ce qu'on a fait pour obſcurcir votre gloire. Quelle foibleſſe dans l'Empereur, d'en avoir cru vos ennemis !

Mon voiſin, lui dit Béliſaire, vous ne ſavez pas combien l'art de nuire eſt rafiné à la cour; combien l'intrigue eſt aſſidue, active, adroite, inſinuante. Elle ſe garde bien de heurter l'opinion du Prince, ou ſa

volonté décidée; elle l'ébranle peu-à-peu; comme une eau qui filtre à travers sa digue, la ruine insensiblement, & finit par la renverser. Elle a d'autant plus d'avantage, que l'honnête homme qu'elle attaque, est sans défiance & sans précaution ; qu'il n'a pour lui que les faits qu'on déguise, & que la renommée, dont la voix se perd aux barrières du palais. Là, c'est l'envie qui prend la parole; & malheur à l'homme absent qu'elle a résolu de noircir. Il n'est pas possible que dans le cours de ses succès, il n'éprouve quelques revers : on ne manque pas de lui en faire un crime; & lors même qu'il fait le mieux, on lui reproche de n'avoir pas mieux fait : un autre auroit été plus loin, il a perdu ses avantages. D'un côté le mal se grossit, de l'autre le bien se déprime, & tout compensé, l'homme le plus utile devient un homme dangereux. Mais un plus grand mal que sa chûte, c'est l'élévation de celui que l'intrigue met à sa place, & qui communément

munément ne la mérite pas ; c'eſt l'impreſſion que fait ſur les eſprits l'exemple d'un malheur injuſte & d'une indigne proſpérité. De-là le relâchement du zèle, l'oubli du devoir, le courage de la honte, l'audace du crime, & tous les excès de la licence, qu'autoriſe l'impunité. Tel eſt le règne de la faveur. Jugez combien elle doit hâter la décadence d'un Empire.

Sans doute, hélas, c'eſt dans un Prince une foibleſſe malheureuſe, dit l'Empereur ; mais elle eſt peut-être excuſable dans un vieillard, rebuté de voir que depuis trente ans il lutte en vain contre la deſtinée, & que malgré tous ſes efforts, le vaiſſeau de l'Etat, briſé par les tempêtes, eſt ſur le point d'être englouti. Car enfin, ne nous flattons pas : la grandeur même & la durée de cet Empire ſont les cauſes de ſa ruine. Il ſubit la loi qu'avant lui le vaſte Empire de Belus, celui de Cyrus ont ſubie. Comme eux il a fleuri ; il doit paſſer comme eux.

Je n'ai pas foi, dit Béliſaire, à la

fatalité de ces révolutions. C'eſt réduire en ſyſtême le découragement où je gémis de voir que nous ſommes tombés. Tout périt, les Etats eux-mêmes, je le ſais; mais je ne crois point que la nature leur ait tracé le cercle de leur exiſtence. Il eſt un âge où l'homme eſt obligé de renoncer à la vie, & de ſe réſoudre à finir; il n'eſt aucun tems où il ſoit permis de renoncer au ſalut d'un Empire. Un corps politique eſt ſujet ſans doute à des convulſions qui l'ébranlent, à des langueurs qui le conſument, à des accès qui, du tranſport, le font tomber dans l'accablement: le travail uſe ſes reſſorts, le repos les relâche, la contention les briſe; mais aucun de ces accidens n'eſt mortel. On a vu les Nations ſe relever des plus terribles chûtes, revenir de l'état le plus déſeſpéré, &, après les criſes les plus violentes, ſe rétablir avec plus de force & plus de vigueur que jamais. Leur décadence n'eſt donc pas marquée, comme l'eſt pour nous le dé-

clin des ans: leur vieilleſſe eſt une chimère; & l'eſpérance qui ſoutient le courage, peut s'étendre auſſi loin qu'on veut. Cet Empire eſt foible, ou plutôt languiſſant; mais le remède, ainſi que le mal, eſt dans la nature des choſes, & nous n'avons qu'à l'y chercher. Hé bien, dit l'Empereur, daignez faire avec nous cette recherche conſolante; & avant d'aller au remède, remontons aux ſources du mal. Je le veux bien, dit Béliſaire, & ce ſera plus d'une fois le ſujet de nos entretiens.

CHAPITRE XI.

JUSTINIEN, plus impatient que jamais de revoir Bélifaire, vint le preffer, le jour fuivant, de déchirer le voile qui depuis fi long-tems lui cachoit les maux de l'Empire. Bélifaire ne remonta qu'à l'époque de Conftantin. Quel dommage, dit-il, qu'avec tant de réfolution, de courage & d'activité, ce génie vafte & puiffant fe foit trompé dans fes vues, & qu'il ait employé à ruiner l'Empire plus d'efforts qu'il n'en eût fallu pour en rétablir la fplendeur! Sa nouvelle conftitution eft un chef-d'œuvre d'intelligence : la milice Prétorienne abolie, les enfans des pauvres adoptés par l'Etat (*a*), l'autorité du

(*a*) Dès qu'un père déclaroit ne pouvoir nourrir fon enfant, l'Etat en étoit chargé ; l'en-

Préfet divisée & réduite (a), les Vétérans établis possesseurs & gardiens des frontières, tout cela étoit sage & grand. Que ne s'en tenoit-il à des moyens si simples ? il ne vit pas, ou ne voulut pas voir que transporter le siège de l'Empire, c'étoit en ébranler, & au physique & au moral, les plus solides fondemens. Il eut beau vouloir que sa ville fût une seconde Rome ; il eut beau dépouiller l'ancienne de ses plus riches ornemens, pour en décorer la nouvelle ; ce n'étoit-là qu'un jeu de théatre, qu'un spectacle fragile & vain.

Vous m'étonnez, interrompit Tibère ; & la capitale du monde me sembloit bien plus dignement, bien plus avantageusement placée sur le Bosphore, au milieu de deux mers, & entre l'Europe & l'Asie,

---

fant devoit être nourri, élevé aux dépens de la République. Constantin voulut que cette loi fût gravée sur le marbre, afin qu'elle fût éternelle.

(a) *Voyez* Zosime, *Lib.* 2, *ch.* 33.

qu'au fond de l'Italie, au bord de ce ruisseau, qui soutient à peine une barque.

Constantin a pensé comme vous, dit Bélisaire ; & il s'est trompé. Un Etat obligé de répandre ses forces au dehors, doit être au dedans facile à gouverner, à contenir & à défendre. Tel est l'avantage de l'Italie. La nature elle-même sembloit en avoir fait le siège des Maîtres du monde. Les monts & les mers qui l'entourent, la garantissent, à peu de frais, des insultes de ses voisins ; & Rome, pour sa sûreté, n'avoit à garder que les Alpes. Si un ennemi puissant & hardi franchissoit ces barrières, l'Apennin servoit de refuge aux Romains, & de rempart à la moitié de l'Italie : ce fut-là que Camille défit les Gaulois ; & c'est dans ce même lieu que Narsès a remporté sur Totila une si belle victoire.

Ici nous n'avons plus de centre fixe & immuable. Le ressort du Gouvernement est exposé au choc de tous les revers. Demandez aux Scythes, aux Sarmates,

aux Esclavons, si l'Hèbre, le Danube, le Tanaïs, sont des barrières qui leur en imposent. Bisance est contre eux notre unique refuge; & la foiblesse de ses murs n'est pas ce qui m'afflige le plus.

A Rome, les loix qui régnoient au dedans pouvoient étendre de proche en proche leur vigilance & leur action, du centre de l'Etat jusqu'aux extrémités: l'Italie étoit sous leurs yeux & sous leurs mains modératrices: elles y formoient les mœurs publiques, & les mœurs, à leur tour, leur donnoient de fidèles dispensateurs. Ici nous avons les mêmes loix; mais comme tout est transplanté, rien n'est d'accord, rien n'est ensemble. L'esprit national n'a point de caractère; la Patrie n'a pas même un nom. L'Italie produisoit des hommes qui respiroient en naissant l'amour de la Patrie, & qui croissoient dans le champ de Mars. Ici quel est le berceau, quelle est l'école des guerriers? Les Dalmates, les Illyriens, les Thraces sont aussi étrangers

pour nous que les Numides & les Maures. Nul intérêt commun qui les lie, nul esprit d'Etat & de corps qui les anime & les fasse agir. *Souvenez-vous que vous êtes Romains*, disoit à ses Soldats, un Capitaine de l'ancienne Rome; & cette harangue les rendoit infatigables dans les travaux, & intrépides dans les combats. A présent, que dirons-nous à nos troupes pour les encourager? *Souvenez-vous que vous êtes Arméniens, Numides, ou Dalmates?* L'Etat n'est plus un corps, c'est le principe de sa foiblesse; & l'on n'a pas vu qu'il falloit des siècles pour y rétablir cette unité, qu'on appelle Patrie, & qui est l'ouvrage insensible & lent de l'habitude & de l'opinion. Constantin a décoré sa ville des statues des Héros de Rome: vain stratagême, hélas! ces images sacrées étoient vivantes au Capitole; mais le génie qui les animoit n'est pas monté sur nos vaisseaux: ils n'ont transporté que des marbres. Les Paul-Emiles, les Scipions, le Catons sont muets pour

nous : Bisance leur est étrangère. Mais dans Rome ils parloient au peuple, & ils en étoient entendus.

Je ne vois pas, dit Justinien, qu'à Rome l'Empire ait été plus tranquille, ni plus heureux depuis long-tems. Le peuple y étoit avili, & le Sénat plus avili encore.

Un empire est foible & malheureux par-tout, dit Bélisaire, quand il est en de mauvaises mains. Mais à Rome il ne falloit qu'un bon règne pour changer la face des choses. Voyez de quel abaissement l'Etat sortit sous Adrien ; & à quel point de gloire & de majesté il arriva sous Marc-Aurèle. La vertu romaine s'éclipsoit sans s'éteindre ; le Prince digne de la ranimer en retrouvoit le germe dans les cœurs. Ce germe a péri dans Bisance : il faut le semer de nouveau ; & ce doit être le grand ouvrage d'un règne juste & modéré. Sans ce prodige, tout est perdu. Les succès même de nos armes sont ruineux pour l'Etat. L'Empire

a ſur les bras cent ennemis qui n'en ont qu'un. On croit les détruire ; ils renaiſſent, ils ſe ſuccèdent l'un à l'autre, & par des diverſions rapides, ils ſe donnent mutuellement le tems de ſe relever. Cependant leur ennemi commun s'affoiblit en ſe diviſant : ſes courſes le ruinent, ſes travaux le conſument, ſes victoires même ſont pour lui des plaies qui n'ont pas le tems de ſe fermer ; & après des efforts inouis pour affermir ſa puiſſance, un ſeul jour ébranle & renverſe vingt ans des plus heureux travaux. Combien de fois, ſous ce règne, nos drapeaux n'ont-ils pas volé du Tibre à l'Euphrate, de l'Euphrate au Danube ? Et tous les efforts de nos armes, ſous Mundus, Germain, Salomon, Narsès & moi, ſi j'oſe me nommer, tout cela s'eſt réduit à ſubir la loi de la paix.

Il le faut bien, dit l'Empereur, puiſque la guerre nous accable.

Le moyen d'éviter la guerre, dit le vieillard, ce n'eſt pas d'acheter la paix.

Les Barbares du Nord ne cherchent qu'une proie ; & plus elle se montre foible, plus ils sont sûrs de la ravir. Les Perses n'ont rien de plus intéressant que de venir, les armes à la main, piller tous les ans nos provinces d'Asie. On les renvoie avec de l'or ! Quel moyen de les éloigner, que de leur présenter l'appât qui les attire ! La rançon même de la paix devient l'aliment de la guerre, & nos Empereurs, en épuisant leurs peuples, n'ont fait que rendre leurs ennemis plus avides & plus puissans.

Vous m'affligez, dit Justinien. Quelle barrière voulez-vous donc qu'on leur oppose ? De bonnes armées, dit Bélisaire, & sur-tout des peuples heureux. Quand les Barbares se répandent dans nos provinces, ils n'y cherchent que le butin. Peu leur importe de laisser après eux la désolation & la haine, pourvu qu'ils laissent la terreur. Il n'en est pas ainsi d'un Empire qui veut garder ce qu'il possède ; s'il ne fait pas aimer sa domination, il faut qu'il y renonce ; l'autorité fondée

ſur la crainte s'affoiblit & ſe perd dans l'éloignement ; & il eſt impoſſible de régner par la force, depuis le Taurus juſqu'aux Alpes, depuis le Caucaſe juſqu'au pied de l'Atlas. Qu'importe en effet à des malheureux, dont on exprime la ſueur, d'avoir pour oppreſſeurs les Romains ou les Perſes ? On défend mal une puiſſance dont on eſt accablé ſoi-même; & ſi on n'oſe s'en affranchir, on s'en laiſſe au moins délivrer. L'humanité, la bienfaiſance, la droiture, la bonne-foi, une vigilance attentive au bonheur des peuples qu'on a ſoumis, voilà ce qui nous les attache. Alors le cœur de l'Etat eſt par-tout, & chaque province eſt un centre d'activité, de force & de vigueur.

Je vous parlerai ſouvent de moi, jeune homme, ajouta-t-il ; & vous m'y autoriſez, en conſultant mon expérience. Quand je portai la guerre en Afrique, je commençai par ménager ces contrées comme ma patrie. La diſcipline établie dans mon armée y attira l'abondance,

& j'eus bientôt le plaisir de voir les peuples d'alentour prendre mon camp pour asyle, & se ranger sous mes drapeaux. Le jour que j'entrai dans Carthage, à la tête d'une armée victorieuse, on n'entendit pas une plainte : ni le travail, ni le repos des Citoyens ne fut interrompu : à voir le commerce & l'industrie s'exercer comme de coutume, on croyoit être en pleine paix : aussi ne tenoit-il qu'à moi de régner sur un peuple qui m'appelloit son père. J'ai vu de même en Italie les naturels du pays venir en foule se donner à nous, & les Goths à Ravenne supplier leur vainqueur de vouloir bien être leur Roi. Tel est l'Empire de la clémence. Et ne croyez pas que je m'en glorifie : je n'ai fait que suivre les leçons que les Barbares me donnoient. Oui, les Barbares ont, comme nous, leurs Titus & leurs Marc-Aurèles. Théodoric & Totila ont mérité l'amour du monde. O villes d'Italie, s'écria le vieillard, quelle comparaison vous avez faite de ces Barbares

avec nous ! J'ai vu dans Naples, égorger ſous mes yeux, les femmes, les vieillards, les enfans au berceau. Je courois, j'arrachois des mains de mes ſoldats ces innocentes victimes ; mais j'étois ſeul, mes cris n'étoient point entendus ; & ceux qui auroient dû me ſeconder, étoient occupés au pillage. Cette même ville a été priſe par le généreux Totila. Heureux Prince ! il a eu la gloire de la ſauver de la fureur des ſiens. Il s'y eſt conduit comme un père tendre au milieu de ſa famille. L'humanité n'a rien de plus touchant que les ſoins qu'il a pris du ſalut de ce peuple, qui venoit ſe rendre à lui. Il a été le même dans Rome, dans cette Rome où nos Commandans venoient d'exercer, au milieu des horreurs de la famine, le monopole le plus affreux. Voilà comme nos ennemis ont ſu gagner le cœur des peuples. Leur juſtice & leur modération nous ont plus nui que leur valeur.

Mais en revanche, ce qui les a bien

servis, c'est l'avarice, la dureté, la tyrannie de nos Chefs. Dès que j'eus quitté l'Italie, ces mêmes Goths, dont je venois de refuser la Couronne, indignés des vexations de ceux qui m'avoient remplacé, résolurent de secouer le joug : de-là le règne de Totila & nos malheurs en Italie. Après avoir défait les Vandales en Afrique, j'avois persuadé aux Maures de vivre en paix avec nous. Mais quand je fus parti, nos illustres brigands, nos gens de luxe & de rapine, loin de les traiter en amis, exercèrent en liberté sur leurs villes & leurs campagnes les plus horribles violences. Les Maures prirent le parti de la vengeance & du désespoir : le sang inonda nos provinces. Ainsi l'oppression excite la révolte, qui rompt tous les nœuds de la paix.

Il en est de même au-dedans. Des Préfets indolens, des Proconsuls avides, tyrans absolus & impitoyables des provinces & des cités : voilà ce que j'ai vu par-tout. Par eux, les charges publiques sont devenues si accablantes, que pour

retenir ſous le faix les principaux citoyens (*a*), il a fallu leur interdire la milice, le ſacerdoce, la vente même de leurs biens, &, ce qu'on ne croira jamais, la reſſource de l'eſclavage. Comment voulez-vous que des peuples ſi cruellement tourmentés, aiment un joug qui les écraſe ? Peuvent-ils ſe croire liés ou d'intérêt ou de devoir avec de ſi durs oppreſſeurs ? Au premier murmure que leur arrachent la miſère & le déſeſpoir, on crie à la révolte, à l'infidélité ; on fait marcher dans les provinces des armées qui les ravagent. Triſte & cruel moyen de réduire les hommes, que celui de les ruiner ! Et que faire d'un peuple abattu de foibleſſe ? Il faut qu'il ſoit docile & fort. Il ſera l'un & l'autre, s'il n'eſt point excédé par tous ces tyrans ſubalternes, qui, du règne d'un Prince équitable & doux, ne ſont que trop ſouvent un règne intolérable.

(*a*) Les Décurions ou Officiers Municipaux.

C'eſt

C'eſt de ces dépoſitaires de l'autorité qu'il dépend de la faire aimer ou haïr. C'eſt donc ſur eux que doit ſe fixer l'œil vigilant & ſévère du Prince. Il n'a pas de plus dangereux ni de plus cruels ennemis : car ils l'expoſent à la haine publique ; & c'eſt pour lui le plus grand des maux. Tout ce que leur dicte l'orgueil, la cupidité, le caprice, ils l'appellent ſa volonté. A les entendre, ils ne font qu'obéir en exerçant leurs violences ; & par eux le Prince eſt, à ſon inſu, le fléau des peuples qu'il aime. Mon cher Tibère, ajouta le Héros, ſi un Souverain a le bonheur de vous avoir pour ami, dites-lui bien de ne jamais lâcher les rênes de l'autorité ; & que tous ceux qui l'exercent ſous lui, ſentent le frein de ſa juſtice. Car les excès commis en ſon nom, calomnient ſon règne, & font retomber ſur lui les larmes du foible opprimé ; au lieu que ſi les peuples ſavent qu'il les protège & qu'il les venge, ils ſe plaindront à lui ſans ſe plaindre de lui ; & la haine pu-

blique attachée aux artiſans des malheurs publics, laiſſera le Prince équitable en poſſeſſion du cœur de ſes ſujets.

Rien de plus beau dans la ſpéculation, dit Juſtinien, qu'un Prince attentif & préſent à tout ce qui ſe paſſe dans ſon Empire. Mais le détail en eſt immenſe ; & s'il faut qu'il écoute les plaintes de ſes peuples, qu'il les examine & les juge, il n'y ſuffira jamais.

C'eſt avec ces phantômes de difficultés qu'on l'effraie, dit Béliſaire : mais ils s'évanouiſſent, quand on les obſerve de près ; & vous verrez demain que l'art de gouverner eſt moins compliqué qu'on ne penſe. Adieu, mes amis. Vous voyez que de moi-même je m'engage plus loin que je n'aurois voulu. Régner eſt la folie de la plupart des hommes; & il en eſt peu qui, dans leurs rêveries, ne s'amuſent, comme je fais, à régler le ſort des Etats. C'eſt le délire du vulgaire, dit Juſtinien, mais la plus digne méditation du ſage.

L'Empereur ſe retira frappé de tout ce qu'il venoit d'entendre; & le ſoir même, à ſon ſouper, il ouit dire à ſes courtiſans que jamais l'Empire n'avoit été plus floriſſant & plus heureux. Sans doute, leur dit-il, l'Empire eſt floriſſant, car vous nagez dans l'abondance; il eſt heureux, car vous vivez dans le luxe & l'oiſiveté. Ici les peuples ne ſont comptés pour rien, & la cour eſt pour vous l'Empire. Ces mots leur firent baiſſer les yeux. Ils ne doutèrent pas que la mélancolie où l'Empereur étoit plongé, ne fût la ſuite des entretiens qu'il avoit eus avec Tibère. Tibère, diſoient-ils, eſt un jeune enthouſiaſte, qui a la folie de l'humanité. Rien de plus dangereux ici qu'un homme de ce caractère : il faut tâcher de l'éloigner.

CHAPITRE XII.

LE lendemain, tandis que cette intrigue occupoit la cour, le bon aveugle & ses deux hôtes avoient repris leurs entretiens.

Un Prince qui veut régner par lui-même, leur disoit-il, doit savoir tout simplifier. Son premier soin est de bien connoître ce qui est utile à ses peuples, & ce qu'ils attendent de lui (*a*). Cela seul, dit Tibère, est une étude immense. Elle est très-simple, dit le Héros; car les besoins d'un seul sont les besoins de tous, & chacun de nous sait par lui-même ce qui est utile au genre humain. Par exemple, demanda-t-il au jeune homme, si vous étiez laboureur, qu'attendriez-

(*a*) *Semper officio fungitur, utilitati hominum consulens & societati.* Cic. Off. III. C. 6.

vous de la bonté du Prince ? Qu'il m'aſſurât le fruit de mon travail, dit celui-ci ; qu'il m'en laiſsât jouir, le tribut prélevé, avec mes enfans & ma femme ; qu'il protégeât mon héritage contre la fraude & la rapine, & ma famille & moi contre la violence, l'injure & l'oppreſſion. Hé bien, dit Béliſaire, voilà tout ; & chaque citoyen, dans ſon état, n'en demande pas davantage. Et le Prince à ſon tour, pourſuivit le Héros, qu'exige-t-il de ſes ſujets ? — L'obéiſſance, le tribut, & des forces pour le maintien de ſa puiſſance & de ſes loix. — Cela eſt encore ſimple & juſte, dit Béliſaire. Et les ſujets, quels ſont leurs devoirs réciproques ? — De vivre en paix, de ne pas ſe nuire, de laiſſer à chacun le ſien, & d'obſerver dans leur commerce la concorde & la bonne-foi. Voilà, mon ami, dit le vieillard, l'abrégé du bonheur du monde ; & pour cela, vous voyez bien qu'il ne faut pas des volumes de loix. Il fut un tems où celles de Rome étoient écrites

ſur douze tables : ce tems valoit bien celui-ci. Le juſte n'eſt que la balance de l'utile, & la meſure de ce qui revient à chacun de la ſomme du bien public. Que la ſeule équité préſide à ce partage, ſon code ne ſera pas long. Ce qui l'embrouille & le groſſit, c'eſt le caprice minutieux d'une volonté arbitraire, qui érige en loix ſes fantaiſies, dont elle change à tout propos ; c'eſt la crainte puſillanime de ne pas donner à la liberté aſſez de liens qui l'enchaînent ; c'eſt le jaloux orgueil de dominer, qui ne croit jamais faire aſſez ſentir ſon pouvoir ; c'eſt la manie de vouloir régler une infinité de détails, qui ſe règlent aſſez & beaucoup mieux d'eux-mêmes. On a fait ſous ce règne une ample collection d'édits & de décrets ſans nombre : c'eſt l'école des Juriſconſultes, ce n'eſt pas l'école du peuple : or, c'eſt le peuple qu'il s'agit d'inſtruire de ſes devoirs & de ſes droits. Chacun doit être ſon premier juge ; chacun doit donc ſavoir ce qui lui eſt preſcrit,

défendu, permis par la loi (1). Il faut pour cela des loix ſimples, claires, ſenſibles, en petit nombre, & faciles à appliquer. C'eſt-là ſur-tout ce qui abrégera les détails de l'adminiſtration. Car dès que le peuple eſt inſtruit de ce qu'il doit, & de ce qui lui eſt dû, il eſt fier de ſa ſûreté & content de ſa dépendance; il voit ce qui lui revient des ſacrifices qu'il a faits; & dans le bien public appercevant le ſien, il révère l'autorité qui fait concourir l'un à l'autre. Pourquoi le voit-on ſi ſouvent impatient du joug des loix? parce que la rigueur eſt toute du côté des loix qui le gênent, & la molleſſe & la négligence du côté des loix qui le favoriſent & qui doivent le protéger. Or, la ſimplicité d'un code populaire remédieroit encore à cet abus: car les Juges voyant le peuple aſſez inſtruit pour les juger eux-mêmes, & en état de

(a) *Legis virtus hæc eſt: imperare, vetare, permittere, punire.* Pand. Lib. 1. tit. 3.

réclamer contre eux une loi précise & constante, ils n'oseroient plier la règle, ni changer de poids à leur gré.

Les plus abusives des loix, sont celles qui donnent prise sur les biens. Car on n'en veut guère à la vie ni à la liberté des peuples; & quand on leur lie les mains, ce n'est que pour les dépouiller. Aussi, de mille excès commis par les dépositaires de l'autorité, à peine y en a-t-il un seul qui ne soit pas le crime de l'avarice. C'est donc là que le Prince doit porter la lumière, & commencer par éclairer la perception de l'impôt.

Tant que l'impôt sera multiplié, vague (*a*) & compliqué comme il l'est, la régie, quoi que l'on fasse, en sera trouble & frauduleuse : il faut donc le simplifier. Que la loi qui le réglera soit précise & inaltérable; que le tribut lui-même, ce besoin

---

(*a*) *Sub Imperatoribus vectigalia, non lege ac ratione, sed arbitratu Imperatorum processerunt.* Buleng. *De trib. ac vectig. P. R.*

de l'Etat (*a*), ſoit égal, aiſé, naturel; qu'il ſoit un ; qu'il ſoit appliqué à des biens réels & ſolides, réglé par leur valeur, & le même par-tout, le tribut, par exemple, que l'heureuſe Sicile (*b*) payoit avec joie aux Romains, celui dont la douceur fit adorer Céſar dans les provinces de l'Aſie (*c*). La fraude n'aura plus à ſe refugier dans un dédale ténébreux d'édits abſurdes (*d*) & biſarres : l'évidence même

(*a*) *Nam neque quies gentium ſine armis, neque arma ſine ſtipendiis, neque ſtipendia ſine tributis haberi queunt.* Tacit. Hiſt. Liv. 4. C. 74.

(*b*) *Omnis ager Siciliæ decumanus.* Buleng. *Ubi ſupra.*

(*c*) *App. de Bell. civ. l. 5. Pro anni copiâ vel inopiâ uberius (ex Aſiâ) vel anguſtius vectigal exactum eſt.* Item. Dio. L. 45.

(*d*) Les Empereurs avoient mis des impôts ſur l'urine, ſur la pouſſière, ſur les ordures, ſur les cadavres, ſur la fumée, l'air & l'ombre. Il y avoit des droits de gazon, de rivage, de roue, de timon, de bête de ſomme ; *& quæ aliä* (dit Tacite) *exactionibus illicitis nomina publicani invenerant.* Vid. Buleng. *Ubi ſupra.*

du droit en marquera les limites ; & en ceſſant d'être arbitraire, il ceſſera d'être odieux.

Vous ſavez bien, dit l'Empereur, ce qu'on oppoſe à vos principes ? Simplifier l'impôt, ce ſeroit le réduire. Je l'eſpère, dit le Héros. Et puis, ajouta l'Empereur, ſi le peuple eſt trop à ſon aiſe, il ſera, dit-on, pareſſeux, arrogant, rebelle, intraitable. O juſte ciel, s'écria Béliſaire ! quel moyen de dégoûter le peuple du travail, que de lui en aſſurer les fruits ! quel moyen de le rendre intraitable & rebelle, que de le rendre plus heureux ! On craint qu'il ne ſoit arrogant ! Ah, je ſais bien qu'on veut qu'il tremble comme l'eſclave ſous les verges. Mais devant qui doit-il trembler, s'il eſt ſans crime & ſans reproche ? Sous quel pouvoir doit-il fléchir, ſi ce n'eſt ſous celui des loix & du Souverain légitime ? Quel Empire ſera jamais plus ſûr de ſon obéiſſance, que celui qui par les bienfaits, la reconnoiſſance &

l'amour, s'est acquis tous les droits du pouvoir paternel ? Croyez-moi, je connois le peuple : il n'est pas tel qu'on vous le peint. Ce qui l'énerve & le rebute, c'est la misère & la souffrance ; ce qui l'aigrit & le révolte, c'est le désespoir d'acquérir sans cesse, & de ne posséder jamais. Voilà le vrai, & on le sait bien ; mais on le dissimule : on s'est fait un systême que l'on tâche d'autoriser. Ce systême des Grands est, que le genre humain ne vit que pour un petit nombre d'hommes, & que le monde est fait pour eux. C'est un orgueil inconcevable, dit l'Empereur ; mais il est vrai qu'il existe dans bien des ames. Non, dit Bélisaire, il est joué : il n'a jamais été sincère. Il n'y a pas un homme de bon sens, quelque élevé qu'il soit, qui, se comparant en secret avec le peuple qui le nourrit, qui le défend, qui le protège, ne soit humble au-dedans de lui-même ; car il sent bien qu'il est foible, dépendant & nécessiteux. Sa hauteur n'est qu'un per-

ſonnage qu'il a pris pour en impoſer; mais le mal eſt qu'il en impoſe & parvient à perſuader. Faſſe le ciel, mon cher Tibère, que votre ami ne donne pas dans cette abſurde illuſion! Obtenez qu'il jette les yeux ſur la ſociété primitive; il la verra diviſée en trois claſſes, & toutes les trois occupées à s'aider réciproquement, l'une à tirer du ſein de la terre les choſes néceſſaires à la vie, l'autre à donner à ces productions la forme & les qualités relatives à leur uſage, & la troiſième à la régie & à la défenſe du bien commun. Il n'y a dans cette inſtitution perſonne d'oiſif, d'inutile : le cercle des ſecours mutuels eſt rempli : chacun, ſelon ſes facultés, y contribue aſſiduement : force, induſtrie, intelligence, lumières, talens & vertus, tout ſert, tout paie le tribut; & c'eſt à cet ordre ſi ſimple, ſi naturel, ſi régulier, que ſe réduit l'économie d'un Gouvernement équitable.

Vous voyez bien qu'il ſeroit inſenſé

que l'une de ces classes méprisât ses compagnes ; qu'elles sont toutes également utiles, également dépendantes ; & qu'en supposant même qu'il y eût quelque avantage, il seroit pour le Laboureur : car si le premier besoin est de vivre, l'art qui nourrit les hommes est le premier des arts. Mais comme il est facile & sûr, qu'il n'expose point l'homme, & n'exige de lui que les facultés les plus communes, il est bon que des arts utiles, & qui demandent des talens, des vertus, des qualités plus rares, soient aussi plus encouragés. Ainsi les arts de premier besoin ne seront pas les plus considérés, & ils ne prétendent pas l'être. Mais autant il seroit superflu de leur attribuer des préférences vaines, autant il est injuste & inhumain d'y attacher un dur mépris.

Que votre ami, mon cher Tibère, se garde bien de ce mépris stupide ; qu'il ménage, comme sa nourrice, & comme celle de l'Etat, cette partie de l'humanité si utile & si dédaignée. Il est juste que

le peuple travaille pour les classes qui le secondent, & qu'il contribue avec elles au maintien du pouvoir qui fait leur sûreté : c'est à la terre à nourrir les hommes. Mais les premiers qu'elle doit nourrir, sont ceux qui la rendent fertile ; & l'on n'a droit d'exiger d'eux que l'excédent de leurs besoins (*a*). S'ils n'obtenoient, par le travail le plus rude & le plus constant, qu'une existence malheureuse, ce ne seroient plus dans l'état des associés, mais des esclaves : leur condition leur deviendroit odieuse & intolérable ; ils y renonceroient, ils changeroient de classe, ou cesseroient de se reproduire, & de perpétuer la leur.

Il est vrai, dit Justinien, qu'on les a mis trop à l'étroit ; mais heureusement, il faut si peu de chose à cette espèce d'hommes endurcis à la peine ! Leur ambition ne va point au-delà des pre-

(*a*) C'étoit le principe de Henri IV ; c'est celui de tous les bons Rois.

miers besoins de la vie : qu'ils aient du pain, ils sont contens.

En vérité, mon voisin, dit Bélisaire, on diroit que vous avez passé votre vie à la Cour, tant vous en savez le langage. Voilà ce qu'on y dit sans cesse, pour engager le Prince à dépouiller ses peuples, à les accabler sans remords. Oui, je conviens avec vous qu'ils n'ont pas les besoins insensés du luxe : mais plus leur vie est frugale & modeste, plus on les reconnoît sobres & patiens ; plus on est sûr, quand ils se plaignent, qu'ils se plaignent avec raison. Dans le langage de la Cour, manquer du nécessaire, c'est n'avoir pas de quoi nourrir vingt chevaux inutiles, vingt valets fainéans ; dans le langage du Laboureur, c'est n'avoir pas de quoi nourrir son père accablé de vieillesse, ses enfans, dont les foibles mains ne peuvent pas l'aider encore, & sa femme enceinte ou nourrice d'un nouveau sujet de l'Etat ; c'est n'avoir pas de quoi faire à la terre les avances qu'elle

demande, de quoi foutenir une année de grêle ou de ftérilité, de quoi fe procurer à foi-même & aux fiens, dans la vieillesse ou la maladie, les foulagemens, les fecours dont la nature a befoin. Or, mes amis, je vous demande fi cette première deftination des produits de l'agriculture n'eft pas fainte & inviolable, plus que ne devoit l'être le tréfor de Janus?

Hélas! dit l'Empereur, il eft des tems de calamités, où l'on ne peut fe difpenfer d'y porter atteinte.

Il faut pour cela, dit Bélifaire, que toutes les reffources du fuperflu foient épuifées, & qu'il n'y ait plus d'autre moyen de fauver un peuple que de le ruiner: je n'ai jamais vu ces tems-là (*a*).

(*a*) Marc-Aurèle, dans un befoin preffant, plutôt que de charger les peuples de nouveaux impôts, vendit les meubles du palais impérial: *Vafa aurea, uxoriam ac fuam fericam & auream veftem, multa ornamenta gemmarum; ac per duos continuos menfes venditio habita eft.* Aurel. Vict. Epitom. C. 16.

Mais,

Mais, parlons vrai : ſavez-vous ce qui accable la claſſe laborieuſe & ſouffrante d'un Etat? C'eſt le fardeau que rejette ſur elle (*a*) la claſſe oiſive & jouiſſante. Ceux qui, par leur richeſſe, participent le plus aux avantages de la ſociété, ſont ceux qui contribuent le moins aux frais de ſa régie & de ſa défenſe. Il ſemble que l'inutilité ſoit un privilège pour eux. Obtenez que cet abus ceſſe; qu'on diſtribue, ſelon les forces & les facultés de chacun, le poids des dépenſes publiques, ce poids ſera léger pour tous.

Que n'a-t-on pas fait, dit l'Empereur, pour établir cette égalité deſirée (*b*)? N'a-t-on pas condamné au feu les Décurions infidèles, qui, en diſtribuant l'impôt de leur cité, ſurchargeoient les

(*a*) *Inveniuntur plurimi divitum, quorum tributa pauperes necant.* Salv. Lib. 4. *Proprietatibus carent* (*pauperes*) *& vectigalibus obruuntur.* Ibid. Lib. 5. *De gub. dei.*

(*b*) *Cod. Leg. De annona.* Liv. 1. tit. 52.

uns, pour exempter les autres (*a*)?

Hélas! je ſais, dit Béliſaire, que ce n'eſt pas à ces malheureux qu'on fait grace. Pour n'avoir pas vexé le peuple avec aſſez de dureté, on les met dans les fers, on les meurtrit de coups, on les réduit à envier la condition des eſclaves (*b*). Mais y a-t-il des verges, des cachots, des ſupplices pour vos Recteurs, vos Proconſuls & vos Préfets? Et quand il y en auroit, quoi de plus inutile, ſi on ferme la bouche aux peuples, & ſi on étouffe leurs cris? Donnez-leur des loix moins ſévères, avec la pleine liberté d'en pourſuivre les infracteurs.

De tous tems, dit Juſtinien, il a été permis aux peuples de ſe plaindre.

Oui, reprit Béliſaire, pourvu que leurs tyrans veuillent bien les y autoriſer (*c*).

(*a*) *Cod. Lib. 1. De cenſib. & cenſit.*

(*b*) Traité de l'orig. du Gouv. Fr. par M. l'Abbé Garnier.

(*c*) Le même.

N'a-t-on pas exigé l'attache des Préſidens & des Préfets, pour que les villes & les provinces puſſent dénoncer à la Cour les excès dont ils ſont eux-mêmes ou les auteurs ou les complices ? Et y avoit-il un plus sûr moyen d'en aſſurer l'impunité ? Les loix recommandent à leurs dépoſitaires (*a*) de s'oppoſer aux vexations ; & ce ſont eux qui les exercent. Les loix leur font un devoir religieux (*b*), de garantir le foible des injures du fort ; & c'eſt dans leurs mains qu'eſt la force, avec le droit d'en abuſer (*c*). Les loix déterminent la ſomme de l'impôt ; mais les Préfets, les Proconſuls, les Préſidens le diſtri-

(*a*) *Illicitas exactiones, & violentias factas, & extortas metu venditiones, &c. prohibeat præſes Provinciæ.* Pandec. Lib. 1. tit. 18.

(*b*) *Ne potentiores viri humiliores injuriis afficiant, ad religionem præſidis Provinciæ pertinet.* Ibid.

(*c*) *Qui univerſas Provincias regunt, jus gladii habent.* Ibid.

buent (*a*) ; & ils ne manquent jamais de prétextes pour l'aggraver. Les loix permettent de citer les créatures (*b*) du Préfet au tribunal du Préfet lui-même; mais elles défendent d'appeller de ce Tribunal (*c*) à celui du Prince, par la raison, disent-elles, que le Prince n'élève à cette dignité que des hommes d'une droiture & d'une sageſſe éprouvée. Il ne peut donc jamais se tromper dans son choix ? Quelle imprudence de risquer le sort d'un peuple sur la foi d'un homme ! Justinien en a senti l'abus : il a rétabli les Préteurs, avec le droit de s'oppoſer aux déprédations des Préfets : nouveaux oppreſſeurs

(*a*) Novell. 28. C. 3 & 4.

(*b*) *Det operam judex ut prætorium ſuum ipſe componat.* Cod. Theod. Lib. 1. tit. 10.

(*c*) *Non poteſt à præfectis prætorio appellari. Credidit enim princeps eos qui ob ſingularem induſtriam, explorata eorum fide & gravitate, ad ejus officii magnitudinem adhibentur, non aliter judicaturos, pro ſapientiâ ac luce dignitatis, quam ipſe foret judicaturus.* Pand. Lib. 1. tit. 11.

pour les peuples (*a*). Leur résidence dans les provinces a bientôt donné prise à la contagion ; & de surveillans devenus complices, ils n'ont fait que grossir le nombre des tyrans. Voilà d'où vient qu'on voit tant d'abus impunis, tant de bonnes loix inutiles (*b*).

Que feriez-vous, lui dit l'Empereur? J'écouterois le cri du foible, dit Bélisaire, & l'homme injuste & puissant trembleroit.

Parmi les institutions de nos Empereurs, il en est une que je révère, & que je desire ardemment de voir remettre en vigueur. Lorsque dans la foule des préposés au maintien de l'autorité souveraine,

(*a*) *Ut prætor prohiberet exactores tributorum suscipere & exequi mandata quæ, malo more, à sede præfecti exeunt, de muris reficiendis, de viis sternendis, & aliis oneribus infinitis.* Novell. 24. C. 3.

(*b*) *Vide* Pandec. Lib. 48. tit. 11, 12, 13. *Leg. Jul. repetundarum. Leg. Jul. De annonâ. Leg. Jul. peculatûs. Cod.* Theod. Lib. 4. tit. 12. *de vectig. & commiss. Cod.* Just. Lib. 1. *de censib. & censit.*

j'ai trouvé des Agens (a) ſpécialement chargés du ſoin d'aller dans les provinces recevoir les plaintes du peuple, pour en informer l'Empereur, j'ai ſenti mon ame s'épanouir, & l'humanité reſpirer en moi. Je fais des vœux pour qu'un bon Prince donne à cette charge importante tout l'éclat qu'elle doit avoir ; qu'il y nomme ſes amis les plus vertueux, les plus affidés, les plus intimes ; que dans la pompe la plus ſolemnelle & la plus impoſante, il reçoive au pied des autels le ferment qu'ils feront au ciel, à ſes peuples, & à lui-même, de ne jamais trahir les intérêts du foible en faveur de l'homme puiſſant ; qu'il les envoie tous les ans à ſes peuples, ſous le nom ſacré de Tuteurs ; & qu'il les rappelle vers lui, auſſi-tôt leur tâche remplie, pour ne pas les livrer à la corruption. Quel effet ne produira point, & leur préſence & leur attente ! Voyez, à l'arrivée de l'homme

(a) On les appelloit *Curioſi.*

juste dans les provinces, la liberté lever un front serein, & la licence & la tyrannie baisser les yeux en frémissant : voyez vos Préfets, vos Présidens, vos Proconsuls, & leurs Préposés subalternes pâlir, trembler devant leur Juge, & les peuples l'environner comme leur père, & leur vengeur. Les Monarques se plaignent que la vérité les fuit ! Ah, mes amis! Elle les cherche, même au travers des lances & des épées. Combien plus aisément les aborderoit-elle, s'ils lui donnoient ce libre accès ! Et ce ne seroit point le cri séditieux d'une populace en tumulte ; ce seroit la voix modérée de l'homme sage & vertueux qui porteroit au pied du trône la plainte de l'humanité. O que les abus, que les excès commis au nom du Prince en seroient bien plus rares, s'ils devoient ainsi tous les ans, passer sous les yeux attentifs & sévères de la Justice ; & si son glaive, du haut du trône, étoit levé pour les punir !

De toutes les conditions, la milice est

eſt ſans doute celle où la licence & le déſordre ſemblent devoir régner le plus impunément. Mais qu'on rende à la diſcipline ſon auſtérité, ſa vigueur ; que la faveur ne ſe mêle point d'en mitiger les loix ſévères ; & quelques exemples, comme celui que Juſtinien a donné au monde, imposeront bientôt aux plus audacieux.

Et quel eſt cet exemple, demanda l'Empereur ? Le voici, reprit Béliſaire : c'eſt, à mon gré, le plus beau moment du règne de Juſtinien. Ses Généraux, dans la Colchide, avoient trempé leurs mains dans le ſang du Roi des Laziens, ſon Allié. Il envoya ſur les lieux même un homme intègre (*a*), avec pleine puiſſance de prononcer & de punir, après qu'il auroit entendu la plainte du peuple Lazien, & la défenſe des accuſés. Ce Juge ſuprême & terrible donna à cette grande cauſe tout l'appareil dont elle étoit digne. Il choiſit

(*a*) Athanaſe, l'un des principaux Sénateurs.

pour ſon tribunal une des collines du Caucaſe, & là, en préſence de l'armée des Laziens, il fit trancher la tête aux meurtriers de leur Roi. Mais tout cela demande au moins quelques hommes incorruptibles; & par malheur l'eſpèce en eſt rare, ſur-tout depuis l'abaiſſement, l'aviliſſement du Sénat.

Quoi, dit Tibère, regrettez-vous ces Tyrans de la liberté, ces Eſclaves de la tyrannie?

Je regrette dans le Sénat, dit le Héros, non ce qu'il a été, mais ce qu'il pouvoit être. Toute domination tend vers la tyrannie: car il eſt naturel à l'homme de prétendre que ſa volonté faſſe loi. La dureté du Sénat envers le peuple, & ſon infléxible hauteur, a fait préférer à ſon règne, celui d'un Maître qu'on eſpéra de trouver plus juſte & plus doux. Ce Maître, jaloux d'exercer une autorité ſans partage, a fait plier l'orgueil du Sénat ſous le joug; & le Sénat ſaiſi de crainte, a été plus bas & plus vil que ſon

Maître n'auroit voulu : Tibère s'en plaignoit lui-même (*a*). Mais il est aisé de concevoir qu'en cessant d'être dangereux, le Sénat devenoit utile; qu'il donnoit à l'autorité un caractère plus imposant, & qu'établi médiateur entre le peuple & le Souverain, il eût été le point d'appui de toutes les forces de l'Empire. Ce n'est pourtant pas sous ce point de vue que je regarde le Sénat. Je regrette en lui une pépinière d'hommes exercés à tenir l'épée & la balance, nourris dans les conseils & dans les combats, instruits dans l'art de gouverner, & par les loix & par les armes. C'est de cet ordre de citoyens, contenu dans de justes bornes, & honoré comme il devoit l'être, qu'un Empereur auroit tiré ses Généraux & ses Ministres, ses Préfets & ses Commandans. Aujourd'hui, qu'on ait besoin d'un homme habile, vertueux & sage; où s'est-il fait connoître? Pour essai, lui donnera-t-on

(*a*) Tacite, *Ann. Lib.* 1.

le ſort d'un peuple à décider ? Eſt-ce dans les emplois obſcurs de la milice Palatine (*a*) qu'il ſe forme des Regulus, des Fabius, des Scipions ? Au défaut d'une lice où les ames s'exercent, où les talens meſurent leurs forces, où le caractère s'annonce, où le génie ſe développe, où les lumières & les vertus percent la foule & ſe diſtinguent, on a preſque tout donné au haſard de la naiſſance, au caprice de la faveur. Ainſi s'accumulent les maux, ſous leſquels un Etat ſuccombe.

Que voulez-vous, dit l'Empereur ? Quand les hommes ſont dégradés, quand l'eſpèce en eſt corrompue, & qu'avec tout le ſoin poſſible, on n'y fait que de mauvais choix, il faut bien que l'on ſe rebute, & qu'on ſe laſſe de choiſir.

Non, dit Béliſaire, jamais on ne doit

(*a*) Cette milice fictive étoit compoſée de la Police & de la Finance. La politique des Empereurs y avoit réduit le Sénat.

ſe décourager. La corruption n'eſt jamais totale: il y a par-tout des gens de bien; & s'il en manque, on en fait naître. Il ſuffit qu'un Prince les aime, & qu'il ſache les diſcerner. Adieu, mes amis. Ce ſera demain un entretien conſolant pour nous: car il eſt doux de voir que, pour remédier au plus mauvais état des choſes, un ſeul homme n'a qu'à vouloir.

Béliſaire fait tout dépendre de notre foible volonté, dit Juſtinien à Tibère; mais eſt-on libre de ſe donner le diſcernement & le choix des hommes? Et ne ſait-il pas à quel point ils ſe déguiſent avec nous? Ce qui me confond, dit Tibère, c'eſt qu'il prétende que les hommes naiſſent tels que vous les voulez, comme ſi la nature vous étoit ſoumiſe. Cependant Béliſaire eſt ſage; les ans, le malheur l'ont inſtruit: il mérite bien qu'on l'entende.

CHAPITRE XIII.

LE jour suivant, à leur arrivée, ils le trouvèrent dans son jardin, s'occnpant de l'agriculture, avec Paulin son Jardinier. Un moment plutôt, leur dit-il, vous auriez pris, comme moi, une bonne leçon dans l'art de gouverner : car rien ne ressemble tant au gouvernement des hommes que celui des plantes ; & mon Jardinier que voilà en raisonne comme un Solon.

Alors l'Empereur & Tibère se promenant avec le Héros, le jeune homme lui proposa les réflexions qu'ils avoient faites, & les raisons qu'ils avoient de craindre qu'il ne se fît illusion.

Oui, leur dit-il, celui qu'au fond de son palais, un cercle épais de courtisans & d'adulateurs environne, connoît peu

les hommes, sans doute ; mais qui l'empêche de s'échapper de son étroite prison, de se communiquer, de se rendre accessible ? L'affabilité, dans un Prince, est l'aimant de la vérité. Ses esclaves la lui déguisent ; mais l'homme du peuple, le Laboureur, le vieux Soldat, brusque & sincère, ne la lui déguiseront pas. Il entendra la voix publique : c'est l'oracle des Souverains, c'est le Juge le plus intègre du mérite & de la vertu ; & l'on ne fait que de bons choix, lorsqu'on se décide par elle. Du reste, les choix d'un Monarque ne roulent que sur deux objets, sur ses Conseils & ses Agens ; & s'il a bien choisi les uns, je lui réponds du choix des autres. Tout dépend d'avoir près de soi quelques amis dignes de l'être. Théodoric n'en avoit qu'un, le vertueux Cassiodore ; & l'univers sait avec quelle sagesse & quelle gloire il a régné. Or, il est des signes certains, auxquels on peut, même à la Cour, choisir ses conseils & ses guides. La sévérité dans les

mœurs, le désintéressement, la droiture, le courage de la vérité, le zèle à protéger le foible & l'innocent, la constance dans l'amitié, mise à l'épreuve des disgraces, une tendance vers le bien, que nul obstacle ne dérange, un attachement fixe aux loix de l'équité; voilà des traits auxquels un Prince peut distinguer les gens de bien, & se choisir de vrais amis. Les motifs de l'exclusion me semblent encore plus sensibles : car la vertu peut être feinte; mais le vice n'est point joué. Dès qu'il s'annonce, on peut le croire. Par exemple, si j'étois Roi, celui qui m'auroit une fois parlé de mes peuples avec mépris, de mes devoirs avec légéreté, ou de l'abus de mon pouvoir avec une servile & basse complaisance, celui-là seroit à jamais exclu du nombre de mes amis. Or, rien n'est plus aisé, en observant les hommes, que de surprendre, à leur insu, des traits de caractère qui trahissent & qui décèlent même les plus dissimulés. J'ai beaucoup entendu parler de cette

diſſimulation profonde qu'on attribue aux courtiſans ; il n'en eſt pas un qui ne ſoit connu, comme s'il étoit la franchiſe même ; & ſi le Prince a pu s'y méprendre, la voix publique le détrompera. Il ne tient donc qu'à lui de placer dignement ſon eſtime & ſa confiance ; & la vertu, la vérité une fois admiſes dans ſes conſeils, il peut ſe repoſer ſur elles du ſoin de l'éclairer ſur tous ſes autres choix.

Mais penſez-vous, dit l'Empereur, à cette foule d'hommes vertueux & ſages, dont il aura beſoin pour diſpenſer ſes loix, & pour exercer ſa puiſſance ? Où les prendre ?

Dans la nature, dit Béliſaire : elle en produit, quand on ſait bien la diriger. — Et pour la diriger, a-t-il d'autres moyens que des loix juſtes & ſévères ? — C'eſt beaucoup, ce n'eſt pas aſſez, reprit Béliſaire ; & les mœurs ne ſont pas du reſſort des loix.

Que fera-t-il donc, pour changer ces mœurs dès long-tems dépravées ? demanda Juſtinien.

Mon

Mon Jardinier va vous l'apprendre, dit Bélifaire; & il l'appella. Écoute, Paulin, lui dit-il: lorfqu'il vient quelque mauvaife herbe parmi tes plantes, que fais-tu? Je l'arrache, dit le bon homme. — Au lieu de l'arracher, que ne la coupes-tu? — Elle repoufferoit fans ceffe, & je n'aurois jamais fini. Et puis, mon bon Maître, c'eft par la racine qu'elle prend les fuçs de la terre: c'eft-là ce qu'il faut empêcher. Vous l'entendez, dit Bélifaire; c'eft la critique de vos loix. Elles retranchent tant qu'elles peuvent les crimes de la fociété; mais elles laiffent fubfifter les vices; & ce feroient les vices qu'il faudroit extirper. Or, cela n'eft pas impoffible; car prefque tous les vices, au moins ceux de la Cour, ont une racine commune. Et c'eft, lui demanda Tibère? C'eft la cupidité, répondit le vieillard. Oui, fous ce nom, foit qu'on entende le defir d'amaffer, ou l'ardeur de jouir, il n'eft rien d'indigne & de bas que la cupidité n'engendre. La dureté, l'ingratitude, la mau-

vaiſe foi, l'iniquité, l'envie, & juſqu'à l'atrocité même, ſont comme les rameaux de cette paſſion avide, cruelle & rampante. De ſa proie elle nourrit encore la molleſſe, la volupté, la diſſolution, la débauche, & cette lâche oiſiveté qui les couve dans ſon ſein. Ainſi toute la maſſe des mœurs eſt corrompue par l'amour des richeſſes. S'il anime l'ambition, il la rendra perfide & noire : s'il ſe mêle au courage, il le déshonore par les excès les plus crians : il imprime la tache de la vénalité aux talens les plus eſtimables; & l'ame qui en eſt eſclave, eſt ſans ceſſe expoſée en vente, pour ſe livrer au plus offrant.

De-là tous les crimes publics que l'on commet pour amaſſer. Et cette tyrannie dont l'univers gémit, c'eſt le luxe qui en eſt le père : car il fait naître les beſoins, ceux-ci font naître l'avarice, & l'avarice pour s'aſſouvir ne connoît plus rien de ſacré. C'eſt donc au luxe qu'il faut s'en prendre : c'eſt par lui que doit

commencer la révolution dans les mœurs.

Attaquer le luxe, dit l'Empereur, c'est attaquer une hydre : on lui coupe une tête, il en repousse mille : ou plutôt c'est comme un Prothée qui, sous mille formes diverses, échappe à qui veut l'enchaîner. Je vous dirai bien plus, ajouta-t-il ; les causes du luxe & ses influences, ses liaisons & ses rapports sont un mêlage de biens & de maux si compliqués dans ma pensée, qu'en supposant qu'il fût possible de l'enchaîner ou de le détruire, je douterois si l'un seroit permis, & si l'autre seroit utile.

Oui, je conviens, dit Bélisaire, que le luxe est dans un Etat, comme ces malhonnêtes gens qui ont fait de grandes alliances : on les ménage par égard pour elles ; mais on finit par les enfermer. Je n'irai pourtant pas si loin. Commençons par les faits que j'ai vus par moi-même. On dit que luxe est bon dans les villes. J'ai peine à le croire ; mais je suis bien sûr qu'il est funeste dans les armées.

Pompée, en voyant les Soldats de César ſe nourrir de racines ſauvages, diſoit, *ce ſont des bêtes brutes :* il devoit dire, *ce ſont des hommes.* Le premier courage d'un guerrier eſt d'expoſer ſa vie ; le ſecond eſt de la réduire aux ſeuls beſoins de la nature ; & celui-ci eſt le plus pénible pour qui a vécu mollement. Un peuple qui veut jouir au ſein de la guerre des délices de la paix, n'eſt en état de ſoutenir ni les ſuccès, ni les revers. C'eſt peu de la victoire, il lui faut l'abondance ; & dès que celle-ci lui manque, ou menace de le quitter, l'autre l'appelleroit en vain. Une armée ſobre a des aîles ; le luxe énerve & appeſantit l'armée où il eſt répandu. La frugalité ménage les reſſources du dedans & du dehors ; la prodigalité les épuiſe & n'en laiſſe aucune au beſoin : elle entraîne la dévaſtation, la famine, l'épouvante & la fuite honteuſe. Tout eſt pénible pour des hommes que la molleſſe a nourris : le courage leur reſte, mais les forces leur manquent : l'ennemi

qui ſait les fatiguer, n'a pas beſoin de les vaincre; & les lenteurs de la guerre lui tiennent lieu de combats.

Mais le luxe fait plus que d'énerver les corps; il amollit & corrompt les ames. L'homme riche, qui dans les camps traîne le luxe à ſa ſuite, en donne l'émulation au pauvre, qui, pour éviter l'humiliation d'être effacé par ſon égal, cherche des reſſources dans le déshonneur même. L'eſtime s'attache aux richeſſes, la conſidération à la magnificence, le mépris à la pauvreté, le ridicule à la vertu modeſte & déſintéreſſée; c'eſt alors que tout eſt perdu. Voilà ce que j'ai vu du luxe.

Je ſais que vous l'aviez banni de vos armées, lui dit Tibère: comment y étiez-vous parvenu? Le plus aiſément du monde, dit le vieillard: je l'avois banni de ma tente, & je l'avois dévoué au mépris. Le mépris eſt un puiſſant remède contre le poiſon de l'orgueil! Je ſus qu'un jeune Aſiatique avoit porté dans mon camp les délices de ſa patrie; qu'il

dormoit ſous un pavillon de pourpre, qu'il buvoit dans des coupes d'or, qu'il faiſoit ſervir à ſa table les vins les plus exquis & les mets les plus rares. Je l'invitai à dîner, & en préſence de ſes camarades : jeune homme, lui dis-je, vous voyez qu'on fait ici mauvaiſe chère; c'eſt quelquefois bien pis, & il faut s'y attendre : car ceux qui courent après la gloire, ſont expoſés à manquer de pain. Croyez-moi, votre délicateſſe auroit trop à ſouffrir de la vie que nous allons mener : je vous conſeille de ne pas nous ſuivre. Il fut ſenſible à ce reproche. Il demanda grace, il l'obtint; mais il renvoya ſes bagages. Et cette leçon vous ſuffit ? lui demande le jeune homme. Oui, ſans doute, dit le Héros, car mon exemple l'appuyoit, & l'on me connoiſſoit une volonté ferme. — Vous dûtes exciter bien des plaintes ! — Quand la loi eſt égale & néceſſaire, perſonne ne s'en plaint. — Non, mais il eſt dur pour le riche d'être mis au niveau du pauvre.

— En revanche, il eſt doux pour le pauvre de voir le riche au niveau de lui; & par-tout les pauvres ſont le plus grand nombre. — Mais les riches ſont à la Cour les plus puiſſans, & les mieux écoutés. — Auſſi n'ont-ils pas mal réuſſi à me nuire. Mais ce que j'ai fait, je le ferois encore : car la force de l'ame, comme celle du corps, eſt le fruit de la tempérance. Sans elle, point de déſintéreſſement; ſans le déſintéreſſement point de vertu. Je demandois à un berger, pourquoi ſes chiens étoient ſi fidèles. C'eſt, me dit-il, parce qu'ils ne vivent que de pain. Si je les avois nourris de chair, ils ſeroient des loups. Je fus frappé de ſa réponſe. En général; mes amis, la plus sûre façon de réprimer les vices, c'eſt de reſtreindre les beſoins.

Tout cela eſt poſſible dans une armée, dit l'Empereur, mais impraticable dans un Etat. Il n'en eſt pas des loix civiles comme des loix militaires : celles-ci reſſerrent la liberté dans un cercle bien

étroit. Aucune loi ne peut empêcher le citoyen de s'enrichir par des moyens honnêtes ; aucune loi ne peut l'empêcher de disposer de ses richesses, & d'en jouir paisiblement. Il est censé les avoir acquises par son travail, son industrie, ses talens, son mérite, ou celui de ses pères. Il a le droit de les dissiper, comme celui de les enfouir. J'en suis d'accord, dit Bélisaire. Je vais plus loin, dit l'Empereur : si les richesses d'un Etat se trouvent accumulées dans les mains d'une classe d'hommes, il est bon qu'elles se répandent, & que le travail & l'industrie les tirent des mains de l'oisiveté. Je conviens encore de cela, dit le Héros. J'ajoute, poursuivit Justinien, que la délicatesse, la sensualité, l'ostentation, la magnificence, les fantaisies du goût, les caprices de la mode, les recherches de la mollesse & de la vanité, font de ces détails qui échappent à la police la plus sévère; & les loix ne peuvent s'en mêler sans une espèce de tyrannie. A Dieu ne

plaiſe, dit le vieillard, que je veuille que les loix s'en mêlent. Voilà donc le luxe protégé, reprit Juſtinien, par tout ce ce qu'il y a de plus inviolable parmi les hommes, la liberté, la propriété, peut-être auſſi l'utilité publique. J'accorde tout, excepté ce point-là, dit Béliſaire. Mais enfin, dit le Prince, vous avouerez que le luxe anime & fait fleurir les arts; qu'il rend les hommes induſtrieux, actifs, capables d'émulation; qu'il oppoſe à leur indolence & à leur penchant vers l'oiſiveté, l'aiguillon des nouveaux beſoins, & le deſir des jouiſſances.

Je conviens, dit Béliſaire, que le luxe eſt doux à ceux qui en jouiſſent, & profitable à ceux qui les en font jouir; & que les loix doivent laiſſer ce commerce libre & tranquille. N'eſt-ce pas ce que vous voulez?

Je veux plus, reprit l'Empereur: je prétends que, de proche en proche, ſon influence ſe répande ſur toutes les claſſes de l'Etat, même ſur celle des Laboureurs, à qui elle procure un débit plus

facile & plus avantageux des fruits de leurs travaux.

C'eſt ici, dit Béliſaire, que l'apparence vous ſéduit : car ce qui revient à la claſſe des Laboureurs, des prodigalités du luxe, a déjà été pris ſur elle ; & tous les hommes qu'il emploie, ſont autant d'étrangers qu'il lui donne à nourrir. Rappellez-vous l'idée que nous nous ſommes faite de la ſociété primitive. Quel en eſt le but ? N'eſt-ce pas de rendre l'homme utile à l'homme ? Et dans cette inſtitution, le droit de l'un ſur le travail de l'autre, n'eſt-il pas le droit de l'échange ? Si donc un homme en occupe mille à ſes beſoins multipliés, ſans contribuer lui-même aux beſoins d'un ſeul, n'eſt-ce pas comme une plante ſtérile & vorace au milieu de la moiſſon ? Tel eſt le riche fainéant, au ſein du luxe & de la molleſſe. Objet continuel des ſoins & du travail de la ſociété, il en reçoit nonchalamment le tribut, comme un pur hommage. C'eſt à flatter ſes goûts, à combler ſes deſirs,

que la nature eſt occupée : c'eſt pour lui que les ſaiſons produiſent les fruits les plus délicieux ; les élémens, les mets les plus exquis ; les arts, les plus rares chefs-d'œuvre. Il jouit de tout, ne contribue à rien, dérobe à la ſociété une foule d'hommes utiles, ne remplit la tâche d'aucun, & meurt ſans laiſſer d'autre vuide que celui des biens qu'il a conſumés.

Je ne ſais, dit Tibère, mais il me ſemble qu'il eſt moins onéreux, moins inutile que vous ne croyez. Car ſi dans la maſſe des biens communs il ne met pas le fruit de ſes talens, de ſon activité & de ſon induſtrie, il y met ſon argent, & c'eſt la même choſe.

Eh, mon ami ! l'argent, dit le vieillard, n'eſt que le ſigne des biens que l'on cède, & le gage de leur retour. Dans le commerce de ces biens, il en exprime la valeur ; mais celui qui dans ce commerce ne préſente que le ſigne, & jamais la réalité, abuſe évidemment du moyen

de l'échange, pour se faire céder sans cesse ce qu'il ne remplace jamais. Le garant mobile qu'il donne, le dispense de tout, au lieu de l'engager. Que le Magistrat veille, que le Soldat combatte, que l'Artisan & le Laboureur travaillent sans cesse pour lui; ses droits acquis sur leurs services se renouvellent tous les ans; & le privilège qu'il a de vivre inutile est gravé sur des lames d'or.

Ainsi donc l'opulence tient le monde à ses gages, dit le jeune homme. Oui, mon ami, dit le vieillard, sans qu'il en coûte à l'homme opulent d'autre fatigue & d'autre soin, que de rendre en détail à la société les titres de la servitude qu'elle a contractée avec lui. Et pourquoi cette servitude, demanda Tibère? Pourquoi des riches dans un Etat? Parceque les loix, dit le Héros, conservent à chacun ce qui lui est acquis; que rien n'est mieux acquis que les fruits du travail, de l'industrie & de l'intelligence; qu'à la liberté d'acquérir se joint

celle d'accumuler; & que la propriété, comme la liberté, doit être un droit inviolable (*a*). C'eſt un mal ſans doute qu'il y ait des hommes qui puiſſent impoſer à la ſociété tous les frais de leur exiſtence, & de celle d'une foule d'hommes, qu'ils n'emploient que pour eux ſeuls; mais ce ſeroit un plus grand mal encore d'ôter à l'émulation, au travail & à l'induſtrie, l'eſpérance de poſſéder, & la sûreté de jouir. Ne vous fâchez donc pas d'un mal inévitable. Tant qu'il y aura des hommes plus actifs, plus induſtrieux, plus économes, plus heureux que d'autres, il y aura de l'inégalité dans le partage des biens; cette inégalité ſera même exceſſive dans les Etats floriſſans, ſans qu'on ait droit de la détruire.

(*a*) Un Philoſophe à Athènes ayant trouvé un tréſor dans ſon champ, écrivit à Trajan, *j'ai trouvé un tréſor.* Trajan lui répondit d'en uſer. *Il eſt trop grand pour un Philoſophe*, lui écrivit encore celui-ci. Trajan lui répondit d'en abuſer. Alexandre Sévère penſoit de même.

Avouez donc, dit l'Empereur, que le luxe eſt bon à quelque choſe ; car c'eſt lui qui, par ſes dépenſes, diminue & détruit cette inégalité. C'eſt-à-dire, que le luxe eſt bon à tarir les ſources du luxe, je l'avoue, dit Béliſaire ; & je conſens qu'on laiſſe aux richeſſes tous les moyens de s'écouler. Je n'entends pas qu'on oblige celui qui les poſsède à les enfouir, ni qu'on lui en preſcrive l'uſage. Les loix, je vous l'ai dit, ne doivent ſe mêler que d'impoſer la charge des beſoins publics ſur la propriété commune, en laiſſant intacte & ſacrée la portion de la ſubſiſtance, pour ne toucher qu'à l'excédent de l'aiſance de chaque Etat. L'opinion fera le reſte. L'opinion ! dit l'Empereur. Oui, c'eſt elle, dit Béliſaire, qui, ſans gêne & ſans violence, remet chaque choſe à ſa place ; & c'eſt d'elle qu'il faut attendre la révolution dans les mœurs.

Cette révolution vous paroît difficile ; elle dépend de la volonté & de l'exemple du Souverain. Dès qu'à mérite égal,

l'homme le plus modeſte & le plus ſimple dans ſes mœurs ſera le mieux reçu du Prince, qu'il annoncera ſon mépris pour des dépenſes faſtueuſes, & pour un luxe efféminé, qu'il jettera un œil de dédain ſur les eſclaves de la molleſſe, & qu'il fixera un regard de complaiſance & de reſpect ſur les victimes du bien public; le goût d'une ſimplicité noble & d'une ſage économie ſera bientôt celui de ſa Cour. Le faſte, loin d'y être honorable, n'y ſera pas même décent. Des mœurs pures & auſtères y prendront la place des mœurs licencieuſes & frivoles; tous les reſpects s'y tourneront vers le mérite perſonnel, & laiſſeront le luxe & la vanité s'admirer ſeuls & ſe complaire. O mes amis! avec quelle rapidité l'on verroit tomber leur Empire! Vous ſavez combien la ville eſt attentive, docile & prompte à ſuivre l'exemple de la Cour: ce qui eſt en honneur eſt bientôt à la mode. L'antique frugalité rétablie produiroit le déſintéreſſement, & celui-ci

les mœurs héroïques. L'homme en état de se rendre utile, n'ayant plus dans les bienséances un motif de cupidité, & délivré de l'esclavage des besoins avilissans du luxe, sentiroit se développer en lui le germe des sentimens honnêtes; l'amour de la patrie, le desir de la gloire se saisiroient d'une ame libre, & fière de sa liberté; tous les ressorts d'une émulation noble s'y déploieroient en même tems. Ah, si un Souverain savoit quel ascendant il a sur les esprits, & comme il peut les remuer sans contrainte & sans violence! C'est de toutes ses forces la plus irrésistible; & c'est la seule qu'il ne connoît pas.

Et quelle force, dit Justinien, peut balancer le goût des plaisirs, l'attrait des jouissances, & le desir de posséder l'équivalent de tous les biens? Qu'importe à l'homme, que la volupté enivre par tous les sens, que la Cour le blâme ou le loue? Un Souverain peut-il empêcher que cet homme, tout à lui-même, ne dispose à sa fantaisie d'un peuple industrieux, ardent

ardent à le servir ? que les plaisirs ne l'environnent ? que les arts ne lui soient soumis ? Non, dit Bélisaire ; mais s'il le veut bien, il peut attacher la honte à la mollesse, le mépris à l'oisiveté ; il peut interdire aux richesses le droit d'élever l'indolence, le vice & l'incapacité aux premiers emplois de l'Etat ; il peut faire que les jouissances les plus sensibles, les agrémens les plus doux de la vie soient attachés à l'estime publique ; & aillent avec elle au-devant du mérite ; il peut du moins humilier le luxe, & lui ôter son orgueil. C'en est assez : le luxe humilié, n'humiliera plus l'indigence, n'éclipsera plus la vertu. Il y aura des biens dont les richesses ne seront plus l'équivalent : la reconnoissance & l'estime publique, les honneurs & les dignités seront réservés au mérite ; l'or n'effacera plus les taches du blâme & de l'infamie ; & la bassesse d'âme ne se cachera plus sous l'éclat d'un faste arrogant. Croyez, mes amis, que le luxe a peu de jouissances

indépendantes de l'orgueil. Ses goûts les plus rafinés font factices ; & l'opinion qu'on attache à fes plaifirs vains & fantafques, eft ce qu'ils ont de plus flatteur. Détruifez cette opinion, vous réduirez les richeffes à leur valeur propre & réelle ; & alors celui qui les poffédera, s'il veut s'honorer & les ennoblir, en fera un plus digne ufage. Le luxe met l'homme opulent dans l'impoffibilité d'être généreux : fes befoins le rendent avare ; & fon avarice eft un mêlange de toutes les paffions qu'on fatisfait avec de l'or. Mais fi les plus ardentes de ces paffions, l'orgueil, l'ambition, l'amour même, car il fuit la gloire, ne tiennent plus aux objets du luxe, voyez combien il perd de fon attrait, & l'avarice de fa force.

Les avantages réels de la richeffe ; l'aifance, les commodités, les délices de l'abondance, l'indépendance & le repos, enfin l'empire que le riche exerce fur une foule d'hommes occupés de lui, tout cela, dis-je, eft plus que fuffifant

pour émouvoir les petites ames ; & je ſuis bien loin d'eſpérer ou de craindre la ruine entière des arts dont la richeſſe eſt l'aliment. Mais ſi les diſtinctions honorables n'y ſont plus attachées, les ames à qui la nature a donné de l'énergie & de l'élévation, les ames ſuſceptibles des paſſions nobles & des grandes vertus, dédaigneront les objets de la vanité, & chercheront ailleurs la louange & la gloire.

Ce ne ſera jamais, reprit Tibère, dans un Empire opulent, que le ſtérile éclat des honneurs effacera celui des richeſſes. Leur luſtre eſt le ſeul qui éblouit le peuple; & les dignités, la majeſté même, en ont beſoin pour lui impoſer.

Lequel des deux, à votre avis, lui demanda le vieillard, ajoutoit le plus à la dignité, à la majeſté du Sénat Romain, de Lucullus, ou de Caton? Cette demande interdit Tibère. Je vous parle d'un tems de luxe, reprit le Héros; & dans ce tems-là même, avec quelle

vénération la plus ſaine partie de l'Etat ; le peuple, ne ſe rappelloit-il pas les beaux jours de Rome libre, vertueuſe & pauvre, l'âge où ſon modique domaine étoit cultivé par des mains triomphantes, & où le ſoc de la charrue étoit couronné de lauriers ? Rendez plus de juſtice au peuple ; & croyez qu'un ſage Monarque, environné de guerriers & de Miniſtres dénués de faſte, mais chargés d'ans & d'honneurs, offrira un ſpectacle cent fois plus impoſant, qu'un Prince voluptueux entouré d'une Cour brillante. Les gens en place, qui veulent être honorés ſans qu'il leur en coûte, ne ceſſent de dire que leur rang, pour imprimer le reſpect, a beſoin d'être revêtu de pompe & de magnificence ; & en effet, c'eſt comme un vêtement dont l'ampleur cache les défauts du corps ; mais c'eſt une raiſon de plus pour écarter cet appareil, qui déguiſe & confond les hommes. Quand la vertu ſe preſentera dans les places éminentes, comme l'athlète dans l'arêne, on

l'y diftinguera bien mieux à fa force & à fa beauté; & fi le vice, la baffeffe, l'incapacité s'y montrent, ils auront bien plus à rougir.

Un autre avantage des mœurs fimples dans les grandeurs, c'eft de foulager l'Etat des frais ruineux de la décoration, & d'alléger pour lui le poids des récompenfes. Des honneurs bien diftribués, tiennent lieu des plus riches dons; & le Prince qui en fera économe, le fera du bien de fes peuples. C'eft-là l'objet effentiel. Il ne s'agit pas d'empêcher les riches de fe livrer au luxe : c'eft un feu qui bientôt lui-même confumera fon aliment. Il s'agit de préferver du goût du luxe & de la foif des richeffes, ceux qui, n'ayant que des talens, des lumières & des vertus, feroient tentés de les mettre à prix. Pour cela il faut leur réferver des diftinctions que rien n'efface, & qu'on ne profane jamais. J'ai fervi mon Prince avec zèle, & avec affez de bonheur; & je fais par moi-même combien l'or eft vil au prix

du chêne & du laurier, quand ceux-ci font le gage de la reconnoiſſance & de l'eſtime du Souverain. Or cette eſtime, ſi touchante lorſque la voix publique y applaudit, le Prince a droit de la réſerver à ce qui eſt utile & louable, en la refuſant conſtamment à ce qui n'eſt que vain, frivole ou dangereux. Voilà ſa grande économie. Mais tout cela demande une réſolution courageuſe & inébranlable, une équité ſans ceſſe en garde contre la ſurpriſe & la ſéduction, une volonté ferme qui jamais ne varie, & qui ôte juſqu'à l'eſpoir de la voir mollir ou changer. Elle ſera telle, ſi elle eſt éclairée & ſoutenue de l'amour du bien; & c'eſt alors que l'opinion du Prince fera l'opinion publique, & que ſon exemple décidera le caractère national.

Vous avouerai-je, lui dit Tibère, une inquiétude qui me reſte? Cette Cour d'où vous voulez bannir la faveur, l'intrigue & le luxe, ſera peut-être bien ſérieuſe; & un jeune Prince.... — J'entends, vous

avez peur qu'il ne s'ennuie : mais, mon ami, je ne vous ai pas dit que régner fût un paſſe - tems. Peut - être cependant, au milieu de ſes peines, aura-t-il des momens bien doux. Un Miniſtre, par exemple, lui annoncera les progrès de l'agriculture dans des Provinces qui languiſſoient ; & il ſe dira à lui-même : Un acte de ma volonté vient de faire cent mille heureux. Ses Magiſtrats lui apprendront qu'une de ſes loix aura ſauvé l'héritage de l'orphelin des mains de l'uſurpateur avide ; & il dira : Béni ſoit le ciel ! le foible en moi trouve un appui. Ses guerriers ne lui donneront pas des conſolations ſi pures ; mais lorſqu'il lui raconteront avec quel zèle & quelle ardeur ſes fidèles ſujets auront verſé leur ſang pour leur Prince & pour leur Patrie, la pitié, le regret de les avoir perdus, ſeront mêlés d'un ſentiment d'amour & de reconnoiſſance qui mouillera ſes yeux de pleurs. Enfin les vœux & les louanges du ſiècle heureux qui le poſſède, la jouiſſance anti-

cipée des bénédictions de l'avenir, tels sont les plaisirs d'un Monarque. Si pour le sauver de l'ennui ce n'est pas assez, il ira, comme les anciens Rois de Perse, parcourir des yeux ses provinces, distribuant des récompenses à qui fera le mieux fleurir l'agriculture & l'industrie, l'abondance & la population, & déposant ceux dont l'orgueil, l'indolence ou la dureté auront produit les maux contraires. Dans Bisance comme dans Rome, les Empereurs ont pris sur eux le soin de visiter les greniers publics ; seroit-il plus indigne d'eux d'aller voir si dans les campagnes, sous l'humble toit du laboureur, il y a du pain pour ses enfans ? O qu'un Prince connoît bien peu ses intérêts & ses devoirs, s'il permet que l'ennui l'approche ! Du reste, ne croyez pas que dans le peu de momens tranquilles que son rang peut lui laisser, la majesté se refuse aux familiarités touchantes de la confiance & de l'amitié. Il aura des amis ; ils lui feront goûter le charme des ames sen-

fibles. Les gens de bien, contens de peu, ont dans leur vertueux commerce une férénité riante, qui prend fa fource dans la paix de l'ame, & que le fafte affiégé de befoins, le vice entouré de remords ne connoiffent pas. Les devoirs de l'honnête homme en place lui laiffent peu de loifir, fans doute; mais les inftans en font délicieux. Ni le reproche, ni la crainte, ni l'ambition ne les trouble; & la Cour d'un Prince avec qui l'innocence, la droiture, la vérité, le zèle courageux du bien, n'auront aucun piège à éviter, aucune difgrace à prévoir, aucune révolution à craindre, ne fera pas la Cour la plus brillante; mais la plus heureufe de l'univers. Elle fera peu nombreufe, dit l'Empereur. Pourquoi, dit Bélifaire? quelques ambitieux oififs, quelques lâches voluptueux s'en éloigneront; mais en revanche les gens utiles, les gens de bien y aborderont en foule. Je dis *en foule*, mon cher Tibère, & je le dis à la louange de l'humanité. Quand la vertu

eſt honorée, elle germe dans tous les cœurs. L'eſtime publique eſt comme un ſoleil qui la fait éclore & pouſſer avec une vigueur extrême. N'en jugez pas ſur l'état d'inertie & de langueur où ſont les ames. Comment voulez-vous qu'un fils à qui ſon père n'a jamais vanté que l'argent; qui n'a jamais entendu louer & envier que l'opulence; qui dans les villes & les campagnes n'a vu, dès ſon enfance, rien de plus mépriſé que l'induſtrie & le travail; qui ſait que les grandeurs s'abaiſſent, que la rigueur des loix fléchit, que les voies des honneurs s'applaniſſent, que les portes de la faveur s'ouvrent devant la fortune; que par elle, & par elle ſeule, on ſe ſouſtrait à la force, & on l'exerce impunément; qu'elle décore juſqu'au vice, qu'elle ennoblit juſqu'à la baſſeſſe, qu'elle tient lieu de talens, de lumières & de vertus; comment voulez-vous que l'homme imbu de ces idées, ne confonde pas l'honnête avec l'utile? Mais que l'opinion change,

que l'arbitre des mœurs, le Souverain donne l'exemple ; que l'éducation, l'habitude faſſent à l'homme un premier beſoin de ſa propre eſtime & de celle de ſes ſemblables ; qu'on accoutume ſon ame à s'élancer hors d'elle-même pour recueillir les ſuffrages de ſon ſiècle & de l'avenir ; que ſa renommée & ſa mémoire ſoient pour lui, après la vertu, le plus précieux de tous les biens ; que le ſoin de cette exiſtence morale lui rende l'honneur plus cher que la vie, & la honte plus effrayante, plus horrible que le néant ; on verra combien les inclinations baſſes auront peu d'empire ſur lui. Hé, mes amis, qu'étoient les Décius, les Régulus & les Catons, ſinon des hommes dont l'ame exaltée vivoit de gloire & de vertu ? Mais cette inſtitution demande des encouragemens réels. On auroit beau preſcrire aux pères de famille d'élever leurs enfans à la vertu, ſi la vertu languiſſoit oubliée, & ſi le vice, honoré ſeul, avoit le droit de l'inſulter,

Il faut donc, pour rétablir l'ordre, attacher le bien au bien, le mal au mal, l'utile au juste & à l'honnête. Cet ordre rétabli, vous prévoyez sans peine comme les mœurs seconderoient les loix ; & comme l'opinion soulageroit la force. Les espérances & les craintes, les récompenses & les peines, les jouissances & les privations : voilà les poids que la politique doit savoir mettre à propos dans la balance de la liberté : avec cela elle est sûre de régir à son gré le monde.

Mais je m'en tiens à ce qui nous occupe. Les mœurs fastueuses des Grands les rendent avides & injustes ; des mœurs plus simples les rendroient modérés, humains, généreux ; & le plus grand intérêt du vice ayant passé à la vertu, le même penchant qui les portoit vers l'un, les rameneroit tous vers l'autre.

Voilà un beau songe, dit Justinien ! Ce n'en est pas un, dit Bélisaire, que de prétendre mener les hommes par l'amour-propre & l'intérêt. Rappellez-vous com-

ment s'étoit formé dans la République naiſſante, ce Sénat où tant de vertu, où tant d'héroïſme éclatoit. C'eſt qu'il n'y avoit alors dans Rome rien au-deſſus d'une grande ame (*a*) ; c'eſt que l'eſtime publique étoit attachée aux mœurs honnêtes, la vénération aux mœurs vertueuſes, la gloire aux mœurs héroïques. Tels ont été dans tous les tems les grands reſſorts du cœur humain.

Je ſais qu'une longue habitude, & ſurtout celle de la tyrannie, ne cède pas ſans réſiſtance aux motifs même les plus forts. Mais pour un homme injuſte & violent qui ſe roidiroit contre la crainte du blâme, de la diſgrace & du mépris, il y en a mille à qui ce frein, joint à l'aiguillon de la gloire, feroit ſuivre le droit ſentier de l'honneur & de la vertu. Je pourſuis donc, & je ſuppoſe d'hon-

---

(*a*) *Dum nullum faſtidiretur genus in quo eniteret virtus, crevit imperium Romanum.* Tit. Liv. L. 4. C. 37.

nêtes gens à la tête des peuples. Dès-lors je réponds ſur ma vie de l'obéiſſance, de la fidélité, du zèle de cette multitude d'hommes, qu'on n'opprimera plus, qu'on ne vexera plus, & dont les jours, la liberté, les biens ſeront protégés par les loix. Dès-lors l'Empire ſe relève, ſes membres épars ſe réuniſſent; le plan de Conſtantin, élevé ſur le ſable, acquiert des fondemens ſolides; & du ſein de la félicité publique, je vois renaître le courage, l'émulation, la force, l'eſprit patriotique, & avec lui cet aſcendant que Rome avoit ſur l'univers.

Tandis que Béliſaire parloit ainſi, Juſtinien admiroit en ſilence l'enthouſiaſme de ce vieillard, qui, oubliant ſon âge, ſa miſère, & le cruel état où il étoit réduit, triomphoit à la ſeule idée de rendre ſa patrie heureuſe & floriſſante. Il eſt beau, lui dit-il, de prendre un intérêt ſi vif à des ingrats. Mes amis, leur dit le Héros, le plus heureux jour de ma vie, ſeroit celui où l'on me diroit: Béliſaire,

on va t'ouvrir les veines, & pour prix de ton ſang, tes ſouhaits ſeront accomplis.

A ces mots, ſon aimable fille, Eudoxe, vint l'avertir que ſon ſouper l'attendoit. Il rentra, il ſe mit à table. Eudoxe, avec une grace mêlée de modeſtie & de nobleſſe, lui ſervit un plat de légumes, & prit place à côté de lui. Quoi! c'eſt-là votre ſouper, dit l'Empereur avec confuſion? Vraiment, dit Béliſaire, c'étoit le ſouper de Fabrice, & Fabrice me valoit bien.

Allons-nous-en, dit Juſtinien à Tibère. Cet homme-là me confond.

Sa Cour eſpérant de le diſſiper, lui avoit préparé une fête. Il ne daigna pas y aſſiſter. A table il ne s'occupa que du ſouper de Béliſaire; & en ſe retirant, il ſe dit à lui-même: Il eſt moins malheureux que moi; car il s'eſt couché ſans remords.

CHAPITRE XIV.

JE ne vis plus qu'auprès de lui, dit l'Empereur à Tibère le lendemain, en allant revoir le Héros : le calme & la sérénité de son ame se communiquent à la mienne. Mais si-tôt que je m'en éloigne, ces nuages qu'il a dissipés se rassemblent, & tout s'obscurcit de nouveau. Hier je croyois voir dans son plan le tableau de la félicité publique, à présent ce n'est à mes yeux qu'un amas de difficultés. Le moyen, par exemple, qu'avec les frais immenses dont cet Empire est chargé, on puisse soulager les peuples ! Le moyen de renouveller des armées que vingt ans de guerre ont anéanties, & de réduire les impôts à un tribut simple & léger ! Il a tout prévu, dit Tibère, & il aura tout applani. Pro-

posez-

posez-lui vos réflexions. Ce fut par-là qu'ils débutèrent.

Je savois bien, dit le vieillard, après les avoir entendus, que je vous laisserois des doutes; mais j'espère les dissiper.

Les dépenses de la Cour sont réduites: nous en avons banni le luxe & la faveur. Passons à la ville, & dites-moi pourquoi un peuple oisif & innombrable est à la charge de l'Etat? Le bled qu'on lui distribue (a), nourriroit vingt légions. C'est pour peupler sa ville, & pour imiter Rome, que Constantin a pris sur lui cette dépense ruineuse. Mais à quel titre un peuple fainéant, qui n'est plus ni Romain ni Soldat, est-il à la charge publique? Le peuple romain, tout mili-

(a) 40000 boisseaux par jour. Le boisseau, *modius*, d'un pied quarré, sur quatre pouces de hauteur. Le pied romain de 10 de nos pouces. Le Soldat n'ayant que 5 boisseaux par mois, ou le 6e d'un boisseau par jour; 40000 boisseaux devoient nourrir 240000 hommes.

taire, avoit le droit d'être nourri, même au fein de la paix, du fruit de fes conquêtes; encore ne demandoit-il dans les plus beaux jours de fa gloire, que des terres à cultiver; & quand l'Etat lui en accordoit, vous favez avec quelle joie il fe répandoit dans les champs. Ici, que faifons-nous de cette multitude affamée qui affiège les portes du palais (*a*)? Eft-ce avec elle que j'ai chaffé les Huns qui ravageoient la Thrace? Qu'on n'en retienne que ce que l'induftrie en peut occuper & nourrir; & que du refte on faffe d'heureufes Colonies : elles repeupleront l'Etat, & vivront du fruit de leur peine. L'agriculture eft la mère de la milice; & ce n'eft pas au fein d'une oifive indigence que s'élèvent de bons Soldats.

Toutes les loix fimplifiées, & fur-tout

(*a*) *Et quem panis alit gradibus difpenfus ab altis.* Prudent. *In Symmach.* Lib. 1. V. 583.

Panes Palatini bilibres. La livre des Romains faifoit dix onces de la nôtre. Buleng. *De Trib. ac Vectig. Pop. R.*

celle du tribut, la milice Palatine tombe d'elle-même par sa propre inutilité ; & vous savez de quels frais immenses (*a*) nous sommes par-là soulagés.

La dépense la plus effrayante qui nous reste, est celle des troupes. Mais elle se réduit aux seules légions. Les Colonies de vétérans établies sur les frontières, vivent de leur travail ; & leurs immunités (*b*) leur tiennent lieu de solde. Ces Colonies, le chef-d'œuvre du génie de Constantin, ne sont pas éteintes encore ; & pour les voir revivre, on n'a qu'à le vouloir : tant de braves Soldats, que vous laissez languir dans la misère, & l'oisiveté, ne demandent pas mieux que d'aller cul-

(*a*) *Voyez* M. l'Abbé Garnier, *de l'orig. du Gouv. Fr.*

(*b*) *Jam nunc munificentiâ meâ* (*Constantini*) *omnibus veteranis id esse concessum perspicuum sit, ne quis illorum ullo munere civili, neque operibus publicis conveniatur.... Vacantes terras accipiant, easque perpetuò habeant immunes. Cod.* Theod. *de veteran.* Lib. 7. tit. 20.

O 2

tiver & garder leur champ de victoire. Il en eſt de même des Troupes répandues aux bords des fleuves (*a*) : ces bords qu'elles rendent fertiles, nourriſſent leurs cultivateurs.

Des eſſaims de Barbares ſe préſentent en foule (*b*) pour être admis dans nos provinces. On les y a reçus quelquefois avec trop peu de précaution (*c*) ; mais le danger n'eſt que dans le nombre. Qu'on les diſperſe, & qu'on leur donne des terres vagues & incultes : vous n'en avez que trop, hélas (*d*) ! un Gouvernement doux & ferme en fera des ſujets fidèles, & des ſoldats diſciplinés.

(*a*) On les appelloit *ripenſes.* Alexandre Sévère les avoit établies. *Voyez* Vopiſcus. *in divo Aurel.* C. 38. *& in Probo.* C. 14.

(*b*) Ceux-ci s'appelloient *Læti*, & les terres qu'on leur donnoit à cultiver, *terres lætiques.*

(*c*) Comme les Goths, ſous l'Empereur Valens.

(*d*) Celles du Fiſc étoient immenſes : la peine de la plupart des crimes étant la confiſcation des biens. *Voyez* Garn. *de l'orig. du Gouv. Fr.*

Il n'y a donc plus que les légions qui ſoient à la ſolde du Prince ; & le ſeul tribut de l'Égypte, de l'Afrique & de la Sicile, en nourriroit trois fois autant que l'Empire en a jamais eu (*a*). Ce n'eſt donc pas ſur elles que doit porter l'épargne ; & ce n'eſt pas de leur entretien (*b*), mais de leur rétabliſſement que l'État doit s'inquiéter. Il fut un tems, où l'honneur d'y être admis étoit réſervé aux citoyens (*c*), & où l'élite de la jeuneſſe ſe diſputoit cet avantage. Ce tems n'eſt plus ; il faut le ramener. Et que ne fait-on pas des

(*a*) La Sicile donnoit pour tribut aux Romains, 7200000 boiſſeaux de bled, l'Égypte 21600000, l'Afrique 43200000. A ſix hommes par boiſſeau, il y avoit de quoi nourrir 1200000 hommes.

(*b*) La paie du ſoldat étoit, par mois, de 400 aſſes, valans 25 deniers d'argent, qui valoient un denier d'or, *nummus aureus*. L'aſſe étoit une once de cuivre, plus foible d'un ſixième que la nôtre ; le denier d'argent peſoit un gros ; & l'*aureus*, 140 grains.

(*c*) Et à ceux des provinces qui avoient droit de Cité à Rome.

hommes avec de l'honneur & du pain!

Les hommes ne ſont plus les mêmes, dit l'Empereur. Rien n'eſt changé, dit Béliſaire, que l'opinion ſouveraine des mœurs; & il ne faut que l'ame d'un ſeul, que ſon génie & ſon exemple, pour entraîner tous les eſprits. De mille traits qui me le prouvent, en voici un que je crois digne des plus beaux jours de la République, & qui fait voir que dans tous les tems les hommes valent ce qu'on les fait valoir.

Rome étoit priſe par Totila. Un de nos vaillans Capitaines, Paul, à la tête d'un petit nombre d'hommes, s'étoit échappé de la ville, & retranché ſur une éminence où l'ennemi l'enveloppoit. On ne doutoit pas que la faim ne l'obligeât de ſe rendre; & en effet, il manquoit de tout. Réduit à cette extrémité, il s'adreſſe à ſa troupe: « mes amis, leur dit-il, il faut » mourir ou être eſclaves. Vous n'héſiterez » pas ſans doute; mais ce n'eſt pas tout de » mourir, il faut mourir en braves gens. Il

» n'appartient qu'à des lâches de se laisser
» consumer par la faim, & de sécher en
» attendant une mort douloureuse &
» lente. Nous qui, élevés dans les com-
» bats, savons nous servir de nos armes,
» cherchons un trépas glorieux. Mourons,
» mais non pas sans vengeance : mou-
» rons couverts du sang de nos ennemis;
» qu'au lieu d'un sourire insultant, notre
» mort leur cause des larmes. Que nous
» serviroit de nous déshonorer pour vivre
» encore quelques années, puisqu'aussi
» bien dans peu il nous faudroit mourir?
» La gloire peut étendre les bornes de la
» vie; la nature ne le peut pas ».

Il dit : le soldat lui répond qu'il est résolu à le suivre. Ils marchent; l'ennemi juge, à leur contenance, qu'ils viennent l'attaquer avec le courage du désespoir; & sans les attendre, il leur fait offrir le salut & la liberté (*a*).

(*a*) Léonard Aretin. *De Bell. Ital. Adversus Gothos.* Lib. 4.

Je crois connoître, mes amis, deux cens mille hommes dans l'Empire, capables d'en faire autant, s'ils avoient un Paul à leur tête; & de ces dignes Chefs, vous en avez encore : la victoire vous les a nommés. Ne croyez donc pas que tout soit perdu avec de pareilles ressources. Ignorez-vous à quel point la prospérité, l'abondance, la population peuvent multiplier les forces d'un État? Rappellez-vous seulement ce qu'étoient autrefois, je ne dis pas les Gaules, que nous avons perdues, & lâchement abandonnées (*a*), mais l'Espagne, la Grèce, l'Italie, la République de Carthage, & tous ces Royaumes d'Asie, depuis le Nil jusqu'au fond de l'Euxin. Souvenez-vous que Romulus, qui n'avoit d'abord qu'une

---

(*a*) Les Empereurs, pour délivrer Rome & l'Italie du joug des Goths, leur avoient cédé les plus belles provinces de la Gaule. *Facta est servitus nostra pretium securitatis alienæ.* Sidon. Appolli. Lib. 7. Ep. 7.

légion (*a*), laiſſa en mourant quarante-ſept mille Citoyens ſous les armes; & jugez de ce que peut le règne d'un homme habile, actif & vigilant. L'État eſt ruiné, dit-on. Quoi! l'Heſpérie & la Sicile, l'Eſpagne, la Libie & l'Égypte, la Béotie & la Macédoine, & ces belles plaines d'Aſie qui faiſoient la richeſſe de Darius & d'Alexandre, ſont-elles devenues ſtériles? Elles manquent d'hommes! Ah! qu'ils ſoient heureux; ils y viendront en foule; & pour lors, mes amis, j'oſerai propoſer le vaſte plan que je médite, & qui ſeul rendroit cet Empire plus puiſſant qu'il ne fut jamais. Quel eſt-il donc ce plan, demanda l'Empereur? Le voici, reprit Béliſaire.

La guerre, comme nous la faiſons, excède les armées par de trop longues marches, & par des travaux exceſſifs,

(*a*) La légion n'étoit alors que de 3000 hommes de pied, & de 300 hommes de cheval. *Voy.* Denys d'Halic. & Plut. *vie de Romulus.*

Elle donne à nos ennemis le tems de nous ſurprendre par des incurſions ſoudaines, que les lignes de vétérans & de ſoldats cultivateurs, dont on a bordé nos limites, n'ont pas la force de ſoutenir; & avant que les légions aient volé au point de l'attaque, l'épouvante, la déſolation, le ravage ont fait de rapides progrès (*a*). Pour oppoſer à ces torrens une digue toujours préſente, je demanderois qu'on rendît tout cet Empire militaire: enſorte que tout homme libre ſeroit ſoldat, mais ſeulement pour la défenſe du pays. Ainſi chaque préfecture composeroit une armée, dont les cités formeroient les cohortes; les provinces, les légions,

(*a*) Sous Auguſte les marches, ou frontières, n'étoient qu'au nombre de neuf. Il y avoit établi les légions à poſte fixe. Mais le nombre des provinces qu'il falloit garder s'étant accrû, les légions n'y pouvoient plus ſuffire; & Conſtantin, en les retirant dans l'intérieur des provinces, y avoit foiblement ſuppléé par des lignes de vétérans.

avec des points de raliement, où le soldat, au son de la trompette, se rangeroit sous les drapeaux.

Ces troupes auroient l'avantage d'être attachées à leur pays natal, qu'elles cultiveroient, qu'elles feroient fleurir, qu'elles peupleroient elles-mêmes. Et vous prévoyez avec quelle ardeur elles défendroient leurs foyers (a).

Dans un vaste Empire, rien de plus difficile à établir que l'opinion de la cause commune. Des peuples séparés par les mers, s'intéressent peu l'un & l'autre. Le midi ne prend aucune part aux dangers qui menacent le nord. Le Dalmate, l'Illyrien, ne sait pas pourquoi on le fait passer en Asie : il lui est égal que le Tigre coule sous nos loix, ou sous les loix du Perse. La discipline le retient, l'espoir du butin l'encou-

(a) La terre donne à ses laboureurs le courage de la défendre : elle met ses fruits, comme un prix, au milieu du jeu, pour le vainqueur. *Xénop, Traité du ménage.*

rage ; mais la réflexion, la fatigue, l'ennui, le premier mouvement d'impatience ou de frayeur lui fait abandonner une cauſe qui n'eſt pas la ſienne. Au lieu que dans mon plan, la patrie n'eſt plus un nom vague, une chimère pour le ſoldat ; c'eſt un objet préſent & cher, auquel chacun eſt attaché par tous les nœuds de la nature. « Ci-
» toyens, pourroit-on leur dire en les
» menant à l'ennemi, c'eſt le champ qui
» vous a nourri, c'eſt le toit qui vous a
» vu naître, c'eſt le tombeau de vos
» pères, le berceau de vos enfans, le
» lit de vos femmes que vous défendez ».
Voilà des intérêts ſenſibles & puiſſans. Ils ont fait plus de Héros que l'amour même de la gloire. Jugez de leur effet ſur des ames accoutumées dès l'enfance aux rigueurs de la diſcipline & à l'image des combats.

Rien ne me plaît tant, je l'avoue, que le tableau de cette jeuneſſe laborieuſe & guerrière, répandue autour des drapeaux dans les villes & les campagnes, préſervée par le travail des vices de l'oiſi-

veté, endurcie par l'habitude à des exercices pénibles, utile à l'ombre de la paix, & toute prête à courir aux armes au premier ſignal de la guerre. Parmi ces troupes, la déſertion ſeroit un crime contre nature (*a*) : tout ce qu'il y a de plus ſacré au monde, répondroit de leur courage & de leur fidélité. L'État n'en auroit pas moins ſes légions impériales, qui, comme autant de forteresses mouvantes, ſe porteroient d'un poſte à l'autre, où le danger les appelleroit. L'eſprit militaire établi, l'émulation donnée, ce ſeroit à qui mériteroit le mieux de paſſer dans ces corps illuſtres ; & au lieu de ces levées faites à la hâte, que la faveur, la colluſion, la fraude ou la négligence font accepter ſans examen (*b*), nous

(*a*) *Communis utilitatis derelictio contra naturam eſt.* Cic. *Off.* 3.

(*b*) *Hinc tot ubique ab hoſtibus illatæ clades : dum longa pax militem incurioſiùs legit ; dum poſſeſſoribus indicti tyrones per gratiam aut diſſimulationem probantur.* Veget. Lib. 1. ch. 7.

aurions l'élite du peuple. Alors, quelle comparaiſon des forces de l'Empire, avec ce qu'il en eut jamais, dans ſes tems même les plus heureux (*a*) ? Et quels peuples du midi ou du nord oſeroient venir nous troubler, nous qui les avons repouſſés tant de fois avec des troupes ſans diſcipline, preſque ſans armes & ſans pain ?

Et qui vous répond, lui dit Juſtinien, que dans un Empire tout militaire, les peuples seront bien ſoumis ? Qui m'en répond ? leur intérêt, dit le vieillard, la bonté de vos loix, l'équité d'un gouvernement modéré, vigilant & ſage. Oubliez-vous que j'ai demandé que les peuples fuſſent heureux ? Non, dit Juſtinien ; mais je les crois amis des nouveautés, enclins au changement, inquiets, remuans, crédules pour le premier audacieux qui leur promet un ſort plus doux. Vous voyez le peuple, dit

(*a*) Sous Auguſte 23 Leg., ſous Tibère 25, ſous Adrien 30, ſous Galba 372000 hommes, moitié troupes rom. moitié auxil.

Bélisaire, dans l'état présent, dans l'état de souffrance, & tel qu'on le voyoit à Rome (*a*), lorsqu'il y étoit malheureux. Mais croyez que les hommes savent ce qui leur manque, & ce qui leur est dû; qu'ils ne seroient point insensibles au soin qu'un Prince bienfaisant prendroit de soulager leurs peines, & que l'amour qu'il leur témoigneroit seroit payé par leur amour. Qu'il essaie d'être envers eux juste, sensible, secourable; qu'il n'emploie à régner sous lui que des gens dignes de le seconder; qu'il veille en père sur ses enfans; je lui réponds qu'ils seront dociles. Et par quel prestige voulez-vous que quelques mécontens, quelques séditieux fassent d'un peuple fortuné, un peuple parjure & rebelle? C'est au Prince qui laisse gémir ses sujets dans l'oppres-

(*a*) *Hi mores vulgi: odisse præsentia, præterita celebrare..... Ingenio mobili (plebem), seditiosam, discordiosam, cupidam rerum novarum, quieti & otio adversam.* Salust.

sion, à craindre qu'ils ne l'abandonnent. Mais celui qu'on sait occupé du repos & du bonheur des siens, n'a point d'usurpateurs à craindre. Est-ce en entendant célébrer ses vertus, publier ses bienfaits, qu'on osera troubler son règne? Est-ce dans les campagnes où régneront l'aisance, le calme & la liberté; dans les villes où l'industrie & la fortune des citoyens, leur état, leurs droits & leur vie seront sous la garde des loix; dans les familles où l'innocence, l'honneur, la paix, la sainteté des nœuds de l'hymen & de la nature auront un asyle sacré; est-ce là, dis-je, que les rebelles iront chercher des partisans? Non: si l'empire de la justice n'est pas inébranlable, rien ne l'est sur la terre. Je suppose avec vous cependant qu'il y ait du risque & de l'audace à rendre ses sujets puissans, pour les rendre heureux & tranquilles: c'est cette audace que j'aurois, dût-elle entraîner ma ruine; & je leur dirois hautement: Je vous mets à tous les armes à la main,

main, pour me servir si je suis juste, & pour me résister si je ne le suis pas. Vous me trouvez bien téméraire! Mais je me croirois bien prudent de m'assurer ainsi, à moi-même & aux miens, un frein contre nos passions, & sur-tout une digue contre celles des autres! Avec ma couronne, & au-dessus d'elle, je transmettrois à mes successeurs la nécessité d'être justes; & ce seroit pour ma mémoire le monument le plus glorieux qu'un Monarque eût jamais laissé. Je sais, mes amis, que la vertu n'a pas besoin du frein de la crainte; mais quel homme est sûr d'être vertueux à tous les instans de sa vie? Un Prince est au-dessus des loix: vos loix le disent (*a*), & cela doit être. Mais ce seroit la première chose que j'oublierois en montant sur le trône; & malheur au flatteur infame qui m'en feroit souvenir (*b*). Adieu, mes amis.

(*a*) *Princeps legibus solutus est.* Pandec. Lib. 1. tit. 3.

(*b*) *Digna vox est majestate regnantis, legibus obligatum se principem profiteri.* Cod. *de leg. & const. Princ.*

C'eſt un travail pénible que de changer la face d'un Empire. Il eſt tems de nous repoſer. Cependant il me reſte encore à vous parler d'une calamité qui m'afflige ſenſiblement, & à laquelle je veux demain intéreſſer mon cher Tibère.

Il a ſans doute de grandes vues, dit l'Empereur en s'en allant. Mais ſi l'exécution en eſt poſſible, ce n'eſt que pour un jeune Prince, qui portera ſur le trône un eſprit mâle, une ame droite, du courage & de la vertu. Encore, hélas, aura-t-il beſoin d'un long règne, pour achever cette grande révolution. Je ne ſais, dit Tibère; mais il me ſemble avoir vu dans le projet de ce Héros bien des choſes qui ne demandent qu'un ſeul acte d'une volonté ferme; & ſi le reſte veut du tems, ce tems du moins n'eſt pas ſi éloigné, qu'on ne puiſſe à tout âge eſpérer d'y atteindre. Mon cher Tibère, lui dit l'Empereur, vous voyez les difficultés avec les yeux de la jeuneſſe. Votre activité les franchit; mais ma foibleſſe s'en effraie.

Si l'on veut faire de grandes chofes, ajouta-t-il en gémiffant, il faut s'y prendre de bonne heure : il n'eft pas tems de commencer à vivre, quand on n'a plus befoin que de favoir mourir. Je veux pourtant revoir encore cet homme jufte. Il m'afflige ; mais j'aime mieux aller m'affliger avec lui, que de participer à la joie infultante de tous ces hommes froids & durs, dont je me vois environné.

CHAPITRE XV.

LE jour ſuivant, l'Empereur & Tibère étant arrivés à l'heure accoutumée, trouvèrent le Héros aſſis dans ſon jardin, à l'aſpect du ſoleil couchant. Il ne m'éclaire plus, mais il m'échauffe encore, leur dit-il d'un air ſerein; & j'adore en lui la magnificence & la bonté de celui qui l'a fait. Que j'aime à voir, dit Juſtinien, ces ſentimens dans un Héros! c'eſt le triomphe de la religion. Son triomphe, dit Béliſaire, c'eſt de conſoler l'homme dans le malheur; c'eſt de mêler une douceur céleſte aux amertumes de la vie. Et qui l'éprouve mieux que moi? Accablé de vieilleſſe, privé de la vue, ſans amis, ſeul avec moi-même, & n'ayant devant moi que la caducité, la douleur & la tombe; qui m'ôteroit l'idée du ciel, me réduiroit peut-être au déſeſpoir. L'homme

de bien eſt avec Dieu ; il eſt aſſuré que Dieu l'aime (a) : voilà ce qui le remplit de force & de joie au milieu des afflictions. Je me ſouviens que dans des momens de détreſſe, où tout m'abandonnoit, où tout conjuroit ma ruine, je me diſois : Courage, Béliſaire ! tu es ſans reproche, & Dieu te voit. Cette penſée me dilatoit le cœur que la triſteſſe avoit ſerré ; elle rendoit la vie & la force à mon ame. Je me parle de même encore ; & quand ma fille eſt avec moi, qu'elle s'afflige, & que je ſens ſes larmes baigner mon viſage ; Hé bien, lui dis-je, as-tu peur que celui qui nous a créés, ne nous délaiſſe & ne nous oublie ? Ton cœur eſt pur, ſenſible, honnête ; ton père n'eſt pas plus méchant que toi ; comment veux-tu que la bonté même n'ait pas ſoin des bonnes gens ? Laiſſe venir le moment où celui qui d'un ſouffle

(a) *Nulla ſine Deo mens bona eſt.* Senec. *Inter bonos viros ac Deum amicitia eſt, conciliante virtute.* Idem.

a produit mon ame, l'enveloppera dans ſon ſein; & nous verrons ſi les méchans y viendront troubler mon repos. Ma fille, que ce langage éçlaire & perſuade, pleure en m'écoutant; mais ce ſont de plus douces larmes; & peu-à-peu je l'accoutume à regarder la vie comme un petit voyage, où l'on eſt dans la barque aſſez mal à ſon aiſe, mais dont le port ſera délicieux.

Vous vous faites, dit l'Empereur, une religion en effet bien douce! Et c'eſt la bonne, reprit Béliſaire. Ne voulez-vous pas que je me repréſente le Dieu que je dois adorer, comme un tyran triſte & farouche, qui ne demande qu'à punir? Je ſais bien que lorſque des hommes jaloux, ſuperbes, mélancoliques, nous le repréſentent, ils le font colère & violent comme eux: mais ils ont beau lui attribuer leurs vices, je tâche, moi, de ne voir en lui que ce que je dois imiter. Si je me trompe, au moins ſuis-je aſſuré que mon erreur eſt innocente. Dieu m'a

crée foible, il sera indulgent : il sait bien que je n'ai ni la folie, ni la malice de vouloir l'offenser ; c'est une rage impuissante & absurde que je ne conçois même pas. Je lui suis plus fidèle encore & plus dévoué mille fois que je ne le fus jamais à l'Empereur ; & je suis bien sûr que l'Empereur, qui n'est qu'un homme, ne m'eût jamais fait aucun mal, s'il avoit pu lire comme lui dans mon cœur.

Hélas ! ce Dieu, reprit Justinien, n'en est pas moins un Dieu terrible. Terrible aux méchans, je le crois, dit Bélisaire ; mais je suis bon. Autant l'ame d'un scélérat est incompatible avec cette divine essence, autant je me plais à penser que l'ame du juste lui est analogue. Et qui de nous est juste, dit l'Empereur ? Celui qui fait de son mieux pour l'être, dit Bélisaire : car la droiture est dans la volonté.

Je ne m'étonne pas, dit le jeune Tibère, si votre pensée aime à s'élever jusqu'à lui : vous le voyez si favorable ! Hélas, dit le vieillard, je sens bien qu'en m'effor-

çant de le concevoir, je fatigue en vain ma foible intelligence à réunir tout ce que je sais de meilleur & de plus beau, & qu'il n'en résulte jamais qu'une idée très-imparfaite. Mais, que voulez-vous que fasse un homme qui tâche de connoître un Dieu? Si cet Être incompréhensible se plaît à quelque chose, c'est à l'amour de ses enfans; & ce qui me le peint sous les traits les plus doux, est ce que je saisis le plus avidement, pour en composer son image.

Ce n'est pas assez, dit l'Empereur, de se le peindre bienfaisant, il faut ajouter qu'il est juste. C'est la même chose, dit le vieillard: se plaire au bien, haïr le mal, récompenser l'un, punir l'autre, c'est être bon: je m'en tiens-là. N'avez-vous jamais, comme moi, assisté en idée au lever de Titus, de Trajan, & des Antonins? C'est une de mes rêveries les plus fréquentes & les plus délicieuses. Je crois être au milieu de cette Cour, toute composée de vrais amis du Prince; je le

vois sourire avec bonté à cette foule d'honnêtes gens, répandre sur eux les rayons de sa gloire, se communiquer à eux avec une majesté pleine de douceur, & remplir leur ame de cette joie pure, qu'il ressent lui-même en faisant des heureux, Hé bien, la Cour de celui qui m'attend, sera infiniment plus auguste & plus belle. Elle sera composée de ces Titus, de ces Trajans, de ces Antonins, qui ont fait les délices du monde. C'est avec eux, & tous les gens de bien, de tous les pays, & de tous les âges (*a*), que le pauvre aveugle Bélisaire se trouvera devant le trône du Dieu juste & bon. Et les méchans, lui dit Tibère, qu'en faites-vous ? — Ils ne seront point là. J'espère y voir, ajouta-t-il, l'auguste & malheureux

(*a*) *Turbam magnam, quum dinumerare nemo poterat, ex omnibus gentibus, & tribubus, & populis, & linguis, stantes ante thronum, & in conspectu agni, amicti stolis albis; & palmæ in manibus eorum.* Apocal. C. VII. ℣. 9.

vieillard, qui m'a privé de la lumière : car il a fait du bien, & il l'a fait par goût ; & s'il a fait du mal, il l'a fait par furprife. Il fera bien aife, je crois, de me retrouver mes deux yeux ! En parlant ainfi, fon vifage étoit tout rayonnant de joie ; & l'Empereur fondoit en larmes, penché fur le fein de Tibère.

Mais bientôt l'attendriffement faifant place à la réflexion : Vous efpérez trouver, dit-il à Bélifaire, les Héros payens dans le ciel (*a*) ! Y penfez-vous ? Écoutez, mon voifin, dit Bélifaire : Vous n'avez pas envie d'affliger ma vieilleffe ? Je fuis un pauvre homme, qui n'ai d'autre confolation que l'avenir que je me fais. Si je ne décide pas, j'efpère. C'eft une illufion, laiffez-la moi : elle me fait

(*a*) Les Pères de l'Églife ont décidé que Dieu feroit un miracle, plutôt que de laiffer mourir hors de la voie du falut celui qui auroit fidellement fuivi la loi naturelle ; & Bélifaire a cru choifir les plus vertueux des payens.

du bien ; & Dieu n'en eſt point offenſé, car je l'en aime davantage. Je ne puis me réſoudre à croire qu'entre mon ame, & celle d'Ariſtide, de Marc-Aurèle & de Caton, il y ait un éternel abîme ; & ſi je le croyois, je ſens que j'en aimerois moins l'Être excellent qui nous a faits.

Jeune homme, dit l'Empereur à Tibère, en honorant dans ce Héros cet enthouſiame généreux, n'allez pas le prendre pour guide. Béliſaire ne s'eſt jamais piqué d'être profond dans ces matières. Profond! hélas! & qui peut l'être, dit le vieillard ? Quel homme aſſez audacieux peut dire avoir ſondé les décrets éternels ? Mais Dieu nous a donné deux guides qui doivent être d'accord enſemble, la lumière de la foi & celle du ſentiment. Ce qu'un ſentiment naturel & irréſiſtible nous aſſure, la foi ne peut le déſavouer. La révélation n'eſt que le ſupplément de la conſcience : c'eſt la même voix qui ſe fait entendre du haut du ciel & du fond

de mon ame. Il n'eſt pas poſſible qu'elle ſe démente ; & ſi, d'un côté, je l'entends me dire que l'homme juſte & bienfaiſant eſt cher à la divinité ; de l'autre, elle ne me dit pas qu'il eſt l'objet de ſes vengeances. Et qui vous répond, dit l'Empereur, que cette voix qui parle à votre cœur, ſoit une révélation ſecrette ? Si elle ne l'eſt pas, Dieu me trompe, dit Béliſaire, & tout eſt perdu : c'eſt elle qui m'annonce un Dieu, elle qui m'en preſcrit le culte, elle qui me dicte ſa loi. Auroit-il donné l'aſcendant irréſiſtible de l'évidence, à ce qui ne ſeroit qu'une erreur ? O, qui que vous ſoyez, laiſſez-moi ma conſcience : elle eſt mon guide & mon ſoutien : Sans elle, je ne connois plus le vrai, le juſte ni l'honnête ; le menſonge & la vérité, le bien & le mal ſe confondent ; je ne ſais plus ſi j'ai fait mon devoir ; je ne ſais plus s'il y a des devoirs : c'eſt alors que je ſuis aveugle ; & ceux qui m'ont privé de la clarté du jour, ont été moins barbares,

que ne feroit celui qui obfcurciroit en moi cette lumière intérieure.

Que vous fait-elle donc voir fi clairement, reprit Juftinien, cette lueur foible & trompeufe ? Qu'une religion qui m'annonce un Dieu propice & bienfaifant, eft la vraie, dit Bélifaire ; & que tout ce qui répugne à l'idée & au fentiment que j'en ai conçu, n'eft pas de cette religion. Vous l'avouerai-je ? Ce qui m'y attache, c'eft qu'elle me rend meilleur & plus humain. S'il falloit qu'elle me rendît farouche, dur, impitoyable, je l'abandonnerois, & je dirois à Dieu : Dans l'alternative fatale d'être incrédule ou méchant, je fais le choix qui t'offenfe le moins. Heureufement, elle eft felon mon cœur. Aimer Dieu, aimer fes femblables : quoi de plus fimple & de plus naturel ! Vouloir du bien à qui nous fait du mal : quoi de plus grand & de plus fublime ! Ne voir dans les afflictions que les épreuves de la vertu : quoi de plus confolant pour l'homme ! Après cela,

qu'on me propose des mystères inconcevables ; je m'y soumets, & je plains ceux dont la raison est moins éclairée ou moins docile que la mienne. Mais j'espère pour eux en la bonté d'un père, dont tous les hommes sont les enfans, & en la clémence d'un juge qui peut faire grace à l'erreur.

Par-là, reprit Justinien, vous allez sauver bien du monde! Est-il besoin, dit Bélisaire, qu'il y ait tant de réprouvés? Je sens comme vous, dit l'Empereur, qu'il est plus doux d'aimer son Dieu que de le craindre; mais toute la nature atteste ses vengeances & la rigueur de ses décrets. Moi, dit Bélisaire, je suis certain qu'il ne punit qu'autant qu'il ne peut pardonner, que le mal ne vient point de lui, & qu'il a fait au monde tout le bien qu'il a pu (*a*). Telle est ma religion. Qu'on

---

(*a*) On attribue ici à Bélisaire l'opinion des Stoïciens, adoptée par Leibnitz & par tous les Optimistes. *Bonus est* (*Deus*) *: bono nulla cujus-*

la propose à tous les peuples, & qu'on demande si elle n'est pas digne de vénération & d'amour; toutes les voix de la nature vont s'élever en sa faveur. Mais si la violence & la cruauté lui mettent la flamme & le fer à la main, si les Princes qui la professent, faisant de ce monde un enfer, tourmentent, au nom d'un Dieu de paix, ceux qu'ils devroient aimer & plaindre; on croira de deux choses l'une, ou que leur religion est barbare comme eux, ou qu'ils ne sont pas dignes d'elle. Vous élevez-là, dit Justinien, une question bien sérieuse! Il ne s'agit pas de moins que de savoir si un Prince a le droit d'exiger dans ses Etats l'unité de dogme

---

quàm boni indivia est : fecit itaque quàm optimum potuit. Senec. Epistol. Lib. 15. *Quidquid nobis negatum est, dari non potuit.* Idem. De Beneficiis, Lib. 2. C. 28. *Magna accepimus; majora non cepimus.* Ibid. C. 29.

Deum sine consilio agentem ne cogitare quidem facile est : quæ autem fuisset causa propter quam male mihi consultum fuisset? Marc-Anton. Lib. 6.

& de culte : car, s'il a ce droit, il ne peut l'exercer ſur des rebelles obſtinés, que par la force & les châtimens.

Comme je ſuis de bonne-foi, dit Béliſaire, je conviens d'abord que tout ce qui peut influer ſur les mœurs & intéreſſer l'ordre public, eſt du reſſort du Souverain, non pas comme juge de la vérité & de l'erreur, mais comme juge du bien ou du mal qui en réſulte : car le premier principe de toute croyance eſt que Dieu eſt ami de l'ordre, & qu'il n'autoriſe rien de ce qui peut le troubler. Hé bien, dit l'Empereur, doutez-vous que les mœurs publiques n'ayent des rapports intimes & néceſſaires avec la croyance ? Je reconnois, dit Béliſaire, qu'il y a des vérités qui intéreſſent les mœurs ; mais obſervez que Dieu en a fait des vérités de ſentiment, dont aucun homme ſenſé ne doute. Au lieu que les vérités myſtérieuſes & qui ont beſoin d'être révélées, ne tiennent point à la morale. Examinez-les bien : Dieu les a détachées

détachées de la chaîne de nos devoirs, afin que, ſans la révélation, il y eût par-tout d'honnêtes gens. Or, ſi la providence a rendu indépendans de ces vérités ſublimes l'ordre de la ſociété, l'état des hommes, le deſtin des empires, les bons & les mauvais ſuccès des choſes d'ici bas, pourquoi les Souverains ne font-ils pas comme elle ? Qu'ils examinent de bonne-foi, ſi en croyant ou ne croyant pas tel ou tel point de doctrine, on en ſera mieux ou plus mal, meilleur ou moins bon citoyen, & ſujet plus ou moins fidèle. Cet examen ſera leur règle; & vous voyez par-là de combien de diſputes je les diſpenſe de ſe mêler.

Je vois, dit l'Empereur, que vous ne leur laiſſez que le ſoin de ce qui intéreſſe les hommes; mais y a-t-il pour eux de devoir plus ſaint que d'être les miniſtres des volontés du ciel? Ah! qu'ils ſoient les miniſtres de ſa bonté, s'écria Béliſaire; & qu'ils laiſſent aux démons l'in-

fernal emploi de miniſtres de ſes vengeances. Il eſt dans l'ordre de la bonté, dit l'Empereur, de vouloir que l'homme s'éclaire, & que la vérité triomphe. Elle triomphera, dit Béliſaire; mais vos armes ne ſont pas les ſiennes. Ne voyez-vous pas qu'en donnant à la vérité le droit du glaive, vous le donnez à l'erreur? que pour l'exercer, il ſuffira d'avoir l'autorité en main, & que la perſécution changera d'étendards & de victimes, au gré de l'opinion du plus fort? Ainſi Anaſtaſe a perſécuté ceux que Juſtinien protège; & les enfans de ceux qu'on égorgeoit alors, égorgent à leur tour la poſtérité de leurs perſécuteurs. Voilà deux Princes qui ont cru plaire à Dieu, en faiſant maſſacrer les hommes. Hé bien, lequel des deux eſt ſûr que le ſang qu'il a fait couler ſoit agréable à l'Éternel? Dans les eſpaces immenſes de l'erreur, la vérité n'eſt qu'un point. Qui l'a ſaiſi ce point unique? Chacun prétend que c'eſt lui; mais ſur quelle preuve? Et l'évidence même le met-elle

en droit d'exiger, d'exiger le fer à la main (*a*) qu'un autre en soit persuadé? La persuasion vient du ciel, ou des hommes. Si elle vient du ciel, elle a par elle-même un ascendant victorieux; si elle vient des hommes, elle n'a que les droits de la raison sur la raison. Chaque homme répond de son ame. C'est donc à lui, & à lui seul à se décider sur un choix d'où dépend à jamais sa perte ou son salut. Vous voulez m'obliger à penser comme vous! Et si vous vous trompez, voyez ce qu'il m'en coûte. Vous-même, dont l'erreur pouvoit être innocente, serez-vous innocent de m'avoir égaré? Hélas! à quoi pense un mortel de donner pour loi sa croyance? Mille autres, d'aussi bonne-foi, ont été séduits & trompés.

(*a*) *Defendenda religio est, non occidendo, sed moriendo; non sævitiâ, sed patientiâ... Si sanguine, si tormentis, si malo religionem defendere velis, jam non defendetur, sed polluetur atque violabitur* (Lactant.)

Mais quand il feroit infaillible, eft-ce un devoir pour moi de le fuppofer tel ? S'il croit parce que Dieu l'éclaire, qu'il lui demande de m'éclairer. Mais s'il croit fur la foi des hommes, quel garant pour lui & pour moi ! Le feul point fur lequel tous les partis s'accordent, c'eft qu'aucun d'eux ne comprend rien à ce qu'ils ofent décider ; & vous voulez me faire un crime de douter de ce qu'ils décident ! Laiffez defcendre la foi du ciel, elle fera des profélites ; mais avec des édits, on ne fera jamais que des rebelles, ou des fripons. Les braves gens feront martyrs, les lâches feront hypocrites ; les fanatiques de tous les partis feront des tigres déchaînés. Voyez ce fage Roi des Goths, ce Théodoric, dont le règne ne le céda que vers fa fin au règne de nos meilleurs Princes. Il étoit Arien ; mais bien loin d'exiger qu'on adopât fes fentimens, il puniffoit de mort dans fes favoris cette complaifance infame & facrilège. « Comment ne » me trahiriez-vous pas, difoit-il, moi

» qui ne fuis qu'un homme, puifque vous
» trahiffez pour moi celui que vos pères
» ont adoré » ? L'Empereur Conftance
penfoit de même. Il ne fit jamais un crime
à fes fujets d'être fidèles à leur croyance ;
il en faifoit un à fes courtifans d'abjurer
la leur pour lui plaire, & de trahir leur
ame pour gagner fa faveur. O plût au
ciel que Juftinien eût renoncé comme
eux au droit d'affervir la penfée ! Il
s'eft laiffé engager dans des querelles
interminables ; elles lui ont coûté plus
de veilles que fes plus utiles travaux.
Qu'ont-elles produit ? des féditions,
des révoltes & des maffacres : elles ont
troublé fon repos, & le repos de fes États.

Le repos des États, reprit l'Empereur,
dépend de l'union des efprits. C'eft une
maxime équivoque, dit Bélifaire, & dont
on abufe fouvent. Les efprits ne font
jamais plus unis, que lorfque chacun eft
libre de penfer comme bon lui femble.
Savez-vous ce qui fait que l'opinion eft
jaloufe, tyrannique & intolérante ? c'eft

l'importance que les Souverains ont le malheur d'y attacher; c'est la faveur qu'ils accordent à une secte, au préjudice & à l'exclusion de toutes les sectes rivales. Personne ne veut être avili, rebuté, privé des droits de citoyen & de sujet fidèle; & toutes les fois que dans un État on fera deux classes d'hommes, dont l'une écartera l'autre des avantages de la société, quel que soit le motif de l'exhérédation, la classe proscrite regardera la Patrie comme sa marâtre. Le plus frivole objet devient grave, dès qu'il influe sérieusement sur l'état des citoyens. Et croyez que cette influence est ce qui anime les partis. Qu'on attache le même intérêt à une dispute élevée sur le nombre des grains de sable de la mer; on verra naître les mêmes haines. Le fanatisme n'est le plus souvent (*a*) que l'envie, la

(*a*) *Privatæ causæ pietatis aguntur obtentu, & cupiditatum quisque suarum religionem habet velut pedisequam.* (Le Pape Léon à l'Empereur Théodose).

cupidité, l'orgueil, l'ambition, la haine, la vengeance qui s'exercent au nom du ciel; & voilà de quels Dieux un Souverain crédule & violent se rend l'implacable Ministre. Qu'il n'y ait plus rien à gagner sur la terre à se débattre pour le ciel; que le zèle de la vérité ne soit plus un moyen de perdre son rival ou son ennemi, de s'élever sur leurs débris, de s'enrichir de leurs dépouilles, d'obtenir une préférence à laquelle ils pouvoient prétendre; tous les esprits se calmeront, toutes sectes seront tranquilles.

Et la cause de Dieu sera abandonnée, lui dit Justinien.

Dieu n'a pas besoin de vous pour soutenir sa cause, dit Bélisaire. Est-ce en vertu de vos édits que le soleil se lève, & que les étoiles brillent au ciel? La vérité luit de sa propre lumière; & on n'éclaire pas les esprits avec la flamme des bûchers (*a*). Dieu remet aux Princes

(*a*) *Non est religionis cogere religionem, quæ*

le ſoin de juger les actions des hommes; mais il ſe réſerve à lui ſeul le droit de juger les penſées; & la preuve que la vérité ne les a pas pris pour arbitres, c'eſt qu'il n'en eſt aucun qui ſoit exempt d'erreur.

Si la liberté de penſer eſt ſans frein, dit l'Empereur, la liberté d'agir ſera bientôt de même.

Point du tout, reprit Béliſaire: c'eſt-là que l'homme rentre ſous l'Empire des loix; & plus cet Empire ſe renfermera dans ſes limites naturelles, moins il aura beſoin de force pour maintenir l'ordre & la paix. La juſtice eſt le point d'appui de l'autorité; & celle-ci n'eſt chancelante, que lorſqu'elle eſt hors de ſa baſe. Comment voulez-vous accoutumer les hommes à voir un homme s'ériger en

---

ſponte ſuſcipi debet, non vi. (Tertulian. ad Scapulam.)

Arma militiæ noſtræ carnalia non ſunt. (Paul. 2. Corinth.)

Dieu, & commander, les armes à la main, de croire ce qu'il croit, de penser comme il pense ? Demandez à vos Généraux si l'on persuade à coups d'épée. Demandez-leur ce qu'a fait en Afrique la rigueur & la violence exercée sur les Vandales. J'étois en Sicile, Salomon y arriva furieux & désespéré. « Tout est » perdu en Afrique, me dit-il : les Van- » dales sont révoltés ; Carthage est prise, » elle est au pillage ; & dans ses murs & » dans les campagnes, on nage dans des » flots de sang ; & cela, pour quelques » rêveurs qui ne s'entendent pas eux- » mêmes, & qui jamais ne seront d'ac- » cord. Si l'Empereur s'en mêle, s'il donne » des édits pour des subtilités où il ne » comprend rien, il n'a qu'à mettre ses » Docteurs à la tête de ses armées : pour » moi, j'y renonce ; je suis au désespoir ». Ainsi me parla ce brave homme. Entre nous, il avoit raison. C'est bien assez des passions humaines pour troubler un si

vaste Empire, sans que le fanatisme encore y vienne agiter ses flambeaux.

Et qui appaisera les troubles élevés? demanda l'Empereur. L'ennui, répondit Bélisaire, l'ennui de disputer sur ce qu'on n'entend pas, sans être écouté de personne. C'est l'attention qu'on a donnée aux nouveautés, qui a produit tant de novateurs. Qu'on n'y mette aucune importance; bientôt la mode en passera; & ils prendront d'autres moyens pour devenir des personnages. Je compare tous ces gens-là à des champions dans l'arêne. S'ils étoient seuls, ils s'embrasseroient. Mais on les regarde; ils s'égorgent.

En vérité, dit le jeune homme, ses raisons me persuaderoient. Ce qui m'en afflige, dit l'Empereur, c'est qu'il rend le zèle d'un Prince inutile à la religion. Le ciel m'en préserve, dit Bélisaire! Je suis bien sûr de lui laisser le plus infaillible moyen de la rendre chère à ses peuples : c'est de faire juger de la

sainteté de sa croyance par la sainteté de ses mœurs ; c'est de donner son règne pour exemple & pour gage de la vérité qui l'éclaire & qui le conduit. Rien de plus aisé, en faisant des heureux, que de faire des prosélites ; & un Monarque juste a lui seul plus d'empire sur les esprits, que tous les persécuteurs ensemble. Il est plus commode sans doute de faire égorger les hommes, que de les persuader ; mais si les Souverains demandoient à Dieu : Quelles armes emploierons-nous, pour vous faire adorer, comme vous devez l'être ? & que Dieu daignât se faire entendre, il leur répondroit : *Vos vertus.*

Quand l'ame de Justinien, que cette dispute avoit émue, se fut calmée dans le silence, il se rappella les maximes & les conseils des Sectaires qui l'entouroient, leur violence, leur orgueil, leurs animosités cruelles. Quel contraste, disoit-il en lui-même ! Voilà un homme blanchi dans les combats, qui respire

l'humanité, la modération, l'indulgence; & les Miniſtres d'un Dieu de paix ne m'ont jamais recommandé qu'une contrainte tyrannique, & qu'une inflexible rigueur ! Béliſaire eſt pieux & juſte : il aime ſon Dieu, il deſire que tous l'adorent comme lui; mais il veut que ce culte ſoit volontaire & libre. C'eſt moi qui me ſuis trop livré à ce zèle qui, dans mon ame, n'étoit peut-être que l'orgueil de dominer ſur les eſprits.

CHAPITRE XVI.

LE lendemain l'Empereur & Tibère, en allant trouver le Héros, coururent un danger qu'ils n'avoient pas prévu ; & la gloire de les en délivrer fut un triomphe que le ciel voulut donner encóre à Bélisaire.

Les Bulgares, qu'on n'avoit poursuivis que jusqu'au pied des montagnes de la haute-Thrace, n'avoient pas plutôt vu la campagne libre, qu'ils s'y étoient répandus de nouveau ; & l'un de leurs corps détachés faisoit des courses sur la route du Château de Bélisaire, lorsqu'ils apperçurent un char qui annonçoit un riche butin : ils l'environnent, lui coupent le passage, & se saisissent des voyageurs. Ceux-ci, en donnant ce qu'ils avoient, obtinrent aisément la vie. Mais on mit à leur liberté un prix qu'ils n'é-

toient pas en état de payer sur l'heure; & on les emmenoit captifs.

L'Empereur ne vit qu'un moyen d'échapper aux Bulgares, sans en être connu. Conduisez-nous, leur dit-il, où nous avons dessein de nous rendre : de-là nous nous procurerons la rançon que vous demandez. Je vous réponds sur ma tête que vous n'avez point de surprise à craindre ; & si je manque à ma parole, ou si je vous fais repentir de vous être fiés à moi, je consens à perdre la vie.

L'air d'assurance & de majesté dont il appuya ces paroles, fit impression sur les Bulgares. Où faut-il vous mener, lui demanda leur Chef? A six milles d'ici, répondit l'Empereur, au Château de Bélisaire. De Bélisaire ! dit le Bulgare. Quoi ! vous connoissez ce Héros ? Assurément, dit l'Empereur, & j'ose croire qu'il est mon ami. S'il est vrai, dit le Chef, vous n'avez rien à craindre : nous allons vous accompagner.

Bélisaire, au bruit de leur arrivée,

croit qu'on vient l'enlever une ſeconde fois; & ſa fille toute tremblante le ſerre dans ſes bras, avec des cris perçans. Mon père, dit-elle; ah, mon père ! faut-il encore nous ſéparer !

A l'inſtant même on vient leur dire que la cour du Château ſe remplit d'hommes armés, qui environnent un char. Béliſaire ſe montre; & le Chef des Bulgares l'abordant avec ſes captifs : Héros de la Thrace, lui dit-il, voilà deux hommes qui te réclament, & qui ſe diſent de tes amis. Qu'ils ſe nomment, dit Béliſaire. Je ſuis Tibère, dit l'un d'eux, & mon père eſt pris avec moi. Oui, s'écria Béliſaire, oui ſans doute, ce ſont mes voiſins, mes amis. Mais vous qui me les amenez, de quel droit ſont-ils en vos mains ? Qui êtes-vous ? Nous ſommes Bulgares, dit le Chef; & nos droits ſont les droits des armes. Mais il n'eſt rien qui ne cède au reſpect que nous avons pour toi. Ce ſeroit mal ſervir un Prince qui t'honore, que de manquer d'égards pour ceux qui te ſont

chers. Grand homme, tes amis ſont libres, & ils te doivent leur liberté.

A ces mots, l'Empereur & Tibère tendirent les bras à leur libérateur ; & Béliſaire ſe ſentant enveloppé de leurs chaînes : Quoi, dit-il, vos mains ſont captives ! & il détacha leurs liens.

Quels furent, dans l'ame de l'Empereur, l'étonnement, la joie & la confuſion ! O vertu, dit-il en lui-même, ô vertu, quel eſt ton pouvoir ! Un pauvre aveugle, du fond de ſa miſère, imprime le reſpect aux Rois ! déſarme les mains des barbares ! & rompt les chaînes de celui !... Grand Dieu ! ſi l'univers voyoit ma honte !... Ah ! ce ſeroit encore un châtiment trop doux.

Les Bulgares vouloient lui rendre tout ce qu'il leur avoit donné. Non, leur dit-il, gardez ces dons, & ſoyez sûrs que j'y joindrai la rançon qui vous eſt promiſe.

Leur Chef, en quittant Béliſaire, lui demanda s'il ne le chargeoit d'aucun ordre

ordre auprès de ſon Roi. Dites-lui que je fais des vœux, répondit le Héros, pour qu'un ſi vaillant Prince ſoit l'allié de ma patrie, & l'ami de mon Empereur.

O Béliſaire! s'écria Juſtinien, quand il fut revenu du trouble que ce péril lui avoit cauſé; ô Béliſaire! quel aſcendant vous avez ſur l'ame des peuples! les ennemis même de l'Empire ſont vos amis! Ne vous étonnez pas, lui dit Béliſaire en ſouriant, de mon crédit chez les Bulgares. Je ſuis fort bien avec leur Roi. Il y a même très-peu de jours que nous avons ſoupé enſemble. Où donc, lui demanda Tibère? Dans ſa tente, dit le vieillard: j'ai oublié de vous le dire. Lorſque je me rendois ici, ils m'ont arrêté comme vous ſur la route, & ils m'ont mené dans leur camp. Leur Roi m'a bien reçu, m'a donné à ſouper, m'a fait coucher ſous ſes pavillons; & le lendemain je me ſuis fait remettre au lieu même où l'on m'avoit pris. Quoi, dit Juſtinien, ce Roi ſait qui vous êtes; &

il ne vous a pas retenu ! Il en avoit bien quelque envie, dit Bélisaire ; mais ses vues & mes principes ne se sont pas trouvés d'accord. Il me parloit de me venger. Me venger ! moi ! la digne cause pour mettre mon pays en feu ! je l'ai remercié comme vous croyez bien ; & il m'en estime davantage.

Ah ! quels remords ! Quels remords éternels pour l'ame de Justinien, lui dit Justinien lui-même, s'il sait jamais quel a été l'excès de son ingratitude ! Où trouvera-t-il un ami comme celui qu'il a perdu ? Et n'est-il pas indigne d'en avoir jamais, après son horrible injustice ?

Non, reprit Bélisaire, ne l'outragez pas. Plaignez, respectez sa vieillesse. Vous allez voir comment il a été surpris. Ma ruine a eu trois époques. La première fut mon entrée dans Carthage. Maître du palais de Gelimer, je fis de son trône un tribunal, où je siégai pour rendre la justice. Mon intention étoit de donner aux loix un appareil plus imposant ; mais

on n'étoit pas obligé de lire dans ma pensée ; & lorsqu'on s'assied sur un trône, on a bien l'air de l'essayer. Je fis donc là une imprudence : ce ne fut pas la seule. J'eus la curiosité de me faire servir à la table de Gelimer, & à la manière des Vandales, par les Officiers de leur Roi. C'en fut assez pour faire croire que je voulois prendre sa place. Le bruit en courut à la Cour. Pour le détruire, je demandai mon retour après ma victoire ; & Justinien récompensa ma fidélité par le plus beau triomphe. Je menois Gelimer captif, avec sa femme & ses enfans, & les trésors accumulés que les Vandales, depuis un siècle, avoient ravis aux nations. L'Empereur me reçut dans le Cirque ; & en le voyant sur ce trône élevé, qu'entouroit un peuple innombrable, tendre la main à son sujet, avec une grace mêlée de douceur & de majesté, je tressaillis de joie, & je dis en moi-même : Cet exemple va lui donner une foule de Héros : il sait le grand art d'exciter l'ému-

lation & l'amour de la gloire ; on ſe diſputera l'honneur de le ſervir. Mais ſi mon triomphe lui préparoit des ſuccès, il m'annonçoit bien des traverſes ! Ce fut dès-lors que l'envie ſe déchaîna contre moi.

Cinq ans de victoires lui imposèrent ſilence ; mais laſſe enfin de mes ſuccès, elle perdit toute pudeur.

J'aſſiégeois Ravenne, où les Goths s'étoient retirés, chaſſés de toute l'Italie. C'étoit leur unique refuge ; ils ne pouvoient plus m'échapper. On fit entendre à l'Empereur que la place étoit imprenable, que la ruine de ſon armée feroit le fruit de ſon obſtination ; & lorſque réduits à l'extrémité, les Goths m'alloient rendre les armes, arrivent des Ambaſſadeurs, que Juſtinien envoie pour leur offrir la paix. Je vois clairement qu'on l'a ſurpris, & que ce ſeroit le trahir que de manquer l'inſtant de gagner l'Italie : je diffère de conſentir à la paix qu'il fait propoſer ; la ville ſe rend, & je

ſuis accuſé de révolte & de trahiſon. Ce n'étoit pas ſans quelque apparence, comme vous voyez : j'avois déſobéi, j'avois fait encore plus. Les aſſiégés mécontens de leur Roi, m'avoient offert ſa Couronne : un refus pouvoit les aigrir ; je les flattai par ma réponſe, & cette acceptation, en effet ſimulée, paſſa pour ſincère à la Cour. Je fus rappellé ; & mon obéiſſance déconcerta mes ennemis. Je menai captif aux pieds de l'Empereur ce Roi des Goths (*a*), dont on m'accuſoit d'avoir accepté la Couronne. Mais cette fois le triomphe ne me fut point accordé. J'en eus une douleur mortelle. Non que j'en fuſſe humilié : mon cortège faiſoit ma pompe ; & l'affluence & les acclamations du peuple qui m'environnoit, auroient ſatisfait une vanité plus ambitieuſe que la mienne. Mais le froid accueil de Juſtinien m'annonçoit qu'il n'étoit point diſſuadé ;

(*a*) Vitigès.

& par malheur, cette cruelle atteinte qu'on avoit portée à ſon ame, fut encore envenimée par l'enthouſiaſme imprudent d'un peuple enivré de ma gloire.

Ici, de bonne-foi, mettez-vous à la place de l'Empereur, déjà prévenu contre moi. N'auriez-vous pas été bleſſé des éloges qu'on me donnoit, & qui étoient pour lui des reproches ? N'auriez-vous pas pris quelque ombrage de l'ambition d'un ſujet, que la voix publique élevoit juſqu'au ciel ? N'auriez-vous pas vu avec quelque dépit tout un peuple, dans ſon ivreſſe, affecter de me venger de vous, en me décernant un triomphe plus beau que celui qu'on me refuſoit ? Auriez-vous fermé l'oreille aux réflexions de la Cour, ſur l'inſulte faite à la majeſté par ce tumulte populaire ? Mon voiſin, le plus grand Prince eſt homme : il n'en eſt point qui ne ſoient jaloux de leur gloire & de leur pouvoir ; & quand Juſtinien n'auroit pas eu la force de ſe vaincre & de me pardonner, cela devroit peu nous ſur-

prendre. Il le fit cependant ; il se mit au-dessus des foiblesses de la vanité, & des soupçons de la jalousie ; il daigna me confier encore l'honneur de ses armes & la défense de ses Etats. Mais un dernier événement le fit pencher enfin du côté de mes ennemis.

J'étois au bout de ma carrière. Narsès, qui m'avoit succédé en Italie, me consoloit par ses victoires de ma triste inutilité ; je croyois n'avoir plus qu'à mourir tranquille, quand les Huns vinrent désoler la Thrace. L'Empereur se souvint de moi, & daigna charger ma vieillesse d'une expédition, dont l'issue décidoit du sort de l'Etat. Je couvris mes rides & mes cheveux blancs d'un casque rouillé par dix ans de repos (*a*). La fortune me

(*a*) *Dum interea civitas omnis tumultuando maximum in modum perturbaretur... Belisarius, clarissimus olim præfectus, etsi, præ senectute, in curvitatem jam declinasset, mittitur tamen per Imperatorem in hostes.... Et ipse quidem de se, mirâ animi prom-*

ſeconda; je chaſſai les Huns, qui n'étoient plus qu'à quelques milles de nos murailles; & le ſuccès d'une embuſcade me fit regarder comme un Dieu. Ce fut dans toute la ville, à mon retour, une folie, un égarement dont je gémiſſois en moi-même; mais le moyen de l'appaiſer? L'Empereur étoit vieux: cet âge a des foibleſſes; & l'extrême faveur du peuple, les honneurs exceſſifs qu'il me rendoit, firent croire à ce Prince qu'on étoit las de ſon règne, & qu'on l'avertiſſoit de céder le trône à celui qui le défendoit. L'inquiétude & le chagrin ſe ſaiſirent de ſon ame; & ſans me traiter comme criminel, il m'éloigna comme dangereux. Ce fut alors que ſe forma contre lui cette conſpiration, dont les complices ſont morts dans les tortures, ſans en avoir

---

titudine, juvenis munera exequebatur. Id namque ultimum illi in vita certamen fuit; nec ſanè minorem ex eo retulit gloriam, quàm ex Vandalis, Gothiſque devictis. Agathias. Lib. 5.

nommé le Chef. La calomnie a ſuppléé au ſilence des coupables, & ce ſilence a été pris lui-même pour un aveu qui m'accuſoit. J'ai été arrêté; le peuple s'en eſt plaint; une longue priſon l'a ému de pitié; l'indignation a produit la révolte; & l'Empereur obligé de me livrer au peuple, n'a cru faire, en m'ôtant les moyens de lui nuire, que déſarmer ſon ennemi. Je ne le fus jamais, le ciel m'en eſt témoin; mais le ciel, qui lit dans les cœurs, n'a pas permis aux Souverains d'y lire; & celui que vous accuſez, eſt plus malheureux que coupable, d'en avoir cru des apparences qui vous auroient peut-être abuſé comme lui.

Oui ſans doute, il eſt malheureux, & le plus malheureux des hommes, dit Juſtinien, en ſe précipitant ſur lui, & en le ſerrant dans ſes bras. Quel eſt ce tranſport de douleur, lui demanda Béliſaire étonné? C'eſt le tourment d'une ame déchirée, lui dit Juſtinien. O mon cher Béliſaire! ce maître injuſte, ce tyran

barbare, qui vous a fait crever les yeux, & qui vous a réduit à la mendicité; c'eſt lui, c'eſt lui qui vous embraſſe. Vous, Seigneur! s'écria le Héros. — Oui, mon ami, mon défenſeur, oui, le plus vertueux des hommes, c'eſt moi qui ai donné au monde cet horrible exemple d'ingratitude & de cruauté. Laiſſez-moi ſubir à vos pieds l'humiliation que je mérite. J'oublie un trône que j'ai ſouillé, une couronne dont je ſuis indigne. C'eſt la pouſſière que vous foulez que je dois mouiller de mes larmes; c'eſt-là que mon front doit cacher l'opprobre dont il eſt couvert.

Hé bien! lui dit Béliſaire qui, le retenant dans ſes bras, le ſentoit ſuffoqué de ſanglots, hé bien, Seigneur! allez-vous ſuccomber au repentir d'une faute? Vous voilà dans l'abattement, comme ſi vous étiez le premier homme que la calomnie eût ſéduit, ou que l'apparence eût trompé! Mais votre erreur fût-elle un crime, y a-t-il de quoi vous dégrader & vous avilir à vos propres yeux? Non,

grand Prince, un moment de ſurpriſe ne doit pas vous ôter l'eſtime de vous-même, & le courage de la vertu. Que votre ame flétrie & conſternée ſe relève, au ſouvenir de tout le bien que vous avez fait aux hommes, avant ce malheureux moment. Béliſaire eſt aveugle; mais vingt peuples par vous ſont délivrés du joug des barbares; mais les ravages de tous les fléaux ſont réparés par vos bienfaits; mais trente ans d'un règne marqué par des travaux utiles, ont prouvé à tout l'univers que vous n'êtes pas un tyran. Béliſaire eſt aveugle; mais il vous le pardonne; & ſi vous croyez devoir expier encore le mal que vous lui avez fait, voyez combien cela vous eſt facile. Ah! rempliſſez un ſeul des vœux que je fais pour le bonheur du monde, & je ſuis trop dédommagé.

Venez donc, lui dit l'Empereur, en le ſerrant de nouveau dans ſes bras, venez m'aider à expier mon crime; venez l'expoſer dans toute ſon horreur aux yeux

de ma perfide Cour ; & que votre préſence, en rappellant ma honte, atteſte auſſi mon repentir.

Béliſaire eut beau le conjurer de le laiſſer dans ſa ſolitude ; il fallut, pour le conſoler, qu'il conſentît à le ſuivre. Alors Juſtinien s'adreſſant à Tibère : Que ne vous dois-je pas, lui dit-il, mon ami ! & quels bienfaits égaleront jamais le ſervice que vous m'avez rendu ! Non, Seigneur, lui dit le jeune homme, vous n'êtes pas aſſez riche pour m'en récompenſer. Mais chargez Béliſaire de la reconnoiſſance. Tout pauvre qu'il eſt, il poſſède un tréſor que je préfère à tous les vôtres. Mon tréſor eſt ma fille, dit Béliſaire ; & je ne puis mieux le placer. A ces mots il fit appeller Eudoxe. Ma fille, lui dit-il, embraſſez les genoux de l'Empereur, & demandez-lui ſon aveu, pour donner votre main au vertueux Tibère. Au nom, à la vue de Juſtinien, le premier mouvement de la nature, dans le cœur de la fille de Béliſaire, fut un fré-

missement d'horreur. Elle jette un cri douloureux, recule, & détourne la vue. Justinien s'avance vers elle. Eudoxe, lui dit-il, daignez me regarder: vous me verrez baigné de larmes: elles expriment le repentir qui me suivra dans le tombeau. Ni ces larmes, ni mes bienfaits ne peuvent effacer mon crime; mais Bélisaire me le pardonne; & voici le moment de vous montrer sa fille, en me pardonnant comme lui.

Ce fut pour Justinien une consolation, d'unir Eudoxe avec Tibère; & il commença, dès ce moment, à sentir rentrer dans son cœur la douce paix de l'innocence.

Jamais révolution plus soudaine & moins attendue, n'avoit renversé les idées & les intérêts de la Cour. L'arrivée de Bélisaire y jetta le trouble & la consternation. Le voilà, dit l'Empereur à ses courtisans, le voilà ce Héros, cet homme juste, que vous m'avez fait condamner. Tremblez, lâches: son innocence & sa

vertu me ſont connues ; & votre vie eſt dans ſes mains. La pâleur, la honte & l'effroi étoient peints ſur tous les viſages : on croyoit voir dans Béliſaire un Juge inexorable , un Dieu terrible & menaçant ; il fut modeſte comme dans ſa diſgrace : il ne voulut connoître aucun de ſes accuſateurs ; & honoré juſqu'à ſa mort de la confiance de ſon maître , il ne lui inſpira jamais que l'indulgence pour le paſſé , la vigilance ſur le préſent , & une ſévérité impoſante pour tous les crimes à venir. Mais il vécut trop peu pour le bonheur du monde , & pour la gloire de Juſtinien. Ce vieillard foible & découragé , ſe contenta de lui donner des larmes ; & les conſeils de Béliſaire furent oubliés avec lui.

FIN.

LETTRES

RELATIVES A BÉLISAIRE.

LETTRE

LETTRE

De S. M. l'Impératrice de Russie à M. Marmontel.

Monsieur, j'ai reçu votre lettre, qui accompagnoit le livre que vous avez bien voulu m'envoyer, au moment que je partois pour faire une courſe dans diverſes provinces. J'en réſervois la lecture pour le chemin. Elle eſt achevée. Recevez-en mes remercîmens. J'ai été enchantée de cette lecture, & je ne l'ai pas été ſeule. C'eſt un livre qui mérite d'être traduit dans toutes les langues. Béliſaire m'a confirmée dans l'opinion, qu'il n'y a de vraie gloire que celle qui réſulte des principes que Béliſaire ſoutient avec autant d'agrément que de ſolidité. Soyez aſſuré, Monſieur, de l'eſtime diſtinguée que j'ai depuis long-tems pour ſon auteur.

Signé, Caterine.

P. S. Je ne ſais d'où dater ma lettre. Je ſuis ſur un vaiſſeau, au milieu du Wolga, avec un aſſez gros tems, que bien des Dames appelleroient un orage effroyable.

Le 7 Mai 1767.

BILLET

De M. de Voltaire à M. d'Alembert.

BÉLISAIRE eſt traduit dans preſque toutes les langues de l'Europe. L'Impératrice de Ruſſie mande de Caſan, en Aſie, qu'on y imprime actuellement la traduction Ruſſe.

M. d'Alembert eſt prié de faire paſſer ce billet à M. de Marmontel, en quelque lieu qu'il puiſſe être.

LETTRE

Du Prince DE GALLITZIN.

JE me fais bien bon gré, Monsieur, de vous avoir fait part de l'aventure arrivée à votre Bélisaire, puisque vous y témoignez tant de satisfaction. Rien n'est plus vrai. Il est traduit en langue Russe. Et le neuvième chapitre est d'un bout à l'autre de la façon de mon aimable, de mon incomparable Souveraine. On l'imprime réellement à Moscou ; on veut le répandre promptement en Russie : Afin, dit-Elle, *que mes sujets sachent les liens qui nous unissent ensemble.* J'en ai demandé quelques exemplaires, & je veux en déposer un à la bibliothèque du Roi. Je vous conseille très-fort de lui écrire ; & je me charge, comme à mon ordinaire, avec plaisir, de faire passer votre lettre à l'Impératrice.......

Adieu, Monsieur, soyez persuadé

que l'amitié, l'eſtime & l'attachement ſincères que je vous ai voués, ne finiront qu'avec la vie de celui qui a l'honneur d'être, &c.

Signé, PRINCE DE GALLITZIN.

LETTRE

De M. Marmontel à S. M. l'Impératrice de Russie.

MADAME,

VOTRE MAJESTÉ IMPÉRIALE vient de mettre le ſceau de l'immortalité à mon ouvrage. On m'aſſure qu'Elle a daigné le faire traduire ſous ſes yeux, & en traduire elle-même un chapitre, dans une langue que ſes loix rendront chère à l'humanité. Mais cette faveur qui paſſe de ſi loin mon ambition & mes eſpérances, n'eſt pas ce qui me touche le plus ſenſiblement. J'oublie ce qu'elle a de perſonnel pour moi, & je m'occupe avec raviſſement de ce qu'elle a d'intéreſſant pour vos peuples. C'eſt, MADAME, le neuvième chapitre, où j'établis : *Qu'il n'y a d'abſolu que le pouvoir des loix, & que celui qui veut régner arbitrairement eſt eſclave ;*

que c'eſt toujours avec ſon peuple qu'un Souverain doit ſe liguer ; que l'Etat & lui ne ſont qu'un ; que cette unité fait ſa force ; qu'elle eſt la baſe de ſa grandeur, de ſon repos & de ſa gloire ; c'eſt ce chapitre que VOTRE MAJESTÉ adopte, & qu'elle daigne conſacrer en le traduiſant de ſa main : *Afin*, dit-Elle, *que mes ſujets ſachent les liens qui nous uniſſent enſemble.* Ce ſont les paroles de VOTRE MAJESTÉ, paroles dignes d'être gravées ſur l'airain, & dans tous les cœurs. Qu'il y a de magnanimité dans cette franchiſe héroïque ! qu'elle annonce bien dans une Souveraine la réſolution d'être juſte ! & que Celle qui profeſſe ſi ouvertement ſes devoirs, eſt bien sûre de les remplir ! Voilà, MADAME, ce qui me tranſporte de joie & d'admiration. Ce n'eſt point l'orgueil reconnoiſſant que je mets aux pieds de VOTRE MAJESTÉ : je lui rends de très-humbles graces, non d'avoir laiſſé tomber un rayon de ſa gloire ſur mes foibles talens, mais d'avoir annoncé par

un trait ſublime de caractère, l'équité, la droiture, la grandeur de ſes vues, pour le bonheur de vingt millions de mes ſemblables, que le ciel a mis ſous ſes loix.

Je ſuis, avec un très-profond reſpect,

MADAME,

DE VOTRE MAJESTÉ IMPÉRIALE,

Le très-humble &c.

A Aix-la-Chapelle, le 12 Septembre.

LETTRE

De MM. les Traducteurs de Bélisaire en Langue russe, à M. de Marmontel.

MONSIEUR,

LORSQUE Bélisaire arriva en Russie, il se trouva qu'une douzaine de personnes s'étoient proposé de descendre le Wolga, depuis la ville de Twer jusqu'à celle de Sinbirsk, ce qui fait un espace de 1300 werstes, mesure du pays. Ils furent si enchantés de la lecture de ce livre, qu'ils résolurent d'employer leurs heures de loisir à traduire Bélisaire en langue du pays. Onze d'entre eux partagèrent au sort les chapitres. Le douzième, qui vint trop tard, fut chargé de composer une dédicace des Traducteurs à l'Évêque de Twer, que la compagnie trouva digne d'être nommé à la tête de

Bélifaire. Outre les bonnes qualités de fon efprit & de fon cœur, il venoit de fe fignaler par un fermon, dont la morale étoit auffi pure que celle de cet excellent livre. L'Évêque, bien loin de défapprouver cette dédicace, en a temoigné beaucoup de contentement, & même il s'en glorifie. Notre traduction vient d'être imprimée. Quelque défectueufe qu'elle foit, ceux qui y ont travaillé croient ne pouvoir fe difpenfer de vous en offrir, Monfieur, un exemplaire. Recevez-le comme une preuve de l'eftime que nous avons conçue pour Bélifaire & pour fon Auteur. C'eft elle qui nous a portés à entreprendre ce à quoi la plupart de nous ne s'étoient jamais appliqués. L'on reproche à notre traduction la diverfité des ftyles : nous n'en difconvenons pas ; mais nous avons jugé à propos de n'y rien changer : parce que cela même marque bien précifément ce qui a pu porter des perfonnes, qui n'ont fait de leur vie la

profeſſion de Traducteur, à traduire Béliſaire......

Nous nous diſons avec autant de plaiſir que de conſidération,

Le Compoſiteur de la Dédicace des Traducteurs à l'Évêque, Comte de SCHOUVALOFF.

Le Traducteur de la Préface, du Ier & du IVe chapitres, J. JELAGIN.

Celui du II, Z. C. CZERNICHEW.

Celui du III, S. COSMIN.

Celui du V, Gr. Comte ORLOW.

VI, X, XI, XII, WOLKOW.

VII, VIII chapitres, A. DE NARESCHKIN.

IX, CATERINE.

XIII, A. BIBICOW.

XIV, S. P. MESEZERSKOY.

XV, C. V. ORLOW.

XVI, GRÉGOIRE KOSITZKI.

A S. Pétersbourg, ce 11 Septembre 1768.

LETTRE

De M. Marmontel à S. M. l'IMPÉRATRICE DE RUSSIE.

MADAME,

SI Bélifaire n'étoit fait que pour infpirer aux peuples une fidélité inviolable & un dévouement abfolu, il ne feroit pas étonnant que la Souveraine d'un grand empire eût pris foin de rendre ce livre populaire dans fes états ; mais il eft fait auffi pour démontrer aux Rois que leur puiffance, leur grandeur, leur gloire eft d'être juftes ; & qu'ils font les plus dépendans, les plus malheureux des efclaves, lorfqu'un defpotifme arbitraire a mis les paffions à la place des loix. C'eft-là ce que VOTRE MAJESTÉ,

non-feulement a permis de traduire fous fes yeux dans la langue de fes fujets, mais ce qu'Elle a eu le courage & la magnanimité de traduire elle-même. Ce font-là les amufemens de la Légiflatrice du Nord. Elle a fait plus; & pour confacrer les maximes les plus contraires à l'oppreffion & au fanatifme, Elle a voulu que la traduction de Bélifaire fût dédiée à l'un des hommes les plus vertueux de fon empire, à un Prélat dont les mœurs honorent le facerdoce, & rappellent ces tems heureux, où les chofes faintes étoient dans les mains des Saints.

O combien les principes de VOTRE MAJESTÉ font éloignés de ces maximes : Qu'on ne doit laiffer voir à la multitude que l'un des deux bouts de fa chaîne; qu'il faut fans ceffe lui parler de fes engagemens, & jamais de fes droits; que c'eft manquer aux Souverains que de révéler le fecret des devoirs mutuels, des liens réciproques, que la nature a établis entre eux & leurs fujets!

La traduction de Bélisaire, en langue russe, est sans doute un beau monument élevé à la gloire des lettres & de la philosophie ; mais c'est aussi, j'ose le dire, un beau monument en l'honneur de la Royauté ; & dans aucune cour du monde, la vérité ne se souvient d'avoir reçu un semblable accueil.

Je n'ai pu, MADAME, jouir pleinement de l'honneur que vous avez fait à mon livre. Je ne sais point la langue russe. Mais comme les vrais croyans révèrent la bible sans l'entendre, j'ai baisé avec un saint respect les caractères du neuvième chapitre, en pensant à la main qui les avoit tracés. Je me suis fait expliquer littéralement cette version embellie ; & j'ai vu que mes idées avoient eu le même bonheur, que des ruisseaux qui traversent des mines d'or.

Je supplie VOTRE MAJESTÉ d'agréer mes très-humbles actions de grace, & d'être bien persuadée que ma reconnoissance est

encore au-dessous de mon admiration, & du très-profond respect avec lequel je suis,

MADAME,

DE VOTRE MAJESTÉ IMPÉRIALE,

Le très-humble & très-obéissant Serviteur.

A Paris, ce 7 Décembre 1768.

LETTRE

De M. MARMONTEL à MM. les Traducteurs.

MESSIEURS,

DANS un moment où il eſt ſi naturel que je ſois tranſporté de joie & de reconnoiſſance, s'il m'étoit permis de me livrer à une idée poétique, je me peindrois le Wolga, étonné de voir ſur ſes eaux la philoſophie & les muſes, de voir ſa Souveraine, protectrice éclairée des lettres & des arts, en faire ſes amuſemens & les délices de la cour.

Mais ſans me livrer à la fiction, je regarde, Meſſieurs, comme un ſpectacle intéreſſant pour votre patrie & pour l'Europe entière, l'amuſement que vous avez daigné vous faire, de traduire un ouvrage,

ouvrage, auquel il ne manque plus que d'être digne de sa gloire.

Il vous a été facile, Messieurs, d'exprimer les sentimens héroïques de Bélisaire : vous les aviez dans le cœur. Le récit des disgraces qu'il a essuyées sous le règne d'un homme foible, ne vous a que mieux fait sentir le bonheur de servir une femme forte. De vils courtisans auroient pâli en traduisant les discours de mon vieillard sur le désintéressement de la vertu, sur la faveur, & sur le luxe. Ce qui, pour eux, auroit été une peine humiliante, a été pour vous un plaisir. La peinture de la vertu réjouit l'ame vertueuse ; la satyre du vice ne blesse que le vicieux. Mon ambition a été que mon livre fût haï des méchans, aimé des gens de bien, chéri sur-tout des ames élevées. Mon ambition est remplie en ce qui me touchoit le plus, puisque ce livre a eu le bonheur de réussir auprès de vous. Agréez, Messieurs, mes

remercîmens, de l'honneur immortel que vous lui avez fait, & les aſſurances du profond reſpect avec lequel je ſuis,

MESSIEURS,

Votre très-humble, &c.

M....

A Paris, ce 17 Décembre 1768.

LETTRE

De S. M. le Roi de Pologne.

MONSIEUR de Marmontel, il m'a paru que vous avez fait avec le public comme on fait avec les enfans, auxquels on veut donner le goût de la lecture. On leur donne d'abord de jolis livres, amufans, peu profonds, mais qui leur font fentir qu'il y a quelque chofe de plus à favoir. Quand leur curiofité eft mife en mouvement, & que l'ambition de n'être plus enfans agit en eux, on leur donne des livres plus forts. On étoit fûr qu'un livre de vous devoit être bien écrit & plein de fentiment. Auffi avez-vous réuffi à faire lire avec plaifir & avec fruit, dans ce fiècle élégant, un traité de morale très-férieux. Que les hommes les plus éloquens, les plus inftruits foient les apôtres de la vertu; & les paradoxes

injurieux aux lettres tomberont. En y contribuant aussi bien, vous m'engagez à vous dire de bien bon cœur, que je suis, Monsieur de Marmontel, votre très-affectionné.

Signé, STANISLAS-AUGUSTE, Roi.

APOSTILLE

A une lettre de M. Gyllenstolpe, chambellan & secrétaire de S. M. la feue REINE DE SUEDE, *à M. Marmontel, en lui envoyant, de la part de S. M., une boëte d'or émaillée, où étoient représentés les tableaux les plus intéressans du livre de Bélisaire.*

MALGRÉ . . . . :
je ne puis refuser mon estime à l'auteur de Bélisaire. Je l'ai lu avec un plaisir infini, & je le félicite sincérement d'avoir si bien réussi.

Signé, LOUISE ULRIQUE.

Stockholm, le 14 Août 1767.

Nota. Cette apostille est de la main de la Reine.

LETTRE

De M. Marmontel à S. M. LA REINE DE SUEDE.

MADAME,

JE ne voyois rien au-dessus du suffrage de VOTRE MAJESTÉ ; mais les graces dont elle l'accompagne, le rendent encore, s'il est possible, plus touchant, plus glorieux pour moi. VOTRE MAJESTÉ semble avoir prévu que je serois tenté de dire à tout le monde le bonheur que mon livre a eu de réussir auprès d'Elle, & que la pudeur m'en empêcheroit. Elle a la bonté de me donner un gage ostensible de ma gloire, & tel que, sans affectation, je puis le montrer à chaque instant à mes amis & à mes ennemis.

Mais c'est trop m'occuper, MADAME, du puéril intérêt de ma vanité. Il en est

un plus férieux ; & c'eft celui qui me rend fi chère la grace dont VOTRE MAJESTÉ m'honore. Lorfque Perfée alla combattre la Gorgone, Minerve daigna l'armer d'un bouclier brillant, dont le monftre fut ébloui. L'application de cette fable feroit parfaitement jufte, fi, comme Perfée, j'avois des aîles ; mais peut-être l'émulation & le zèle m'en donneront. Rien de plus paffionné, MADAME, que le defir que j'ai de mériter l'aveu de VOTRE MAJESTÉ. C'eft fous fes yeux que je vais combattre les préjugés & les erreurs, qui font depuis tant de fiècles la honte & le malheur des hommes ; & j'ofe répondre du courage que vos bontés m'ont infpiré. Si certaines gens favent de quelle émulation je fuis animé, ils regarderont ma boëte comme la boëte de Pandore. Mais il n'en fortira jamais que des vérités accablantes pour le fanatifme, & confolantes pour l'humanité.

Je mets aux pieds de VOTRE MAJESTÉ

ma reconnoissance infinie, & le très-profond respect avec lequel je suis,

MADAME,

DE VOTRE MAJESTÉ,

Le très-humble, &c.

A Paris, le 5 Octobre 1767.

LETTRE

De S. A. R. le Prince Royal de Suede.

Monsieur de Marmontel, je vous aurois remercié plutôt de l'excellent ouvrage que vous avez bien voulu m'envoyer, ſi je n'avois pas été retenu par des conſidérations dont vous êtes informé d'ailleurs. Les ſuffrages de toutes les nations ont déjà fixé la valeur de Béliſaire. Je ne vous en dis rien ici. Seulement je ne veux pas me taire ſur ma reconnoiſſançe particulière, d'autant plus grande, que ma ſituation & mon âge me mettent plus à portée de profiter des grandes leçons que vous donnez aux Rois, & à ceux qui ſont deſtinés à l'être .... le bien que produira votre ouvrage durera encore lorſque .... & le plaiſir d'avoir

contribué au bonheur des hommes vaut mieux que........................ voilà, Monsieur, ce qui me paroît vous devoir consoler de................ pour avoir consacré vos talens à publier les vérités les plus utiles qui jamais aient été dites, ou qui du moins jamais n'ont été dites avec plus de force, ni d'une manière plus convaincante. Si vous continuez, comme je m'en flatte, à étendre les lumières de notre siècle par vos travaux utiles, je vous prie de ne point oublier quelqu'un qui ne demande pas mieux que d'être instruit, & qui, dans ces sentimens, sera toujours, Monsieur de Marmontel, votre bien affectionné,

Signé, GUSTAVE.

Au château de Carlberg, le 19 Juin 1767.

LETTRE

De M. Marmontel à S. A. R. LE PRINCE ROYAL DE SUEDE.

MONSEIGNEUR,

CE n'eſt point pour vous que j'ai oſé écrire. Je ſais trop combien la nature, l'étude & la réflexion ont porté votre heureux génie loin des bornes que je me ſuis preſcrites. La vérité vous a cherché, vous a ſuivi dès le berceau. Vous l'aimez, vous en avez fait votre compagne aſſidue ; & la vertu, en l'embraſſant, lui a dit de ne pas vous quitter. Votre vie eſt déjà pour vos pareils une haute leçon de juſtice, de bienfaiſance, d'application, de dévouement au bien public ; & les Princes n'auront jamais de meilleur livre que votre exemple. A Dieu ne plaiſe, MONSEIGNEUR, que je veuille vous flatter. Je répète ce que j'ai lu, ce que j'ai en-

tendu cent fois ; & il faut bien que VOTRE ALTESSE, pour se ressembler à Elle-même, sache qu'Elle est selon les vœux des peuples destinés à lui obéir un jour, & de l'humanité entière. Oui, MONSEIGNEUR, vous êtes connu de l'Europe presque aussi bien que de votre cour. Les secrets même de votre grande ame sont révélés : l'admiration les a trahis. On a lu, de votre main, des paroles divines, des paroles dignes de Marcellus, & qui sont de vous un éloge sur lequel j'ose défier tous les flatteurs de renchérir.

Je reviens aux marques de bonté dont VOTRE ALTESSE ROYALE m'honore, & je lui avoue ingénuement qu'au lieu de m'encourager, elles m'intimident : elles sont pour moi un engagement que je ne me sens pas la force de remplir. Il faudroit, pour en être digne, faire un ouvrage digne de vous, traiter, développer quelque sujet sublime, & ajouter, s'il étoit possible, à ce que l'étude, la réflexion & le génie vous ont fait voir

dans cet art si grand, si pénible, de rendre les hommes heureux. Cette pensée me décourage; & il ne seroit qu'un moyen de relever mon ame : ce seroit, MONSEIGNEUR, de m'indiquer vous-même le sujet de mes méditations. S'il est encore des vérités qui vous paroissent avoir besoin d'être simplifiées ou approfondies, je m'en occuperai, je tâcherai de les rendre plus sensibles, plus familières; & en travaillant sous vos ordres, j'aurai l'orgueil de me regarder comme un des artisans du bonheur du monde.

Je suis, avec un très-profond respect,

MONSEIGNEUR,

DE VOTRE ALTESSE ROYALE,

Le très-humble, &c.

Ce 5 Octobre 1767.

LETTRE

De M. le Comte de Scheffer, Sénateur de Suède.

C'EST bien honnête à vous, Monſieur, de vous rappeller notre ancienne connoiſſance, & de me la rappeller d'une manière auſſi agréable que vous l'avez fait, par la lettre que M. le Comte de Creutz m'a fait parvenir de votre part. Si je n'ai pas eu l'honneur de vous remercier plutôt de cette marque de votre ſouvenir, c'eſt que j'ai voulu bien connoître votre Béliſaire, avant que de vous en parler, & qu'on ne peut ſe faire une juſte idée d'un ouvrage de cette importance, qu'après en avoir lu & médité les maximes plus d'une fois.

Je ſens bien, Monſieur, que la plupart de vos lecteurs auront été infiniment plus contens des premiers chapitres de votre livre, où tout eſt ſen-

timent & où tout parle au cœur, que de la partie politique, qui n'intéresse que la raison & la réflexion ; mais j'ose vous assurer, autant que je puis m'y connoître, que cette partie ne vous fait pas moins d'honneur que le reste. Si j'ai pleuré d'attendrissement aux malheurs de Bélisaire, à sa sublime vertu dans le camp du prince des Bulgares, j'ai senti mon ame exaltée & fortifiée par les grandes leçons de sagesse que Justinien & Tibère recueillent de sa bouche. Le chapitre du luxe, sur-tout, m'a paru véritablement admirable. L'Esprit des loix, le livre de l'Esprit, l'Ami des hommes, d'autres bons ouvrages encore ont traité cette matière importante & compliquée. Mais Bélisaire est, à mon gré, le premier qui a su la présenter d'une manière à concilier les grandes vues de la politique avec les intérêts précieux de la morale. Me permettrez-vous cependant, Monsieur, de risquer une seule petite observation, sur un sujet que vous avez si supérieurement

développé ? Lorſque votre héros dit qu'il eſt *bien loin d'eſpérer ou de craindre la ruine entière des arts, dont la richeſſe eſt l'aliment*, il laiſſe le lecteur dans le doute, ſi la ruine de ces arts feroit une choſe à deſirer, ou à redouter, pour la proſpérité d'un état. Il me ſemble pourtant que celui qui gouverne, doit être décidé là-deſſus, & qu'il doit, ou proſcrire les arts s'ils ſont dangereux, ou les encourager s'ils ſont utiles. Ne penſez-vous pas, Monſieur, que Cicéron a bien réſolu ce problême, lorſqu'en parlant des tems heureux de la république, il s'exprime ainſi : *Odit populus romanus privatam luxuriam ; publicam magnificentiam diligit ?* Voilà un milieu qui ſauve en même tems les arts & les mœurs. Si vous trouvez qu'il y ait du vrai dans cette obſervation, il feroit digne de vous d'enrichir une nouvelle édition de votre ouvrage, d'une déciſion ſur ce qui eſt reſté problématique dans celle-ci.

Mais

Mais j'ai regret, Monſieur, de m'être trop arrêté à cette bagatelle : une lettre a des bornes ; & j'ai encore tant de choſes à vous dire ! . . . . Ce que vous avez fait dire à votre héros ſur la religion, la ſervira ſans doute mieux que mille . . . . que perſonne ne lit, ou qui ſouvent ne ſont pas entendus par ceux même qui les liſent. Votre ouvrage ſera entre les mains de tout le monde ; & tout homme qui n'a point l'eſprit gâté, ſera édifié de la morale de Béliſaire. C'eſt donc à l'occaſion de cet ouvrage, qu'on doit vous dire, d'après vous-même : *La calomnie & la perſécution vous attendent au bout de la carrière ; mais la gloire y eſt avec elles.* Cette gloire, Monſieur, ſoyez ſûr qu'elle vous eſt acquiſe, & que votre ouvrage immortel ſera à jamais le livre des Rois, & de tous ceux qui ſont appellés au gouvernement des Empires. La Reine à qui vous l'avez envoyé, vous en témoignera elle-même ſa ſatisfaction ;

le Prince royal vous a déjà fait connoître la ſienne. Je ſuis témoin tous les jours de leurs applaudiſſemens; & ce n'eſt pas une approbation ſtérile, que celle des perſonnes de ce rang. Il en réſulte un bien général, qui, ſans doute, a été le premier objet, comme il ſera auſſi, pour un vrai Philoſophe tel que vous Monſieur, le plus grand prix de vos travaux.

J'ai l'honneur d'être, avec toute la conſidération que vous doivent les bons Citoyens de tous les pays,

MONSIEUR,

Votre, &c.

Stockholm, le 9 Juillet 1767.

LETTRE

De M. Marmontel à M. le Sénateur Comte de Scheffer.

MONSIEUR,

Le Roseau plié par l'orage, vous rend de très-humbles graces du soin que votre Excellence a pris de le relever. Mais il n'en sent que mieux le besoin qu'il a d'un si puissant appui ; & il n'aura point pour cela l'orgueil de se croire un Chêne.

Je vois, avec une consolation bien douce, quels amis généreux la simple vérité trouve encore dans le monde. Qui auroit dit que la Cour des Rois seroit son plus sûr asyle, & que les Rois daigneroient eux-mêmes se déclarer ses défenseurs ? Que devient, après cet exemple, le préjugé, si établi, que la vérité n'ose paroître devant les Souverains ; que leurs

Miniſtres l'en éloignent; que leur majeſté l'épouvante ? Ah! ce n'eſt qu'un prétexte & une vaine excuſe pour la lâcheté des flatteurs. Si un homme obſcur, tel que moi, pour avoir dit, bien ſimplement & bien foiblement, quelques vérités utiles, eſt honoré d'un accueil ſi favorable & ſi touchant, à quelle eſtime ne doit pas s'attendre celui qui, près des Rois, unit à la candeur la ſupériorité des lumières, & en qui le zèle eſt ſecondé par le génie & les talens ? Vous en êtes l'exemple, Monſieur le Comte; & cet exemple prouve aſſez que les bons Rois ne demandent pas mieux que des amis utilement ſincères.

Je ſuis bien aiſe d'avoir traité l'article du luxe d'une manière ſatisfaiſante pour V. E. Je ſens comme vous, cependant, qu'il auroit beſoin d'être approfondi; & ſi je le puis, ſans ôter au dialogue ſon naturel & ſa vraiſemblance, j'irai un peu plus loin dans une nouvelle édition.

Oui, ſans doute, la diſtinction que nous donne ce beau paſſage de Cicéron :

Odit populus Romanus privatam luxuriam ; publicam magnificentiam diligit : cette diſtinction, dis-je, ſauve les arts & les mœurs ; mais elle ſuppoſe un état opulent où les fortunes des particuliers ſoient bornées ; & c'eſt à préſent le contraire dans plus d'un pays de l'Europe. L'Etat eſt pauvre, & les fortunes des particuliers ſont exorbitantes. Ainſi, l'Etat n'a point de quoi fournir à la magnificence publique, & l'on eſt obligé de laiſſer aux richeſſes privées tous les moyens de ſe diſſiper, & de refluer par le luxe dans les petits canaux de la circulation. Or, il faut prendre le monde comme il eſt ; & ſi l'Etat, preſſé par ſes beſoins, ne peut occuper les Sculpteurs, les Architectes & les Peintres, on eſt réduit au choix de négliger & de proſcrire l'Architecture, la Peinture, la Sculpture, &c. ou de trouver bon qu'un riche Financier, qu'un riche Commerçant les tiennent à leurs gages. On les a vues fleurir en Italie, tandis que l'Egliſe opulente, ne ſachant que

faire de ses revenus, les employoit à décorer ses édifices & ses temples.

Il fut un tems en France où les richesses étoient dans les mains des Grands. Je parle du gouvernement féodal. Il y avoit alors un luxe de distinction, lequel, par la dépense des grands propriétaires, faisoit circuler leurs richesses. Ce luxe, ou plutôt ce faste, étoit attaché au rang; il n'étoit pas permis au peuple de l'imiter. Depuis, tout a changé de face : les Grands ne sont pas les seuls riches, ni les plus riches de l'Etat : des hommes privés ont acquis des richesses considérables. Il faut donc laisser à ces riches les tentations du luxe, ou fermer cette voie au reflux des richesses accumulées dans leurs mains. L'un & l'autre est un très-grand mal. Il seroit impossible d'accorder aux citoyens qui se sont enrichis, un luxe de distinction qui seroit interdit au peuple. L'émulation, la contagion de ce luxe particulier ne peut donc point avoir de borne; & de proche en proche, il s'étend & devient

un besoin de décence dans l'opinion. De-là cette soif des richesses, qui corrompt la masse des mœurs ; & cependant, si la constitution économique est telle qu'il se forme inévitablement de grandes fortunes dans l'Etat, & que ces fortunes absorbent une partie considérable de la richesse publique, les loix sont obligées de laisser des canaux à cet immense superflu, pour qu'il reflue dans la masse. A Venise, le luxe des courtisannes supplée à celui des Sénateurs. En Hollande, où le luxe extérieur n'est pas de mode, celui des jardins & des cabinets en tient lieu. Luxe de vanité, luxe de volupté, tout cela est un mal, mais un mal nécessaire dans un Etat où il se fait de grandes fortunes : sans quoi l'avarice entasseroit sans cesse; & ce seroit un plus grand mal encore. L'opinion seule, en attachant l'estime, la considération, l'honneur, au plus digne emploi des richesses, peut les soustraire en même tems au luxe & à l'avarice.

C'est ce que j'ai tâché de faire voir.

Quant à la queftion, fi le Légiflateur doit favorifer, ou profcrire les arts de luxe ; la folution dépend de l'état des chofes & de la conftitution du gouvernement. Il s'agit de voir quelle eft l'inégalité des richeffes, & fi, fans le luxe, elles ont affez de moyens de fe répandre & de circuler : car pour la fplendeur de l'Etat, à laquelle, dit-on, les beaux arts contribuent, c'eft une efpèce d'oftentation, qui ne fait rien à la grandeur réelle, ni au folide bonheur. J'y réfléchirai cependant encore : trop heureux fi je puis atteindre au degré de clarté, de jufteffe & de précifion que vous defirez !

Je fuis, avec un refpect inviolable,

M. LE COMTE,

DE VOTRE EXCELLENCE,

Le très-humble, &c.

Paris, le 6 Octobre.

LETTRE

De M. le Comte de Creutz, Ministre-Plénipotentiaire de la Cour de Suède à celle de France, à M. Marmontel.

J'AI regretté bien amérement mon ami; & son absence me seroit devenue insupportable, si sa lettre ne m'avoit prouvé que je ne lui étois pas indifférent, & que ses sentimens sont toujours les mêmes.

Voici deux lettres que je vous envoie: l'une du Prince Royal de Suède, & l'autre du Sénateur Comte de Scheffer. Je suis sûr qu'elles vous feront beaucoup de plaisir. C'est un hommage bien pur qu'on rend à la supériorité de vos talens. Le Prince Royal m'en a écrit une remplie de réflexions profondes & lumineuses. En vérité, ce Prince est étonnant. Il a des vues sublimes. Je ne conçois pas comment, à son âge, il a pu écarter les préjugés qui environnent la place qu'il occupe. Il m'é-

prise l'orgueil du Trône ; & s'il y monte un jour, il y placera la tendre humanité, & ces vertus simples, qui consolent les hommes de s'être donné un maître. Il sacrifie tous les vains plaisirs à la gloire d'être utile aux hommes. *Le travail*, me dit-il, *exalte mon ame, & me donne de nouvelles forces. Puissent-elles servir un jour à diminuer les maux de la terre ! Je ne chercherai point des vertus fastueuses. Si je pouvois faire plus de bien comme particulier, je demanderois au ciel l'obscurité ; & le rang le plus abject me paroîtroit alors plus beau que le Trône du monde.* Ah ! mon cher Marmontel, je vous vois pleurer en lisant ces mots.

Vous verrez par la lettre du Comte de Scheffer, que Bélisaire a fait une sensation extrême. Mon Prince l'a dévoré. Il lui a donné la fièvre. Ce livre est regardé partout comme un ouvrage immortel. Il a fait germer des idées dans toutes les têtes. A l'occasion des observations que M. de Scheffer a faites sur ce que vous

avez écrit sur le luxe, il m'est venu quelques idées. Les voici ; car c'est vous qui me les avez inspirées.

Le luxe n'est qu'un effet : pour prévenir ses ravages, il faut remonter à ses causes. Ces causes sont la perte des mœurs, le prix attaché aux richesses, le mépris d'une pauvreté honnête, & l'indifférence pour la vertu. L'opinion est donc le moteur de l'univers moral. Mais voyons pourquoi on ne peut résister à son influence.

L'homme a porté avec lui, en naissant, l'ennui & l'inquiétude : l'un se tourmente dans le repos, l'autre s'élance dans l'avenir. La paix n'est pas faite pour lui. Il la cherche pourtant sans cesse, cette paix si desirée. Mais toujours trompé dans son attente, sa vie n'est qu'un enchaînement d'erreurs & de regrets. Ne pouvant vivre pour soi, il cherche à vivre dans l'opinion des autres ; & son existence devient le résultat de tous les préjugés. Il consent d'être foible, pourvu qu'on

le croie puiſſant; il renonce au bonheur, pourvu qu'on le croie heureux ; ne pouvant rajeunir ſes ſens, il tâche de créer de nouvelles jouiſſances, qui achevent de l'engourdir, en lui ôtant la ſenſibilité de l'ame, la dernière reſſource de l'humanité.

Vivre dans l'opinion des autres, voilà la maladie de l'homme. Il n'en guérit jamais. L'homme vertueux fait le bien : ſon cœur le domine, c'eſt ſon maître : ſa ſenſibilité l'entraîne ; ſa raiſon le guide ; mais il ne vit que dans l'opinion des gens vertueux. S'il connoît la félicité, c'eſt lorſqu'il recueille leurs ſuffrages. Mais ſi toute la nature crie autour de lui : Tu es un homme juſte ; c'eſt alors qu'il eſt le Dieu de la terre, & qu'il crée lui-même l'opinion.

Tel étoit Antonin. Tel ſera un jour le Prince Royal de Suède. Les loix ne peuvent rien ſur l'opinion : c'eſt elle au contraire qui peut tout ſur les loix. L'autorité ne commande point à l'ame : ſon énergie

émane d'elle-même; mais l'eſtime l'élève & lui fait retrouver ſes reſſorts.

Revenez bientôt, mon cher ami, faire le bonheur de ceux qui ont fait connoiſſance avec votre cœur. Je l'aime bien autant que votre eſprit. L'un m'éclaire, mais l'autre me touche; & c'eſt par-là que vous êtes devenu néceſſaire à mon bonheur.

LETTRE

Du Roi de Suede.

Monsieur de Marmontel, le suffrage d'un homme éclairé, d'un bon patriote, d'un vrai philosophe, est le seul qui peut vraiment flatter. Les applaudissemens du peuple, toujours léger, souvent peu sage, qui ne sont que l'expression de l'enthousiasme excité par des objets qui frappent ses yeux, & qu'Octave partage avec Titus & Trajan, ne peuvent point faire naître ce sentiment. Vous devez donc concevoir le plaisir que m'a fait votre lettre. L'approbation de l'auteur de Bélisaire, de celui qui a donné de si belles, de si utiles leçons aux Rois & aux peuples, ne peut qu'être bien agréable pour moi. C'est un aiguillon de plus, pour me faire continuer la carrière qui est ouverte pour moi. Puisse mon règne être celui de la vraie philosophie, de cette philosophie bienfaisante & sa-

lutaire, qui, en refpectant ce qui eft vraiment facré, n'attaque que les préjugés qui font les malheurs des peuples; de cette philofophie, qui ne fert qu'à éclairer les Souverains fur leurs devoirs, & les peuples fur leur vrai bonheur qui ne peut fubfifter fans le refpect des loix! Je ne crois mieux pouvoir vous marquer mes fentimens, qu'en vous priant de continuer à concourir à cet ouvrage, en éclairant votre fiècle. Sur ce, je prie Dieu de vous avoir en fa fainte garde, étant, M. de Marmontel,

Votre bien affectionné,

GUSTAVE.

EXTRAIT

D'une Lettre de M. le Baron de Swieten, fils.

De Vienne, le 27 Juin 1767.

C'EST à Bélisaire que j'en veux venir; à ce livre excellent, fait pour être le bréviaire des Souverains; où les vues les plus grandes & les plus solides sont développées avec netteté, & combinées avec justesse; où les matières les plus importantes sont discutées avec profondeur & réflexion; où la force des argumens est toujours soutenue d'une éloquence mâle & digne du sujet; ce livre enfin, qui devoit mettre le sceau à votre réputation, & qui cependant.......... Je ne suis point surpris....... puisqu'il attaque des préjugés à qui le faux zèle & de longs abus ont su donner un air respectable. Je les compare souvent, dans mon idée, à ces faux Dieux que mes ancêtres les Germains adoroient sans les connoître, & qu'on leur cachoit

cachoit avec soin dans d'épaisses forêts, dont l'accès étoit interdit aux profanes. Ces Dieux ne sont plus aujourd'hui que des troncs informes, & l'objet de nos mépris. J'aime à me flatter qu'il en sera de même un jour de nos préjugés. . . . .

. . . .

Nous sommes bien éloignés d'en être exempts; mais du moins n'ont-ils pas influé sur le jugement qu'on a porté chez nous de votre livre. Bélisaire est fait pour les Souverains. Ce sont eux qui doivent le juger. Il a été lu par nos augustes Maîtres, & dès-lors le jugement n'étoit plus incertain. Comment n'auroient-ils pas approuvé un ouvrage, où ils devoient se reconnoître à tous les traits qui caractérisent le bon Souverain? où ils rencontroient à chaque page, les moyens d'étendre, pour le bonheur de l'humanité, l'exercice des vertus que nous admirons, & que nous adorons en eux? Je vous félicite, Monsieur, d'avoir eu de tels juges. Bélisaire va être réimprimé ici, & sera

bientôt dans les mains de tout le monde. C'eſt le plaiſir que me fait cette juſtice rendue aux fruits de votre travail, qui m'a engagé à vous écrire, perſuadé que vous me ſaurez quelque gré de vous inſtruire d'un événement dont je ſuis auſſi glorieux pour mon pays, qu'il eſt flatteur pour vous. Il vous eſt libre, Monſieur, de faire du contenu de cette lettre l'uſage qu'il vous plaira d'en faire, &c.

LETTRE

D'un Anglois de la Caroline.

MONSIEUR,

LES deux mondes vous doivent des remercîmens pour votre incomparable Bélisaire ; & je viens m'acquitter de ce devoir pour celui que j'habite. Si ce n'étoit ce vaste Océan qui nous sépare, je serois tenté de faire le personnage de la Reine du Midi, & d'aller admirer l'auteur le plus aimable, le plus sage & le plus instructif de nos jours. Ah! qu'il seroit à souhaiter, Monsieur, pour le bonheur des peuples & des nations, que les Rois & leurs Ministres pensassent comme Bélisaire, & que les savans qui prétendent instruire le genre humain, eussent les qualités de l'esprit & du cœur de M. Marmontel. Aussi nos Anglois qui, naturellement, ne sont pas grands admirateurs des ouvrages que l'Angleterre

ne peut pas revendiquer, ne peuvent assez admirer ni louer le vôtre autant qu'il le mérite. Ils envient une pareille production à la France ; & il leur semble qu'elle ne pouvoit ni ne devoit partir que d'une plume Angloise. Il est traduit en Anglois. J'ignore qui en est le Traducteur ; mais la traduction est élégante, & part d'une bonne main. Un Libraire nouvellement débarqué, nous en a apporté plusieurs exemplaires François & Anglois, qui ont bientôt été enlevés. Chacun vouloit en faire l'acquisition. Il est beau d'aller à l'immortalité par des endroits si flatteurs ; en rendant la vertu aimable, en éclairant les hommes sur les grands devoirs de l'humanité, & en les obligeant d'être meilleurs. C'est ce que vous avez fait, Monsieur, & ce qui m'engage à me dire, dans les sentimens d'une estime & d'une considération distinguée,

MONSIEUR,

Votre très, &c.

B. HENRI HIMELI. *Carlestoun.*

RÉPONSE

De M. Marmontel.

C'EST, Monſieur, une belle cauſe à défendre que celle de l'humanité, & un beau rôle à jouer que celui de ſon défenſeur, puiſqu'avec ſi peu de talens & de lumières, & par la force naturelle du ſentiment & de la raiſon, j'ai eu le bonheur de réunir tant & de ſi glorieux ſuffrages.

Mais rien, je l'avoue, ne m'a plus flatté, que la nouvelle que vous m'avez donnée du ſuccès de Béliſaire dans le nouveau-monde, & les marques d'eſtime & de bienveillance dont vous avez accompagné cette nouvelle intéreſſante. Vous êtes, Monſieur, ſur le grand théatre des horreurs qu'on a exercées au nom du ciel. L'abominable ſyſtême de l'intolérance & de la perſécution doit vous frapper encore plus vivement que nous. C'eſt des bords enſanglantés du Mexique

& de la Floride, de S. Domingue & de Cuba, du Darien & du Pérou, que le cri de l'humanité s'élève contre l'absurde impiété d'un zélé persécuteur & destructeur : c'est-là qu'on voit bien manifestement que la superstition n'a jamais été que l'instrument des passions humaines, & le prétexte de leurs forfaits. Heureusement le masque tombe, & l'hypocrisie du fanatisme se voit arracher son manteau.

Nous avouons avec reconnoissance, que la saine philosophie nous est venue de nos voisins, & principalement de la Nation angloise. Les plus mortels ennemis du fanatisme ont été votre Bacon, votre Loke, notre Descartes, &, avec eux, l'inventeur de l'Imprimerie. Les uns nous ont appris à penser, l'autre nous a donné le moyen de communiquer, de perpétuer la pensée. Il n'y a plus d'asyle assuré pour l'imposture & pour l'erreur, plus de paix entre la philosophie & la superstition. Ce n'est pas assez

que celle-ci ait lâché prise sur le droit de disposer des couronnes, de rompre les liens de la fidélité que les sujets doivent aux Souverains, de commander des parricides, d'allumer les bûchers de l'inquisition & les flambeaux de la discorde. Elle sera forcée de reconnoître que la force, la violence & la contrainte ne sont point les armes de la vérité, & qu'elle n'a sur la terre d'autre empire que celui de la persuasion. Les Rois qui commencent à voyager & à se visiter, reconnoîtront peut-être de leur côté, en raisonnant ensemble, que la guerre n'est bonne à rien; que leurs sujets sont hommes, que les hommes sont frères, & que des frères, au lieu de s'égorger, sont faits pour être amis, & pour s'aider entre eux. Voilà les espérances de la philosophie, songes peut-être bien trompeurs! Mais qui sait si, en multipliant le nombre des hommes raisonnables, il ne peut pas se faire un jour que les plus puissans trouvent leur avantage à être justes, & à rendre les foibles

X 4

heureux ? Vous le desirez comme moi, Monsieur; & c'est cet intérêt commun de l'humanité qui nous lie d'une extrémité du monde à l'autre. Je vous supplie d'être persuadé que je réponds aux sentimens que vous me témoignez, par l'estime la plus parfaite que le mérite puisse inspirer, & avec laquelle je serai toute ma vie,

MONSIEUR,

Votre très, &c.

Paris, ce 18 Avril 1769.

ESSAI

SUR LE GOUT.

ESSAI
SUR LE GOUT (1).

LE *goût*, dans l'acception la plus étroite de ce mot pris figurément, eſt le ſentiment vif & prompt des fineſſes de l'art, de ſes délicateſſes, de ſes beautés les plus exquiſes, & de même, de ſes défauts les plus imperceptibles & les plus ſéduiſans.

Le *goût*, dans une acception plus étendue, eſt la prédilection, ou la répugnance de l'ame pour tels ou tels objets du ſentiment, ou de la penſée.

Dans le premier ſens, on dit d'un homme qu'*il a du goût*; dans l'autre, on dit que *chacun a ſon goût*.

On a remarqué avant moi l'analogie du *goût* phyſique avec le *goût* intellectuel,

(1) Ce morceau eſt fait pour ſervir d'introduction aux Élémens de Littérature qui formeront les volumes ſuivans.

c'eſt-à-dire, du ſens qui juge les ſaveurs; avec le ſens intime qui juge en nous les productions des arts, d'après l'impreſſion de plaiſir ou de peine qu'en reçoivent l'eſprit & l'ame. Je me bornerai donc à dire, que l'un comme l'autre de ces deux ſens, eſt une faculté naturelle, perfectible, mais altérable; que l'un comme l'autre varie & diffère ſelon les tems, les lieux, les mœurs, les habitudes; qu'enfin l'un comme l'autre ne laiſſe pas d'avoir ſes principes d'analogie, ſes moyens d'aſſimilation.

Commençons par examiner ſi dans cette diverſité de *goûts*, qui ſemble être dans la nature, il peut y avoir un *goût* par excellence; & ſi ce qu'on appelle éminemment le *goût*, a jamais d'autre prérogative, que d'être le *goût* dominant.

Le *goût* phyſique ſemble avoir ſon caractère de bonté dans la préférence qu'il donne aux nourritures les plus ſaines; & combien les raffinemens du luxe n'ont-ils pas encore altéré ce diſcernement de

l'inſtinct ! Le *goût* intellectuel a-t-il été plus inaltérable ? &, ſoit dans la multitude, ſoit dans le petit nombre, a-t-il le droit de ſe croire plus infaillible dans ſon choix ?

L'opinion a pour objet la vérité, qui n'eſt qu'un point; & il eſt poſſible qu'à la longue, les opinions particulières ſe réuniſſent au même centre, puiſque de tous côtés la raiſon tend au même but. Mais y a-t-il de même pour les *goûts*, un point de ralliement & une tendance commune ? L'agréable comme l'utile, a-t-il un caractère évident & invariable ?

Nous vivons en ſociété; & par la communication des ſentimens & des idées, par l'exercice habituel de notre ſenſibilité ſur des objets communs, par cet attrait qui nous rapproche, & qui nous fait trouver tant de plaiſir à penſer, à ſentir de même; nos *goûts*, il eſt vrai, s'aſſimilent, ſi bien q'oun dit communément d'une ſociété, qu'elle a ſon *goût*, comme on le diroit

d'un ſeul homme ; mais juſques-là ce *goût* n'eſt que le ſien.

Cette ſociété s'étend : ce n'eſt plus un cercle, c'eſt une ville, un pays, tout un peuple ; & par une longue cohabitude, le *goût* y devient uniforme. C'eſt alors qu'il commence à prendre une ſorte d'autorité ; & ſi la nation eſt réellement plus éclairée, plus cultivée que ſes voiſines, ſi elle eſt plus fertile en objets d'agrémens, elle aura quelque droit de ſervir de modèle dans l'art de plaire & de jouir. Mais encore chaque nation peut-elle prétendre, de ſon côté, ſavoir auſſi ce qui lui eſt convenable ; & comme, en raiſon de ſon caractère, il eſt poſſible que ſes affections aient quelque ſingularité, elle aura droit auſſi de les prendre pour règle : ſon *goût* ne ſera pas le *goût* de ſes voiſins ; mais ce ſera le bon *goût* pour elle.

A préſent, ſuppoſons qu'à de longs intervalles, ſoit dans le tems, ſoit dans l'eſpace, que, par exemple, à deux mille

ans & à deux mille lieues de diſtance, le *goût* d'une nation ſe communique & ſe répande, & que, malgré les différences d'uſages, de mœurs, de coutumes, malgré la diverſité même des climats & leur influence ſur le caractère des peuples, ce *goût* ſoit preſque univerſellement reconnu pour être le bon *goût* : rien de plus déciſif ſans doute que ce témoignage unanime; & toutefois, ſi quelque nation s'excepte, & ſe réſerve le droit d'avoir un *goût* qui lui ſoit propre, ou de modifier à ſon gré le *goût* univerſel, perſonne encore n'aura le droit de la ſoumettre à la loi commune; & il ne ſera point prouvé pour elle, que le *goût* dominant ſoit meilleur que le ſien.

Il n'y a donc qu'un juge ſuprême', un ſeul juge qui, en fait de *goût*, ſoit ſans appel : c'eſt la nature. Heureuſement, preſque tout eſt ſoumis à cet arbitre univerſel.

Avant qu'il y eût des arts, il y avoit des hommes ſenſibles & bien organiſés;

avant qu'il y eût des arts, il y avoit, pour le sens intime, des objets de prédilection & des objets d'aversion, des sources de plaisirs & des sources de peines; & ce sens, exercé par la nature, avant que l'art se fît un jeu de l'émouvoir, avoit pour juge, dans le choix des objets, leur attrait, ou sa répugnance.

Ainsi les convenances qui intéressent le *goût*, ne sont pas toutes accidentelles & factices: il en est d'immuables, il en est d'éternelles comme les essences des choses.

Or, le sentiment des convenances accidentelles en suppose l'étude; & quoique la faculté de les appercevoir soit donnée par la nature, elle a besoin que l'usage l'instruise des conventions qu'il établit. Ainsi le *goût* qui les fait observer, comme le *goût* qui juge si elles sont observées, est un discernement acquis. Mais pour les convenances essentielles & immuables, il doit y avoir un *goût* indépendant, comme elles, de toute espèce

de

de conventions : la nature les a établies la nature les fait sentir.

Lorsqu'on a défini le *goût*, *le sentiment des convenances*, on a donc reconnu un *goût* naturel & antérieur à toute espèce de convention, & un *goût* soumis aux mêmes variations que les mœurs & les conventions sociales. Or, la règle de celui-ci sera toujours de garder avec l'autre le plus d'affinité possible, & de s'attacher aux objets qui peuvent les concilier.

Supposons d'abord l'homme sauvage, & purement sauvage, comme on n'en a point vu, mais comme on peut l'imaginer, en qui nulle convention, nulle habitude sociale n'ait encore altéré la pensée & le sentiment : il est difficile de concevoir comment il peut manquer aux convenances naturelles, puisqu'elles ne sont que l'accord de la nature avec elle-même, & que ni l'opinion, ni la coutume, ni le caprice de l'usage n'ont rien falsifié en lui : tout y est vrai, simple, ingénu : il aime ce qui lui ressemble : rien

d'artificiellement compofé ne le touche ; rien d'affecté ne le féduit.

Dans les Sauvages même, tels que nous les voyons, réunis en fociété, quoique l'exemple, l'opinion, la coutume aient déjà travaillé à corrompre le naturel, il eft facile encore de voir que plus l'homme eft près de la nature, plus il a d'ingénuité. On fait quelle eft en eux la bonté de la vue & la fineffe de l'ouie; & fi le fens intime, auquel répondent ces deux organes, n'a pas la même fubtilité, au moins doit-il avoir la même netteté de perception & la même jufteffe. Il eft moins exercé dans le Sauvage que dans l'homme civilifé, fans doute; mais auffi eft-il moins troublé. L'analyfe, l'abftraction, la combinaifon des idées, l'art de les compofer, de les décompofer, d'en faifir les nuances, d'en appercevoir les rapports, ce travail de l'efprit, d'où naiffent tant de lumière & tant de nuages, n'éclaire pas fon entendement, mais auffi ne l'offufque pas. Ses idées font des images:

ſa penſée eſt le réſultat prompt & rapide de ſes ſenſations; mais elle n'en eſt que plus vive. Sa morale n'eſt pas ſublime, mais auſſi n'eſt-elle point fardée; & les vertus qui ſont à ſon uſage, la bonté, la ſincérité, la bonne-foi, l'équité, la droiture, l'amitié, la reconnoiſſance, l'hoſpitalité, le mépris de la douleur & de la mort, ont à ſes yeux toute leur nobleſſe & toute leur beauté: il y attache la gloire, qu'il préfère à la vie; il a donc en lui-même le ſentiment du beau moral. Il l'a de même du beau phyſique. Le ſoleil, le torrent, la foudre, la tempête, ſont les objets de ſon étonnement, quelquefois de ſon culte. La familiarité des grands tableaux de la nature n'épuiſe pas ſon admiration; & lorſqu'il parle de lui-même avec orgueil, c'eſt toujours à ce qu'il y a de plus naturellement noble qu'il ſe compare. Toutes nos figures de rhétorique, tous nos mouvemens oratoires, il les invente, il les emploie, mais à propos; & c'eſt toujours le ſentiment qui

les lui inspire. Il adresse la parole aux absens, aux morts, il croit les voir & les entendre ; il parle aux choses insensibles, & il croit en être entendu ; mais c'est lorsque son ame est fortement émue & son imagination exaltée : c'est le délire de la passion, mais d'une passion véritable, & sincère dans ses erreurs. Ecoutez-le, au moment qu'il a perdu son ami, qu'il pleure son fils ou son père, qu'il vient de recevoir une injure & qu'il en médite la vengeance, ou qu'il rend grace d'un bienfait : il sent tout ce qu'il doit sentir ; il le sent au degré où il doit le sentir ; &, autant que sa langue peut le permettre, il le dit comme il doit le dire. Pas un tour qui ne rende le mouvement de sa pensée ; pas une épithète ambitieuse ou superflue ; pas une hyperbole excessive ; pas une fausse métaphore, quoique tout y soit en images ; pas un trait de sensibilité qui ne soit juste & pénétrant. Pourquoi cela ? Parce que la nature est toujours vraie, & que tout

ce qui eſt exagéré, maniéré, forcé, mis hors de ſa place, eſt de l'art.

Dans les harangues des Sauvages, qui ſont leurs diſcours préparés, on apperçoit, il eſt vrai, des formules traditionnelles; mais la manière même en eſt encore décente & noble: leur laconiſme a de la dignité, leurs figures de la juſteſſe, leur éloquence de la franchiſe, & quelquefois de l'élévation. On voit bien qu'ils ont peu d'idées; mais cette pauvreté même a je ne ſais quoi d'impoſant. On reconnoît ce caractère de ſimplicité & de nobleſſe dans la poéſie des Bardes, & de tous les peuples du Nord, pris dans les tems où leur génie, comme leurs mœurs, étoit encore à demi ſauvage; & lorſqu'on les a fait parler, il n'a fallu pour les rendre éloquens à leur manière, que leur prêter fidèlement le langage de la nature. Voyez dans Tacite la harangue du Breton Galgacus; dans Quinte-Curce, la harangue du député des Scythes à Alexandre; dans la Fontaine,

celle du Payſan du Danube au Sénat Romain.

Comment ſe pourroit-il en effet, que l'homme qui ne parle que pour exprimer ce qu'il ſent, dît autre choſe que ce qu'il ſent, & ne le dît pas comme il convient à ſon âge, à ſon caractère, à ſa ſituation? Son langage n'eſt que l'effuſion ou l'exploſion de ſon ame. Pourquoi, dans ſes récits, dans ſes deſcriptions, emploieroit-il des détails ſuperflus, des circonſtances inutiles? Il ne ſonge à dire que ce qu'il a vu, & dans ce qu'il a vu que ce qui l'a frappé. En un mot, il ne veut pas être ſpirituel, ſingulier, merveilleux, il veut être vrai, ou plutôt, il l'eſt ſans le vouloir, & ſans ſonger à l'être.

Pourquoi nous-mêmes avons-nous donc aujourd'hui tant de peine à être ſimples & naturels? C'eſt que nos inſtitutions nous ont pliés & repliés de cent manières toutes contraintes; qu'après avoir, comme diroit Montaigne, *artialiſé* la nature, nous ſommes obligés de *naturaliſer*

l'art. Je dis l'art, dans nos habitudes les plus familières & les plus libres; & à plus forte raiſon dans nos compoſitions, dans nos imitations, dans notre poéſie inventive, dans notre éloquence factice, dans nos peintures étudiées, dans nos paſſions de commande, où il faut prendre à chaque inſtant une ame étrangère & nouvelle, croire voir ce qu'on ne voit pas, penſer & ſentir & parler, non comme ſoi, mais comme un autre, en un mot, ſe faire à ſoi-même l'illuſion qu'on veut répandre, & ſe tromper ſi bien dans ſes propres menſonges, que tout le monde y ſoit trompé. C'eſt-là, ſur-tout, qu'il eſt difficile de retrouver en ſoi ces mouvemens naturels, ces accens, ces tours d'expreſſion, qui échappent à l'homme ſauvage ſans qu'il y penſe, & mieux que s'il y avoit penſé.

Voyez les graces de l'enfance, la facilité, la ſoupleſſe, le charme de ſes attitudes & de ſes mouvemens: bientôt vient l'éducation qui détruit tout cela, & qui

met à la place la gêne & l'affectation. Alors, que l'on regrette ces graces fugitives! que de foins, que de peines ne se donne-t-on pas pour en retrouver quelques traces! Ce n'est de même qu'à force d'art que l'art peut se rectifier.

Mais la grande difficulté, pour accorder l'art avec la nature, c'est que le naturel, comme nous l'entendons, n'est pas celui de l'homme inculte. Aux convenances universelles, qui feroient des règles constantes, les institutions sociales, la coutume, l'opinion, la fantaisie, en ont mêlé d'artificielles, & de changeantes comme leurs causes; & c'est à l'égard de celles-ci que le *goût*, n'ayant plus de type inaltérable, est devenu lui-même variable & divers. Les idées de bienséance, de noblesse, de dignité, de politesse, d'élégance, d'agrément, de délicatesse, enfin tous les raffinemens de l'art de plaire & de jouir, étant venus successivement, & puis en foule, solliciter l'attention du *goût*, il en a été comme étourdi; &

au milieu de cette multitude de loix nouvelles & fantasques, il s'est trouvé comme un Jurisconsulte, que ses études même & son habileté rendent encore plus incertain & plus irrésolu dans ses opinions.

A mesure donc que l'art de plaire est devenu plus compliqué, le *goût*, qui en est le juge, le conseil & le guide, a dû être plus indécis. La nature n'a qu'une route, l'habitude a mille sentiers tortueux & entrecoupés. Aussi l'art le moins composé est-il toujours le plus infaillible; & l'avantage des arts naissans, comme des sociétés naissantes, c'est leur grande simplicité.

Homère, en comparaison de Virgile & de Racine, étoit presque un Sauvage. Encore tout près de la nature, les convenances qu'elle avoit établies, étoient presque les seules dont il eût l'idée & le sentiment. Je suis loin de penser qu'il fût né dans un siècle absolument inculte, & qu'il eût lui seul inventé ses fables, ses Dieux, ses Héros, sa langue poétique; mais on se tromperoit, si, par un siècle

de culture, on entendoit, en parlant du ſien, un ſiècle de lumière, pareil à ceux qui l'ont ſuivi. Il n'y avoit de ſon tems rien de ſemblable aux fêtes qu'on célébroit du tems de Périclès, & aux ſpectacles qu'on y donnoit à toute la Grèce aſſemblée. Il n'y avoit aucune ville comme Athènes & Corinthe, où la Poéſie & l'Eloquence, la Philoſophie & les Arts, raſſemblés, cultivés avec émulation, s'éclairaſſent mutuellement. Mais dans un climat où les hommes avoient reçu de la nature une ſenſibilité vive, une imagination facile à exalter, une fineſſe, une délicateſſe, une ſubtilité d'organes dont on n'a jamais vu d'exemple; dans un climat où le commerce, l'agriculture, le ſoin des troupeaux, peu de luxe, aſſez d'abondance, &, pour délaſſement, des fêtes, des ſacrifices & des feſtins, formoient le tableau de la vie; dans ce climat, dis-je, de longues paix donnoient aux peuples & aux princes un loiſir que les arts embelliſſoient à peu de frais; &

comme les mœurs étoient simples, & que le naturel des hommes n'étoit pas encore altéré, le *goût* se réduisoit au choix d'une nature intéressante.

La politesse n'avoit point appris aux Héros d'Homère à se quereller noblement; & la crudité des injures qu'Achille dit à Agamemnon, n'étoient encore que de la franchise. Il n'étoit pas encore indigne d'une Princesse de laver dans les eaux d'un fleuve les tuniques du Roi son père; il n'étoit pas indigne d'un Héros de faire lui-même griller la chair des animaux qu'il avoit immolés: tout cela peut blesser notre délicatesse: les bouffonneries de Vulcain, ne nous semblent pas plus décentes; la querelle d'Irus avec Ulysse, ne nous choque pas moins; & quant à ces formes locales, accidentelles & mobiles, Homère n'étoit pas, & ne pouvoit pas être ce que trois mille ans après lui on appelle un homme de *goût*. Mais la partie essentielle des mœurs, qui jamais l'a saisie & exprimée mieux que lui? Dans les trois

harangues d'Ulyſſe, de Phénix & d'Ajax, dans les adieux d'Hector & d'Andromaque, dans la douleur d'Achille ſur la mort de Patrocle, dans celle de Priam, ſuppliant aux genoux du meurtrier de ſes enfans, y a-t-il un mot qui s'éloigne des convenances ? Elles y ſont gardées avec un naturel qui étonne l'art & le confond. Pourquoi cela ? c'eſt que la mode, le caprice, les conventions, les petites formules de la ſociété n'ont preſque point touché aux grands objets de la nature. Nous ſourions en voyant Hélène & Ménélas ſi bien enſemble dans leur palais, après la ruine de Troie ; & Ménélas nous ſemble avoir bien doucement oublié le paſſé. Mais lorſqu'avant de connoître Télémaque, Ménélas lui parle d'Ulyſſe avec une eſtime ſi tendre, & que le fils, en entendant l'éloge de ſon père, ſe couvre le viſage, pour cacher les larmes qui coulent de ſes yeux, alors nous treſſaillons de joie & d'attendriſſement, en reconnoiſſant, dans ce trait de ſenſibilité, le maître de Virgile, le modèle de

Fénelon. Nous ne voulons plus entendre dans la bouche d'Achille enfant, le gazouillement du vin que Phénix lui fait boire; & cette eſpèce de naturel n'a plus aſſez de nobleſſe pour nous. Mais que Phénix, pour émouvoir Achille, faſſe parler le vieux Pélée; que pour lui rendre la colère odieuſe, il lui raconte incidemment, qu'un jour lui-même, dans un accès de cette paſſion funeſte, il fut tenté de tuer ſon père; c'eſt un genre de vérité que le tems & la mode reſpecteront toujours.

Un ſentiment plus exalté de l'héroïſme, nous fait trouver mauvais que l'ombre d'Achille, dans l'Odyſſée, regrette ſi fort la lumière, & qu'il aimât mieux vivre encore, dans le pénible état d'un homme obſcur, que de régner aux Enfers ſur des ombres; mais ce n'eſt pas nous, c'eſt la nature qu'Homère a conſultée dans cette révélation naïve des foibleſſes du cœur humain. Telle eſt la différence des convenances inaltérables, & des convenances paſſagères qui dépendent de l'opinion.

L'analogie & la simplicité étoient le grand secret d'Homère. Dans la composition de ses caractères, ce n'est pas lui, c'est la nature même qui en assortit les couleurs & les traits. S'il donne à Ulysse la prudence, il l'accompagne, non pas à la manière des tems modernes, de qualités purement nobles & louables ; mais, comme la nature même, de dissimulation, d'artifice, de patience à tout endurer, jusqu'aux dernières humiliations ; d'un courage dont le sang-froid prévoit tout, ne hasarde rien ; ne craint pas de se montrer timide, met sa gloire, non pas à braver le péril, mais à voir dans le péril même les moyens de s'y dérober & d'y engager son ennemi, ne compte la force pour rien, tant que la ruse peut agir, laisse l'audace à l'homme à qui manque l'adresse, & ne regarde la témérité que comme la ressource du désespoir.

Si dans Achille c'est la colère dont il veut faire craindre les funestes effets, la sensibilité, la bonté, la droiture, la

valeur au plus haut degré, une fierté que l'orgueil irrite, une équité que l'injure soulève, font les élémens de ce caractère à la fois aimable & terrible ; & par un trait sublime de vérité donné par la nature, il fait de l'ennemi le plus inexorable dans ses ressentimens, l'ami le plus doux, le plus tendre, le plus passionné dans ses affections. Voilà le *goût* par excellence, le sentiment juste & profond de ce qui doit plaire, attacher, intéresser dans tous les tems.

C'est à ce même sentiment des convenances immuables, qu'Euripide & Sophocles ont dû ce long succès que leurs beautés ont encore parmi nous. Du Philoctète de Sophocles notre délicatesse n'a retranché que l'appareil rebutant de la plaie : les deux Œdipes & les deux Iphigénies sont d'un *goût* aussi pur que les belles scènes d'Homère : enfin, dans aucun tems le *goût* n'a été plus sain, que lorsqu'en s'abreuvant aux sources de cette antiquité voisine encore de la nature, elle y a

puisé le sentiment des convenances inaltérables, & de ces vérités de mœurs qui sont universellement inhérentes au cœur humain.

La simplicité qui fut toujours le caractère de la nature, est aussi très-distinctement le caractère du *goût* antique, & le vrai symbole des Grecs. En Sculpture, en Architecture, en Poésie, leurs compositions étoient simples, leurs formes étoient simples, leurs ornemens même étoient simples : on n'y voyoit rien de compliqué, rien de confus, rien de péniblement composé, sur-tout, rien qui ne fût ensemble, & qui dans les rapports de la cause à l'effet, ne fût réduit à l'unité.

Denique sit quodvis simplex duntaxat & unum.
Horat.

C'étoit la devise, la règle & la magie de leurs arts.

Mais ce caractère de simplicité étoit lui-même pris dans les mœurs : car les mœurs des Grecs étoient simples, si on les

les compare avec les nôtres. D'abord, elles étoient plus libres & plus généralement populaires, par cela seul qu'elles étoient républicaines. Elles étoient aussi moins façonnées & moins polies, parce que l'absence des femmes laissoit au naturel des hommes sa franchise & son abandon.

Qu'on veuille donc faire attention à cette foule de nouvelles idées, de nouveaux sentimens, de manières nouvelles, de bienséances multipliées, qu'ont dû introduire dans nos mœurs le commerce des femmes, la galanterie, le point d'honneur, le manège des Cours; à ces raffinemens de l'art de flatter & de feindre, de taire ce qu'on veut faire entendre, de voiler à demi ce qu'on veut laisser entrevoir, de dire & de ne dire pas; à toutes ces loix de décence, de ménagement & d'égards, qu'impose une société où les deux sexes vivent ensemble, où l'inégalité des conditions & des rangs doit se laisser sentir, sans que la vanité ait à se

plaindre de l'orgueil, où la pudeur, l'innocence même, admise aux plaisirs de l'esprit, n'y doit rien trouver qui la blesse; on ne sera plus étonné que l'opinion, la coutume, l'exemple, & plus que tout, la métaphysique de l'amour & de l'amour-propre, ayant successivement & diversement associé aux convenances immuables de la nature une foule de convenances accidentelles & factices, qu'il a fallu sentir, démêler, observer, la théorie du *goût* soit devenue si compliquée, si savante, & enfin si problématique.

Le *goût*, chez les Romains, fut d'abord analogue à la rudesse de leurs mœurs, à l'âpreté de leur génie, à l'état d'inculture de leur société; & si de cet état, il passa tout-à-coup & sans gradation, à un si haut degré de politesse & d'élégance, c'est qu'il leur vint tout formé de la Grèce, d'où le prirent les Scipions, & d'où Ménandre le transmit à Térence. Mais ce ne fut jamais, dans Rome, que le *goût* des hommes instruits: celui du peuple se

ressentoit, même du tems d'Horace, de son ancienne grossiéreté. Cette nation politique & guerriere ne fit jamais assez de cas des arts purement agréables, pour y appliquer une attention sérieuse: le caractère de son génie n'étoit pas la délicatesse; & si elle montra un discernement juste & fin, ce ne fut qu'en fait d'éloquence, le seul des talens de l'esprit qu'elle estima sincérement, & dont, par un long exercice, elle devint un excellent juge. Mais les écoles de l'éloquence furent des écoles de *goût*; & l'histoire & la poésie profitèrent de ses leçons.

Ce fut sur-tout à la cour d'Auguste, & dans l'élite des esprits cultivés, que le *goût* des Athéniens se conserva & se polit encore, comme il est naturel au *goût* républicain de se raffiner, en passant par l'oisive Cour d'un Monarque. Seulement pour les bienséances, les Romains ainsi que les Grecs, furent toujours moins sévères que nous.

On a dit que leur langue étoit moins

chaste que la nôtre. C'étoit leur politesse qui étoit moins délicate. La langue de Térence, de Cicéron & de Virgile, étoit chaste quand on vouloit, & tant qu'on vouloit : l'Enéide en est bien la preuve; mais l'Enéide devoit être lue dans le salon de Livie, & c'étoit pour le cabinet de Julie que l'art d'aimer étoit écrit. Virgile & Ovide, Tacite & Pétrone, Sénèque & Juvénal, parloient la même langue, & non pas le même langage. Horace étoit sévère & chaste le matin, licencieux le soir, selon qu'il écrivoit pour le lever d'Auguste, ou pour le soupé de Mécène.

Si donc le *goût* moderne a des loix plus austères, c'est dans l'esprit de la société, non dans le génie de la langue, qu'en est la véritable cause : c'est parce que l'imprimerie donne aux écrits tant de publicité, que la licence n'a plus de voile ; c'est parce qu'un style trop libre manqueroit aux égards que l'usage prescrit ; c'est que tout ce qu'on met au

jour, doit pouvoir paſſer ſous les yeux de ce ſexe aimable & difficile, dont le point d'honneur eſt dans la décence, & qui ne conſent à venir animer, adoucir, embellir la triſte ſociété des hommes, qu'à condition que leur liberté reſpectera ſa fière modeſtie. Ainſi, la première des Graces à laquelle nos écrivains doivent ſacrifier, c'eſt la pudeur.

De-là tous ces ménagemens, toutes ces adreſſes de ſtyle, toutes ces expreſſions vagues ou détournées, ces demi-jours, ces demi-teintes, en un mot, ces délicateſſes & ces fineſſes de langage, qui rendent aujourd'hui ſi difficile l'art d'écrire avec *goût* les choſes de pur agrément. Et combien cet art d'éluder, de voiler, de diſſimuler, de rendre l'expreſſion timide & modeſte, lors même que la penſée ne l'eſt pas, combien cet art a dû ſe raffiner dans une langue où la galanterie & l'amour ont été ſi ſubtilement & ſi ſavamment analyſés! De combien de nuances devoit être aſſortie

la palette d'un peintre comme Racine, pour exprimer le caractère de Phèdre, de manière que d'honnêtes femmes puſſent l'admirer ſans rougir! Ainſi le deſir de leur plaire, le devoir de les ménager, l'avantage que la nature leur a donné ſur nous, pour la fineſſe des organes & l'extrême délicateſſe de perception dans les détails, enfin, un droit acquis, & aſſez légitime, de juger les arts d'agrément, une influence continuelle ſur l'eſprit de ſociété, & un empire preſque abſolu ſur l'opinion & l'uſage, ont érigé les femmes en arbitres du *goût;* & il leur doit en même tems ſes fineſſes les plus exquiſes, ſa mobilité perpétuelle, & ſon exceſſive timidité.

Après avoir conſidéré le *goût* dans ſes deux grandes relations, d'un côté avec la nature, de l'autre avec la ſociété, il ſera aiſé de concevoir ce qu'il a dû ſouffrir de la dépravation des eſprits & des ames dans des ſiècles de barbarie; à quelle perfection il a pu s'élever dans des tems de culture & d'émulation;

& quelles ont été depuis les caufes de fa décadence.

Entre l'état de l'homme fauvage, & l'état de l'homme civilifé, & dans le paffage de l'un à l'autre, eft l'état de l'homme barbare. Le Sauvage, comme je l'ai conçu, feroit l'homme de la nature; le Barbare, au contraire, eft un homme dénaturé: fa raifon, fes mœurs, fes idées, fes fentimens, font pervertis par des conventions & par des habitudes, tout auffi artificielles que les modes du luxe & de la vanité.

Lorfque des hommes vagabonds, incultes, effrénés, fe réuniffent pour vivre enfemble, leurs paffions ne tardent pas à fermenter; & de leur mélange, s'exhalent des opinions infenfées, d'abfurdes fuperftitions, des mœurs bifarres ou atroces. C'eft par ces dégradations qu'on a vu paffer, dans tous les tems, l'efpèce humaine, avant de recevoir les formes régulières de la civilifation.

Or, on fent bien que dans cet état,

toutes les idées de convenances doivent être obscurcies; que toutes les sources des plaisirs intellectuels sont corrompues; & que l'homme, ainsi dépravé, n'est plus susceptible d'aucun discernement dans les prédilections du sentiment & de la pensée.

Tirer les hommes de la barbarie, c'est donc commencer par les rendre à la nature, en corrigeant en eux tous ces vices acquis, tous ces travers de l'esprit & de l'ame; & à mesure que l'un & l'autre se relève & se rectifie, le sentiment du vrai, du bien, du beau moral, enfin tous les rapports, soit de l'homme avec l'homme, soit de l'homme avec la nature, se rétablissent par degrés.

Mais dans ce passage, il doit y avoir un tems où les opinions, les mœurs, les formes sociales, à demi dégagées de leur ancienne rouille, sont un mélange de barbarie & de civilisation. D'un côté, l'on commence à retrouver dans l'homme les traits d'une belle nature; & de l'autre,

on y voit les marques encore récentes de l'abrutiſſement par où il a paſſé, & d'où il commence à ſortir. Les Nations alors reſſemblent à ces figures monſtrueuſes, qu'on a peut-être imaginées pour exprimer allégoriquement l'état de l'homme à demi barbare, lorſqu'il commence à s'éclairer & à reprendre ſa première nobleſſe. On voit, dans ces ſymboles, l'aſſemblage biſarre de la figure humaine & de celle des animaux. Tel a été l'eſprit de l'homme & ſon caractère moral, dans de longues ſuites de ſiècles; & la diſcordance de ſes idées & de ſes ſentimens, a produit celle de ſes *goûts*. Les erreurs de l'eſprit, les écarts de l'imagination, les fictions abſurdes, les compoſitions déréglées, n'ont pas été l'effet de l'ignorance, mais de la dépravation: car l'ignorance ne produit rien; c'eſt la nuit, le néant de l'ame: la barbarie en eſt le chaos: *Diſcordia ſemina rerum.* Mais le propre de l'ignorance eſt de faire tout admirer.

Les ébauches les plus grossières, les productions les plus informes de l'art naissant, lui ont paru merveilleuses. Les poésies de Ronsard, les tragédies de Jodelle, ont été, dans leur tems, des chefs-d'œuvre inimitables. L'art & le *goût* ont fait un pas de plus, & sont tombés dans une autre erreur.

L'art s'est persuadé que son mérite consistoit dans des tours de force & d'adresse, dans de vaines subtilités, dans de puériles raffinemens, dans une recherche pénible de sentimens outrés, d'expressions étranges, d'antithèses forcées, d'hyperboles extravagantes. La danse noble & simple n'est venue que long-tems après les sauteurs & les voltigeurs : il en est de même de la saine éloquence & de la belle poésie. Rappellons-nous ce qu'on a raconté des Sauvages de la Louisiane, lorsque dans le butin fait sur des Espagnols, ayant trouvé des ornemens d'église, ils s'en firent des vêtemens si ridiculement bisarres. C'est ainsi que des écrivains igno-

rans & grossiers s'ajustent par lambeaux la dépouille des anciens :

Purpureus, latè qui splendeat, unus & alter
Assuitur pannus. Horat.

& s'ils ont eux-mêmes quelque génie, leurs propres idées ne sont encore qu'un tissu bigarré de quelques beautés de rencontre, & d'une foule d'inepties, ou de grossières absurdités.

De ce mêlange, les exemples sont rares dans les ouvrages des anciens, parce que rien ne reste de leurs siècles de barbarie. Parmi nous, François, le contraste n'est pas encore assez marqué, parce que nos premiers artistes n'ont pas été des hommes de génie, & que dans leur grossiéreté, on ne retrouve rien du grand caractère de la nature : chez nous le génie & le *goût* sont presque nés en même tems. Mais l'Angleterre nous présente deux exemples fameux de cet étonnant assemblage des plus grandes

beautés de l'art & de ses plus bisarres difformités.

Que dans un extrait fait avec choix, quelqu'un rassemble tous les traits de vérité, de naturel, d'éloquence & de force vraiment tragique, dont le génie de Shakespéare a été l'inventeur; il n'est personne qui ne s'écrie : Voilà le peintre de la nature, le confident de ses profonds secrets, l'homme de *goût* de tous les tems. Mais que dans ses ouvrages, on trouve à chaque instant les plus absurdes invraisemblances, les plus dégoûtantes horreurs; que les mœurs en soient un mêlange de bassesse & d'atrocité; que l'action la plus noble y soit interrompue par de froides bouffonneries; que les héros & la canaille s'y confondent, & qu'à côté d'un mot simple & sublime, se présente l'expression la plus outrée, la plus grossière, la plus rampante; on dira de lui : Voilà le poëte de la nature, que la barbarie de son siècle & de son pays a dépravé.

Milton eſt d'un tems plus récent ; & l'on ne laiſſe pas de voir encore dans ſon poëme, à côté des tableaux les plus touchans, les plus ſublimes, les traces de cette barbarie qui dégrade l'eſprit humain. Quoi de plus fortement conçu que ce caractère de Satan, qu'Homère lui auroit envié ? Quoi de plus pur, de plus aimable, que la peinture de l'innocence & de la félicité de nos premiers pères, dans ce Jardin où l'imagination du poëte a reproduit l'univers naiſſant, & l'ouvrage de la création dans ſa plus naïve beauté ? Quoi de plus abſurde & de plus monſtrueux que cet amas de fictions dont il a chargé ſon poëme ? Et peut-on ne pas reconnoître les rêves de la barbarie, dans la transformation de l'Ange rebelle en crapaud, dans ce vilain amas d'accouplemens inceſtueux de Satan avec le Péché, & du Péché avec la Mort, & dans l'attelier des Démons, fabricans du canon pour foudroyer les Anges, & dans ces batailles

où les Démons sont cuirassés ; & où les Anges sont pourfendus, &c. &c.

Cet exemple & mille autres prouvent que l'imagination est la plus corruptible des facultés de l'ame. C'est par elle que la barbarie fait produire ses monstres, la superstition ses fantômes, l'erreur ses systêmes bisarres ; & de-là toutes les fantaisies qui obscurcissent l'entendement & corrompent le sens intime, soit dans l'opinion & dans les mœurs des hommes, soit dans les conceptions du génie & les productions des arts.

La première cause de ces écarts de l'imagination, c'est sa liberté naturelle. Feindre & créer, lui semble être pour elle un privilège sans limite, qui l'affranchit de toutes les règles de vraisemblance & de convenance. Ainsi, plus la raison s'altère & le sentiment s'obscurcit, plus on voit que l'imagination est hardie, mais vagabonde, impétueuse, mais déréglée, & fertile en inventions qui

ne diffèrent plus des rêves d'un malade.

Velut ægri somnia, vanæ
Finguntur species. Horat.

A cet égard, rectifier l'esprit, ce n'est donc que le ramener à la raison & à la nature : c'est le bon sens qui est le précurseur, le restaurateur du bon *goût.*

Nous en voyons les effets dans la Grèce, où trois siècles après Homère, & plus d'un siècle avant Sophocle & Euripide, la philosophie précéda les arts, & fut, pour ainsi dire, l'institutrice du génie. L'opinion, les préjugés, les conventions qui l'avoient devancée, la forcèrent de composer avec la superstition, & de capituler avec la barbarie : de-là une foule d'erreurs qu'elle fut obligée de laisser subsister ; mais dans tout le domaine qui lui fut accordé, & jusques dans ses fictions (car elle-même elle eut ses fables), l'analogie & les convenances furent ses règles & ses loix. Aussi,

dès la renaiſſance des lettres dans la Grèce, au tems d'Eſchyle & de Sophocle, le *goût* ſe trouva-t-il formé : il n'y eut que Theſpis de barbare.

Il n'en a pas été de même pour l'Europe moderne, où la philoſophie n'eſt venue que très-long-tems après les arts : il a fallu que, par inſtinct, le génie ſe ſoit rendu lui-même à la nature, & que de ſa propre lumière, il ait percé l'épais nuage où dix ſiècles de barbarie l'avoient enſeveli.

Mais à cet avantage qu'eurent ſur nous les Grecs, ſe joint une autre cauſe des progrès que, d'un pas égal, firent chez eux l'art & le *goût* ; & cette cauſe fut l'importance ſérieuſe & réelle qu'eurent d'abord les talens de l'eſprit, & l'eſſor que prit le génie, animé par de grands objets.

Je ferai bientôt remarquer ailleurs quel étoit dans la Grèce l'objet politique & moral de la poéſie héroïque, & ſurtout de la Tragédie ; quel étoit le rôle, ou

ou plutôt le miniſtère du poëte lyrique, dans les conſeils, dans les armées, dans les jeux ſolemnels, & à la cour des Rois. On verra de même quelle étoit la fonction de l'Orateur dans la tribune; il étoit le conſeil, le guide, le cenſeur de la république: il attaquoit, il protégeoit les premiers hommes de l'Etat.

L'Hiſtorien, avec moins de crédit, n'avoit pas moins de dignité: dépoſitaire de la gloire, organe de la renommée, témoin permanent de ſon ſiècle auprès de la poſtérité, quoi de plus impoſant pour une nation amoureuſe de la louange? Et quel aſcendant de tels hommes n'avoient-ils pas ſur l'opinion & ſur le *goût* de la multitude? En cherchant à lui plaire, ils l'inſtruiſoient eux-mêmes. Ses écoles étoient le théatre, la tribune, les fêtes olympiques; ſes maîtres étoient ceux qu'elle y alloit applaudir. C'eſt de Sophocle, d'Euripide, de Périclès, de Démoſthène, qu'elle apprenoit à ſentir le prix & l'excellence de leur art.

Mais si le peuple s'élevoit à la hauteur des hommes de génie, ceux-ci, quelquefois, descendoient & s'abaissoient jusqu'au niveau du peuple. C'est une condition que le *goût* doit subir dans les Etats républicains. Car lorsqu'il s'agit de remuer une multitude assemblée, si les bienséances y peuvent moins qu'une grossière liberté, les loix du *goût* doivent dormir, ou se taire pour un moment. Les invectives dont s'accabloient Eschine & Démosthène, ne nous blessent pas moins que les sales plaisanteries & les injures dégoûtantes qu'Aristophane faisoit vomir à ses acteurs. Mais ce n'est pas à nous que parloit Démosthène ; ce n'est pas nous qu'Aristophane vouloit soulever contre Cléon : l'un & l'autre auroient manqué leur but, si à la place de ces grossiéretés, ils avoient mis ou la politesse d'Isocrate, ou l'élégance de Ménandre ; & Cicéron savoit comme eux ce qu'il faisoit, lorsque, pour accabler Antoine, pour dégrader & avilir Pison,

il oublioit les bienſéances. Le peuple eſt toujours peuple ; & il eſt des momens où, pour s'en rendre maître, il faut ſavoir lui reſſembler. Catilina prenoit toute eſpèce de mœurs ; l'éloquence républicaine prend toute eſpèce de langage. Il eſt impoſſible qu'à Londres un poëte comique ſoit un homme de *goût ;* & un orateur des Communes perd ſon tems, s'il s'occupe à l'être.

Il n'en eſt pas moins vrai que plus l'art en lui-même a de puiſſans moyens, plus il eſt diſpenſé de ces indignes condeſcendances ; & ce ſera toujours l'avantage de la haute Littérature : car tandis que les petites choſes éprouvent les révolutions des mœurs locales, des modes fugitives, & attendent tout leur ſuccès des convenances du moment, les grandes choſes participent de la ſtabilité des principes de la nature, & de ſes rapports éternels.

L'art d'étonner l'imagination, d'élever les eſprits, de remuer les ames, d'exciter,

d'appaiser les passions du cœur humain, est presque le même aujourd'hui que du tems de Sophocle, & que du tems de Démosthène; au lieu que les frivoles jeux de l'esprit de société, sont soumis à tous les caprices d'un *goût* fantasque & passager.

Chez les Grecs, lorsque l'éloquence devint oiseuse, elle fut vague & vaine. Il y avoit parmi les sophistes des hommes de génie, auxquels il ne manquoit qu'une tribune, un peuple libre, & un Philippe, un Catilina, un Verrès pour les émouvoir. La preuve en est que, lorsque l'éloquence, dans ces tems de corruption, rencontra des objets véritablement dignes d'elle, on la vit reprendre aussi-tôt sa simplicité, sa vigueur & son antique majesté. Je n'en veux pour témoins que Libanius & Thémiste. Ce n'est donc jamais que par l'importance de ses fonctions que l'art est averti de sa dignité naturelle. Si sa propre gloire lui manque, il en cherche une autre, & celle-ci n'est que vanité. Ce

fut le vice d'Isocrate, & de tous ceux qui, comme lui, ne s'occupant que du soin de plaire, firent servir à divertir la Grèce, l'art que Périclès & Démosthène employoient à la dominer; & ce que je dis de l'éloquence, je le dis des lettres en général. L'affaire du *goût* dans les petites choses, c'est la parure; dans les grandes, c'est la décence & une noble simplicité.

Dans les arts intellectuels, comme dans les arts mécaniques, tout n'est pas riche par le fond: c'est assez souvent le travail qui fait le prix de la matière; & ce prix est souvent aussi une valeur de convention. Alors ce n'est pas la beauté, mais la singularité du travail qui obtient la faveur de la mode. Au contraire, quand la nature en elle-même a sa beauté, son éclat, sa valeur, comme l'or & le diamant, peu d'industrie la met en œuvre: une forme simple, élégante & régulière lui suffit; & le génie, en produisant une grande pensée, un grand caractère, une

ſituation pathétique, un ſentiment ſublime & vrai, un mouvement de paſſion entraînant par ſa véhémence, déchirant par ſon énergie, défend en même tems à l'art de le gâter, & de l'embellir. Le *goût* conſiſte alors à reſpecter l'ouvrage de la nature, & à la laiſſer ſe montrer dans ſa belle ingénuité. Telle eſt la différence des productions durables du génie, & des curioſités brillantes & fragiles, qu'on appelle ouvrages de *goût.*

Mais dans les plus petites choſes, la Grèce avoit encore le ſentiment d'un naturel aimable. Les modèles de la délicateſſe ſe trouvent dans l'antologie; des graces & de la volupté, dans les poéſies d'Anacréon; de la ſenſibilité la plus vive, dans l'ode de Sapho, ainſi que dans les élégies, que les Latins ont imitées de Mimnerme & de Callimaque. Théocrite a quelques détails dont la groſſiéreté nous bleſſe; mais il a des peintures d'une grace touchante, & d'un naturel précieux. Enfin, dès que la comédie ceſſa d'être ſatyrique & mor-

dante, & qu'au lieu d'irriter le peuple, elle ne voulut que l'inſtruire en l'amuſant, rien ne fut comparable à l'élégance de Ménandre, ſi l'on en juge par celle de Térence, qui l'avoit, nous dit-on, ſi fidellement imité.

Ainſi, dans tous les genres de littérature, les Romains eurent de bons modèles; & s'ils ne furent pas toujours aſſez heureux pour les atteindre, ils le furent aſſez pour les ſurpaſſer quelquefois. Ceci demande quelques réflexions ſur les moyens donnés par la nature, d'étendre la ſphère des arts.

Il en eſt du *goût* comme des mœurs: ce n'eſt pas en s'éloignant du naturel que les mœurs ſe perfectionnent; c'eſt en le redreſſant lui-même, en corrigeant ce qu'il a d'âpreté, de groſſiéreté, de rudeſſe, en lui donnant, s'il a trop de molleſſe, plus de vigueur & de reſſort. De même, en fait de *goût*, l'art ne conſiſte pas à contrarier la nature, mais à l'améliorer, à l'embellir en l'imitant, à

faire mieux qu'elle, en faisant comme elle, en suivant ses inclinations, ses directions, ses mouvemens, en observant ses révolutions & ses diverses métamorphoses, sur-tout, en choisissant en elle les traits, les formes, les aspects, les accidens où la vérité donne le plus de charme à l'imitation. Je m'explique.

La vérité, dans les sciences exactes, n'a qu'un point, ou n'a qu'une ligne, que doit suivre l'observateur. La vérité, dans les arts d'agrémens, a une grande latitude. De-là les différences & les gradations, du bien au mieux, du commun à l'exquis, du médiocre à l'excellent, en fait de *goût*, comme en fait de génie.

Une pensée, un sentiment, une image, un tableau, un caractère, une action a de la vérité, toutes les fois qu'on y reconnoît la nature; & telle est, comme je l'ai dit, la vérité que l'on voit exprimée dans l'éloquence des Sauvages.

Mais le naturel ſe compoſe de qualités & d'accidens qui varient ſelon les âges, les conditions, les climats, les formes de la ſociété, & les plis divers qu'elle donne à l'eſprit & au caractère. Ainſi, la vérité diffère d'elle-même, non-ſeulement d'un peuple à l'autre, d'un ſiècle à l'autre, mais dans le même lieu & dans le même tems, d'un homme à l'autre, & dans le même homme, au gré des paſſions & des événemens. Tout ſe reſſemble au premier coup-d'œil; mais bientôt, parmi ces reſſemblances génériques, on apperçoit des différences ſpécifiques & locales, & puis encore des différences individuelles & accidentelles à l'infini. De-là mille peintures du même caractère, de la même paſſion, du même vice, de la même vertu, qui ont toutes leur vérité. Mais cette vérité ſera plus ou moins curieuſe & intéreſſante, plus ou moins finement ſaiſie, ou ingénieuſement exprimée; elle attachera plus ou moins l'eſprit & l'ame; elle aura

plus ou moins d'agrément & d'attrait, ſelon le choix de ſon objet, & les couleurs dont il ſera peint. C'eſt ici que le *goût* s'exerce dans l'invention & le diſcernement du bien, du mieux, du mieux encore ; & qu'on voit l'art réfléchi ſur lui-même, s'obſervant, s'eſſayant, déployant ſes moyens, creuſant plus avant dans ſes ſources, enfin, ſe corrigeant, ſe ſurpaſſant lui-même, & non content de ſes ſuccès, ſe provoquant à de nouveaux efforts.

Voyez cent élèves rangés autour d'un modèle commun : leurs deſſins lui reſſemblent tous, & il n'y en a pas deux qui ſe reſſemblent : telle eſt la nature, au milieu des orateurs & des poëtes. De-là cette diverſité inépuiſable dans les productions de l'eſprit & du génie imitateur.

Si donc chacun, dans ſon point de vue, a bien ſaiſi l'objet, & l'a bien exprimé, chacun, me direz-vous, n'a-t-il pas réuſſi ? non, car ils n'ont pas

tous également rempli l'intention de l'art, qui est d'intéresser & de plaire. C'est un talent que de bien rendre ce que l'on voit; mais tout ce qui frappe la vue n'est pas digne de la fixer: tous les événemens ne sont pas mémorables; tous les caractères ne sont pas attachans; toutes les situations, tous les accidens, tous les détails de la vie humaine ne sont pas curieux à peindre; & dans l'action même la plus intéressante, toutes les circonstances ne le sont pas. Une nature froide, commune, indifférente, une nature qui ne dit rien à l'ame & à l'esprit, ou qui ne dit pas ce que l'objet de l'art veut qu'elle dise, ou qui le dit trop foiblement, aura sa vérité, mais une vérité sans énergie, sans intérêt, sans agrément. Trouver en soi, ou dans la nature, la vérité relative à l'effet que se propose l'art, c'est l'invention du génie; la choisir, ou la composer, comme le peintre sa couleur, & telle que l'art la demande, c'est l'inspiration du *goût*,

& du *goût* le plus éclairé. Or, on sent bien qu'il ne peut l'être ainsi, que par une étude assidue & profondément réfléchie, non-seulement de la simple nature, non-seulement de la nature cultivée & modifiée, mais des moyens, des procédés & des productions de l'art, des tentatives qu'il a faites, des succès qu'il a obtenus, des progrès qu'il peut faire encore; & tel fut le *goût* des Romains.

Le mérite éminent des Grecs, & une gloire qui les distingue, est d'avoir été inventeurs, & de n'avoir eu pour modèles, & pour objets de comparaison, que la nature, & leurs propres ouvrages. Les Romains au contraire, furent imitateurs. La Grèce leur transmit les arts : ce fut sa plus riche dépouille.

> *Græcia capta ferum victorem cæpit, & artes*
> *Intulit agresti Latio.* Horat.

Tous ces arts ne leur semblèrent pas également dignes de leur émulation; mais dans celui de parler & d'écrire, après

avoir été les disciples des Grecs, ils en devinrent les rivaux; & en s'efforçant de les atteindre, ils eurent quelquefois la gloire de les surpasser.

A ne regarder la poésie & l'éloquence que du côté du naturel, de l'énergie, & de ces beautés principales que le génie enfante, rien sans doute n'est au-dessus d'Homère, de Sophocle & de Démosthène. Mais si l'on réfléchit aux nouveaux degrés de perfection où l'art s'est élevé, toujours guidé par la nature, dans la poésie de Virgile, dans l'éloquence de Cicéron; l'on avouera que l'abondance, la variété, la souplesse, l'artifice prodigieux & les ressources infinies de Cicéron dans ses harangues; que la richesse, l'économie, la perfection des détails, le mêlange & l'accord de toutes les beautés & de toutes les graces, dans les deux poëmes de Virgile, sont, au moins du côté du *goût*, des avantages que les imitateurs se sont donnés sur leurs modèles; & ces deux exemples suffisent

pour marquer les progrès du *goût*, lorsque l'art veut se consulter, en même tems que la nature, voir dans ce qu'il a fait ce qui lui reste à faire, & se donner pour règle l'exemple de César :

Nil actum reputans, si quid superesset agendum.
Lucan.

J'ai dit qu'à Rome la poésie s'étoit formée à l'école de l'éloquence; & en effet, de l'une à l'autre, l'art d'intéresser & de plaire, a tant d'analogie & tant d'affinité, que tous les grands moyens en sont presque les mêmes, & que les règles de vraisemblance, de convenance, de bienséance, sont presque absolument communes au poëte & à l'orateur : *est finitimus oratori poëta.* (Cic.)

Voyez dans les livres de Cicéron, sur les procédés de son art, quelles sont les sources du pathétique, & quelle espèce d'émotion il est possible de tirer de la nature & du fond de la cause, de la condition, de l'âge, du caractère,

de la fortune, de la situation des personnes & de leurs relations diverses ; c'est pour le poëte tragique la plus profonde des études. Voyez pour la narration, les circonstances où l'orateur doit appuyer, celles qu'il doit omettre, ou sur lesquelles il doit glisser rapidement, ce qu'il doit relever, ce qu'il doit affoiblir, ce qu'il doit esquisser ou peindre, comment il peut rendre sensible l'action qu'il décrit, & de quels mouvemens il la doit animer ; c'est encore là pour l'épopée la meilleure des théories. Consultez enfin ce grand maître sur les manœuvres du plaidoyer, sur l'attaque & sur la défense, la preuve & la réfutation, l'emploi des moyens pathétiques ; ce même art, s'il est appliqué à la scène passionnée (sauf le degré de véhémence & de chaleur qu'elle doit avoir) ; cet art, dis-je, nous donnera le dialogue le plus naturel, le plus vif & le plus pressant.

Je ne doute pas que les Grecs n'eussent la même théorie ; mais les Romains me

femblent l'avoir portée encore plus loin ; foit parce qu'ils partoient du point jufqu'où les Grecs étoient allés, foit parce qu'ils étoient preffés par cette ingénieufe & inventive néceffité, qui, dans l'urgence continuelle des grands périls & des grands befoins, aiguife l'induftrie des hommes comme l'inftinct des animaux.

Dans Athènes, comme dans Rome, un citoyen fait pour les grandes places, avoit un intérêt preffant & capital de fe rendre éloquent. Sa fortune, fon rang, fes fonctions publiques l'expofoient tous les jours à la cenfure de la haine, aux délations de l'envie : il falloit qu'il fût en défenfe. Mais à Rome, il avoit à remuer & à conduire un peuple différent du peuple Athénien. Il s'agiffoit pour lui de ménager, non-feulement l'arrogance républicaine & l'orgueil des maîtres du monde, mais l'efprit plus jaloux, plus ombrageux encore des parties & des factions. De-là cette frayeur avec laquelle Cicéron regardoit les détroits, les écueils, les naufrages de

l'éloquence populaire ; de-là ces précautions timides avec lesquelles il navigeoit sur cette mer si dangereuse, *scopulosum atque infestum :* précautions que Démosthène ou négligeoit, ou prenoit rarement, avec un peuple qui n'étoit difficile que sur l'article de ses Dieux ; qui se laissoit tout dire avec franchise, pourvu qu'on dît tout avec grace ; & qu'on pouvoit, en flattant son oreille, réprimander comme un enfant.

Aussi, comme pour la vigueur & la hardiesse de l'éloquence, Rome n'avoit rien de semblable aux harangues de Démosthène, la Grèce n'eut-elle jamais, dans l'éloquence insinuante, rien de pareil aux plaidoyers & aux harangues de Cicéron. L'un n'eut besoin que du courage d'un citoyen libre & sincère ; l'autre, au Sénat & devant le peuple, autant & plus que devant César, eut besoin de toute la souplesse du plus habile courtisan.

Or, ces tours, ces détours, ces finesses

de ſtyle, ces mouvemens ſi meſurés, même avec l'air de l'abandon, ces couleurs ſi bien ménagées, ces touches quelquefois ſi fermes, & quelquefois ſi délicates, & toujours au plus haut degré la convenance & l'à-propos, furent autant de leçons de *goût* que la poéſie reçut de l'éloquence. Ajoutons-y l'urbanité, qui répondoit à l'atticiſme, mais qui tenoit plus aux mœurs qu'au langage; un ſentiment de dignité plus délicat & plus exquis; une philoſophie qui, dans les bons eſprits, ainſi que dans les belles ames, avoit acquis plus de maturité; enfin une connoiſſance du cœur humain, une analyſe des paſſions plus méditée & plus profonde; & nous ne ſerons plus ſurpris de trouver dans les ouvrages des Latins, des beautés, des nuances, des développemens, des traits d'un naturel exquis, que les Grecs ne connoiſſoient pas. On peut, je crois, dire avec aſſurance, que ni les plaidoyers pour Ligarius & pour

Milon, ni la harangue pour Marcellus, n'avoient de modèle dans la Grèce ; & l'on peut assurer de même que la Grèce ne fut jamais en état de produire un poëte galant comme Ovide, solide & brillant comme Horace, & accompli comme Virgile.

Le siècle même de Périclès ne concevoit rien au-dessus d'Homère ; & du côté de l'invention & des belles formes poétiques, il n'a point encore son égal. Toutes les hautes conceptions qui appartiennent au génie, la grandeur de l'action, celle des caractères, leur variété, leur contraste, leur vérité frappante, l'abondance & l'éclat des images, la rapidité des peintures, le mouvement, la chaleur & la vie répandue dans les récits, ont fait d'Homère le premier des poëtes ; & Virgile lui-même ne l'a point détrôné. Mais du côté du *goût*, combien n'a-t-il pas sur lui d'avantages ! quelle dignité dans les mœurs de ses Dieux, quelle noblesse dans leur langage, quel senti-

ment délicat & juste des convenances, des bienséances, dans les harangues de ses Héros! quel choix dans tous les traits qui expriment la douleur de la mère d'Euryale & les regrets d'Evandre sur la mort de leurs fils! quelle supériorité d'intention & d'intelligence dans tous les moyens qu'il a pris d'annoncer les destins de Rome, & de flatter Auguste & les Romains! quel art dans le bouclier d'Énée, que d'y faire tracer, de la main d'un Dieu, l'histoire future de sa patrie, & de manière à pouvoir dire, lorsque Énée a reçu de la main de sa Mère ce divin bouclier, & qu'il le charge sur ses épaules,

Attollens humero famamque & fata nepotum!

Quel art plus merveilleux encore, & quel sublime accord du génie & du *goût* dans la description des Enfers! *Tu Marcellus eris. His dantem jura Catonem*, ne sont pas du siècle d'Homère.

Homère a pu trouver dans la nature

la scène des adieux d'Hector & d'Andromaque, & celle de Priam aux pieds d'Achille ; il auroit pu imaginer de même celle d'Euryale & de Nisus. Mais il fallut toute l'éloquence du théatre & de la tribune pour préparer Virgile à peindre le caractère de Didon. Euripide lui-même n'avoit pas fait encore des études assez savantes de la passion de l'amour, pour l'exprimer comme Virgile. La preuve en est le rôle de Phèdre, dans lequel Racine a laissé Euripide si loin de lui. Virgile devoit être égalé, peut-être surpassé dans l'art de faire parler une Amante; mais ce ne pouvoit être que dans un siècle où le sentiment de l'amour seroit encore plus développé, plus exalté que dans le sien ; & entre Virgile & Racine, il devoit s'écouler de longs siècles de barbarie.

A la renaissance des Lettres, l'Italie moderne eut le même bonheur qu'avoit eu l'Italie ancienne, d'être voisine de la Grèce, & d'en tirer immédiatement ses lumières & ses exemples.

L'Orient, ſous les Empereurs, juſqu'à l'invaſion des Turcs, n'avoit jamais été barbare. Les Muſes y étoient endormies, mais n'en étoient pas exilées (1). Les Lettres n'y fleuriſſoient pas, mais elles y étoient cultivées. Ce fut de-là que l'Italie en tira comme les ſemences. Un ſiècle avant la chûte de l'Empire, on voit déjà les Grecs venir les répandre à Veniſe, à Florence, à Pavie, à Rome. Pétrarque & Boccace furent les diſciples d'un Savant de Theſſalonique. Mais à la priſe de Conſtantinople par Mahomet II, ce fut une émigration de gens de Lettres, échappés des ruines de leur patrie, & refugiés en Toſcane, où l'immortel Laurent de Médicis les reçut comme dans ſon ſein.

Il ne faut donc pas s'étonner de l'avantage que l'Italie eut, au quinzième & au ſeizième ſiècles, ſur tout le reſte de l'Eu-

(1) Photius eſt du neuvième ſiècle, & Suidas eſt du dixième.

rope. De plus, elle avoit eu celui d'être le centre de l'Eglise, dont le Latin étoit la langue, corrompue à la vérité, mais assez analogue encore à celle du siècle d'Auguste, pour en faciliter l'étude & en accélérer l'usage. L'Italien lui-même en étoit dérivé ; & son affinité avec elle, la rendoit comme populaire. Enfin, pour l'Italie, la lumière des Lettres n'eut jamais d'éclipse totale.

Le commerce avec l'Orient, les relations des deux Eglises, leur rivalité, leurs querelles, le mouvement que donnoient aux esprits les hérésies & les Conciles, la lecture habituelle des livres saints, l'étude des Pères de l'Eglise, dont le plus grand nombre étoient nourris d'une saine littérature, & dont quelques-uns ne manquoient ni d'éloquence, ni de *goût ;* d'un autre côté, le souvenir, l'exemple de l'ancienne Rome, les monumens de ses beaux arts, & je ne sais quelle ombre de son génie, qui erroit toujours sur ses débris, n'avoient cessé

d'entretenir une communication d'idées entre l'Italie & la Grèce, entre la Rome d'Auguste & la Rome de Léon X. Ainsi tout s'accorda pour hâter les progrès des Lettres, renaissantes en Italie.

A Rome, on couronnoit Pétrarque; Dante & Boccace fleurissoient; & nous en étions à Joinville. Jodelle, Ronsard & Garnier faisoient l'admiration & les délices de la France, & ses seuls écrivains en prose, au moins dans la langue vulgaire, étoient Commine & Rabelais, tandis que l'Italie avoit déjà produit Léonard l'Arétin, l'Historien de Florence, Ange Politien, Machiavel, Paul Jove, Guichardin, Jovian Pontanus; & en poëtes, Fracastor, Sannazar, Vida, l'Arioste, Lasca, le Rusante, Dolcé; enfin le Tasse avoit précédé Brébeuf & Chapelain de soixante à [illegible]-vingts ans; & le siècle des Médi[illegible]qui fut pour l'Italie le règne le pl[illegible]nt des Lettres & des Arts, étoit p[illegible]s à peine le foible crépuscule d'un siecle de lumière.

Ce n'eft pas qu'il n'y eût en France des hommes très-inftruits & très-judicieux : dans aucun tems on n'en a vu à côté defquels on ne put nommer l'Hôpital, Turnèbe, Muret, Amiot, Montaigne, Bodin, Charon, la Boétie, d'Offat, de Thou, Duvair, Jeannin, les deux Etiennes. Mais le favoir étoit ifolé, la raifon prefque folitaire : ni l'efprit de la nation n'étoit encore affez débrouillé, ni fes mœurs affez dégroffies, ni fa langue affez défrichée, pour que les Lettres tranfplantées dans un climat fi nouveau pour elles, y puffent de long-tems profpérer & fleurir.

La France avoit de bons efprits, d'habiles politiques, de grands jurifconfultes, & même quelques philofophes. Mais le public y étoit encore fuperftitieux & fanatique.

L'aftrologie, la magie, [illegible]dés, les revenans, les fortilège[illegible] [illegible]aléfices, les combats judiciair[illegible], les loix qui les autorifoient la théologie des

écoles, la morale des cafuiftes, le batelage de la chaire, les farces pieufes du théatre, les preftiges religieux dont on frappoit la multitude, le zèle aveugle & fanguinaire dont l'enivroient des impofteurs, tout fe reffentoit du mêlange d'un peuple efclave des Druides, & du peuple barbare qui l'avoit fubjugué. Ainfi du refte de l'Europe. Par-tout la lumière des Lettres avoit à diffiper les ténèbres de l'ignorance ; par-tout il falloit enlever cette rouille épaiffe & profonde que dix fiècles de barbarie avoient comme incruftée dans les efprits & dans les ames ; rendre l'entendement humain aux lumières de la nature ; & redonner un caractère de nobleffe & de dignité aux mœurs publiques, défigurées & dégradées jufques à l'abrutiffement.

Sans cette grande métamorphofe, quel moyen [illegible] milation pouvoit-il y avoir entre le[illegible] des nations antiques, & le groffier [illegible]nftinct des nations modernes? Tirer l'homme de cet état, & lui donner

le discernement du vrai, dans ses justes rapports, du bien, du beau, dans sa juste mesure, ne pouvoit être que l'ouvrage du tems.

Cependant, comme il est des erreurs compatibles avec le génie des arts, le grand obstacle à la régénération des Lettres & du *goût*, ne venoit pas de cette cause : & en effet, au milieu même des superstitions & des préjugés fanatiques, le Tasse avoit fait un beau poëme, & l'Arioste un poëme charmant. Mais à la faveur d'une langue déjà épurée & polie, ils avoient su tout ennoblir ; & la langue françoise, quoiqu'assez abondante, étoit encore loin d'acquérir ce caractère de noblesse, d'élégance & de pureté que Pétrarque & Machiavel, avant l'Arioste & le Tasse; avoient donné à la langue toscane. C'étoit cet instrument du génie & du *goût* qu'il falloit d'abord façonner.

Une langue répugne aux ouvrages de *goût*, non-seulement lorsqu'elle est pauvre, rude & grossière, mais aussi, lorsqu'elle

n'a qu'un ton, ou que tous les tons s'y confondent. C'eſt la ſoupleſſe & la variété qui font la grace & le charme du ſtyle ; c'eſt par ſes modulations qu'il s'élève ou s'abaiſſe au gré de la penſée, & qu'il ſe met d'accord avec les caractères & à l'uniſſon des ſujets. Or une langue n'eſt ſuſceptible de ces convenances du ſtyle, qu'autant qu'elle a des tons gradués & diſtincts, depuis l'humble juſqu'au ſublime, depuis le populaire juſques à l'héroïque, & qu'elle a de même des modes analogues à la douceur, à la molleſſe, à l'énergie, à tous les ſentimens, à toutes les paſſions, à tous les mouvemens de l'ame ; & c'eſt ce qui manquoit, même à la langue de Montaigne.

Cette langue eſt franche, énergique & d'un tour vif & pittoreſque : mais elle eſt trop ſouvent ignoble ; & quoique par ſa liberté, ſa familiarité même, elle plaiſe dans des écrits dont l'abandon eſt le caractère, il n'en eſt pas

moins vrai que dans les genres qui demandent toutes les nuances du ſtyle & toutes ſes délicateſſes, dans les ſujets ſur-tout où la majeſté du langage en eſt la bienſéance, cette familiarité continue auroit été peu convenable. Lorſque Montaigne fait parler Auguſte à Cinna, ou qu'Amiot traduit quelques vers d'Euripide, il n'eſt perſonne qui ne ſente combien ce vieux langage manque de dignité.

Qu'on ne m'accuſe pas de vouloir déprimer deux écrivains ſi recommandables : ce vieux naturel de leur ſtyle a ſon attrait, & je le ſens ; mais plus il étoit convenable dans un récit naïf & ſimple, & dans le libre épanchement des penſées d'un philoſophe, moins il étoit propre à la majeſté de l'éloquence & de la poéſie ; & Montaigne lui-même nous l'auroit avoué, lui qui a ſi bien apprécié les écrivains de l'antiquité, même du côté du langage ; lui qui avoit l'oreille & l'ame aſſez ſenſibles aux beautés de ſtyle, pour avoir reconnu que le

poëme des Georgiques & le cinquième livre de l'Enéide étoient ce que Virgile avoit le mieux écrit. Il ſavoit comme nous, ſans doute, quelle diverſité de couleurs & de tons une langue devoit avoir, pour s'élever à la hauteur de l'éloquence de Cicéron, de la poéſie de Lucrèce, pour ſe donner la dignité & les graces décentes du ſtyle de Virgile; & pour s'abaiſſer noblement à l'élégante familiarité du ſtyle de Térence, qu'il appelloit lui-même *la mignardiſe du langage latin.*

Je dirai plus : ſi du tems de Montaigne, quelqu'un avoit été capable d'aſſigner à la langue ſes divers caractères, & d'en claſſer les mots, les tours & les images, comme on a fait depuis, pour varier les tons & les degrés du ſtyle, c'eût été Montaigne lui-même. Mais ſon inclination pour un genre d'écrire libre, indolent, abandonné, coulant de ſource au gré de ſon humeur & de ſa fantaiſie, l'éloignoit trop de ces recherches. Tout

dans sa langue lui a été bon, parce que tout lui étoit commode; & ce qu'il nous dit de ses études, nous pouvons l'appliquer à ses compositions: « Il n'est rien » pourquoi je me veuille rompre la tête, » non pas pour la science, de quelque » grand prix qu'elle soit ».

Marot, qui dans quelques épigrammes eut un peu de délicatesse, fut trop souvent grossier & bas. Les poëtes du même tems qui voulurent hausser le ton, donnèrent dans l'enflure, & furent durs & guindés sans noblesse. Malherbe, le premier, sentit quel heureux choix de mots pouvoit donner aux vers françois de la pompe & de l'harmonie, & jusqu'où le style de l'Ode pouvoit s'élever sans effort. Ce fut une grande leçon de *goût* pour les poëtes à venir.

Balzac essaya d'ennoblir de même & d'élever la prose au ton de l'éloquence; mais il l'essaya dans des lettres, & avec une emphase & une affectation toute opposée au naturel & à la liberté du style

épiſtolaire. Cette tentative ne laiſſa pas d'avoir un ſuccès éclatant ; & Balzac parut un prodige, pour avoir appris à ſon ſiècle, que notre proſe, comme nos vers, pouvoit être nombreuſe & noble.

Dès-lors, le ſecret de donner à la langue de l'harmonie & de l'élévation, ceſſa d'être inconnu. Lingende en profita ; & il fut le premier qui mit de la décence & de la dignité dans le langage de la chaire.

Mais le grand apôtre du *goût*, le grand maître dans l'art d'écrire, & de parler la langue ſur tous les tons, ce fut Paſcal.

Corneille, qui l'avoit devancé, avoit brillé d'une lumière plus éclatante, mais moins pure. Il avoit créé les deux théâtres ; il avoit donné, dans le Menteur, le modèle du bon comique ; il avoit inventé un genre de fable tragique, qui n'étoit pas celui des Grecs, & qui étoit plus analogue à nos mœurs ; en l'inventant, il l'avoit élevée au plus haut degré du ſublime ; il en avoit pris le vrai ton, parlé

parlé souvent le vrai langage ; & ses beaux vers sont beaux si naturellement, si simplement, si pleinement, qu'il n'y a rien de plus accompli. Personne enfin n'a autant fait que lui, pour agrandir en nous l'idée du beau moral en poésie, & pour nous en faire éprouver le sentiment dans toute sa hauteur ; & en cela le *goût* lui a dû infiniment plus qu'on ne pense. Je dis le *goût*, quoique ce fût ce qui lui manquoit à lui-même : car des inspirations lumineuses & fréquentes lui en tenoient lieu ; & pour profiter des exemples d'un homme de génie, ce n'est pas à ses fautes que les habiles gens s'arrêtent : ils s'attachent à ses beautés ; & lorsqu'il a fait le mieux possible, ils tâchent de faire comme lui, aussi bien que lui, mieux que lui. Qu'importoit à Racine & à Voltaire que Corneille eût fait Théodore, & Pertharite, & Suréna ? Tout cela étoit nul pour eux, comme il devroit l'être pour nous. Ce sont les belles scènes du Cid, de Cinna, des

Horaces, de Polieucte, de Rodogune qu'ils méditoient dans leur jeunesse, & qui étoient pour eux des leçons de *goût* dans ce qu'il y a de plus rare, de plus difficile à saisir, le beau idéal dans les mœurs, le sublime dans l'expression. Mais si Corneille fut pour le *goût* un merveilleux inspirateur, il fut encore un plus dangereux guide. Il donna de hautes leçons, mais il donna de mauvais exemples, même dans ses plus beaux ouvrages; & la gloire d'être infaillible étoit réservée à Pascal.

Cet esprit à la fois original & naturel, & aussi simple que transcendant, sembloit fait pour être le symbole, l'image vivante du *goût*. Ce fut de lui que son siècle apprit à cribler, si j'ose le dire, & à purger la langue écrite des impuretés de la langue usuelle, & à trier, non-seulement ce qui convenoit au langage de la satyre & de la comédie, mais au langage de la haute éloquence, mais au style plus tempéré de la saine phi-

losophie. Les premières des provinciales furent des leçons pour Molière ; les dernières, pour Boſſuet ; & ſes penſées ont appris aux philoſophes qui l'ont ſuivi, quelle devoit être la pureté & la dignité de leur langue. Jamais homme n'a eu dans un plus haut degré de juſteſſe, le ſentiment des convenances, & des convenances durables : auſſi voit-on qu'il n'a point vieilli ; & il ne vieillira jamais.

Avec tant de délicateſſe dans l'organe du *goût*, il put ne pas aimer Montaigne ; mais il l'eſtimoit plus qu'il ne croyoit, ou qu'il n'oſoit ſe l'avouer : il parcouroit ce champ fécond & négligé en Botaniſte habile & ſage : c'eſt-là qu'il s'étoit enrichi ; & il eſt auſſi vraiſemblable que ſans Montaigne on n'eût pas eu Paſcal, qu'il l'eſt que ſans Corneille on n'eût pas eu Racine. Les Romains, chargés des dépouilles de leurs voiſins, les mépriſoient : Port-Royal & Paſcal eurent le même orgueil. Soyons plus juſtes à leur égard, & reconnoiſſons que le *goût*

févère & pur de cette école, contribua grandement à former celui des gens de lettres, & celui du public.

Dans la jeuneffe de Louis X I V, l'amour des Lettres, paffion nouvelle, étoit dans toute fa ferveur. L'Académie Françoife étoit fondée, & s'occupoit affidument à former, à fixer la langue, en affignant à chaque mot fon vrai fens, fa valeur, fes acceptions diverfes, & le caractère de nobleffe ou de familiarité qui devoit lui marquer fa place. En même tems les mœurs de la fociété fe poliffoient. La fleur de la Nobleffe, attirée à Paris par le Cardinal de Richelieu, formoit la cour d'un Roi jeune, heureux, galant, magnifique, paffionnément épris de toutes les fortes de gloire, délicat fur les bienféances, fenfible à tous les plaifirs nobles, fait pour être lui-même un modèle de dignité, & par un naturel qui fuppléoit en lui aux lumières qu'il n'avoit pas, jufte appréciateur du mérite, dans les Lettres & dans

les Arts. Autour de lui, & à fon exemple, fa Cour attentive aux progrès des talens, occupée de leurs travaux, intéreffée à leur rivalité, à leurs fuccès, à leurs querelles, fe plaifant à les animer pour jouir de leur jaloufie & de leur émulation; la Ville, à l'envi de la Cour, s'étudiant à fuivre tous les *goûts* du Monarque; enfin, foit l'attrait de la mode, foit l'attrait de la nouveauté, tout un monde paffionné pour les productions du génie, s'inftruifant pour en mieux jouir, & faifant foule avec la même ardeur autour des Chaires de Bourdaloue, de Boffuet, & de Fléchier, & aux théatres de Corneille, de Molière & du jeune Racine; telle fut, dans tous les efprits, l'action & la réaction des gens de lettres fur le public, du public fur les gens de lettres (1).

---

(1) « C'étoit un tems digne de l'attention des » tems à venir, dit Voltaire, que celui où les » héros de Corneille & de Racine, les perfon- » nages de Molière, les voix des Boffuet &

Il falloit alors, ou jamais, que le *goût* se perfectionnât.

On conçoit bien pourtant qu'il y eut d'abord, dans ce concours d'écrivains & de connoisseurs, une infinité de prétentions manquées, & de fausses lueurs d'esprit, de talent & de *goût*. Chaque société eut ses prédilections, chaque bel-esprit eut son cercle, chaque talent ses ennemis. Avant de juger, c'étoit peu de ne pas entendre, on se passionnoit. Les tribunaux les plus célèbres étoient souvent les plus injustes. Ici, Pradon avoit des Mécènes, & Racine des détracteurs; là, Chapelain étoit admiré en récitant les vers de la Pucelle; ailleurs, c'étoient les

» des Bourdaloue se faisoient entendre à Louis
» XIV, à *Madame*, si célèbre par son *goût*, à
» un Condé, à un Turenne, à un Colbert, & à
» cette foule d'hommes supérieurs en tout genre.
» Ce tems ne se trouvera plus, où un Duc de la
» Rochefoucault, l'Auteur des maximes, au sortir
» de la conversation d'un Pascal, d'un Arnauld,
» alloit au théatre de Corneille ».

Scuderi qu'on exaltoit, en déprimant Corneille ; Bourſault avoit des partiſans, qui le préféroient à Molière. Tout ſembloit confondu. C'étoit dans ce moment de fermentation & de trouble que l'eſprit public s'épuroit, comme le vin en jettant ſon écume. Tout ce que demande l'opinion pour ſe rectifier, tout ce que demande le *goût* pour ſe polir, c'eſt du mouvement. Ce n'eſt même qu'à force d'agitation, de combats, de révolutions en tous ſens, que la vérité ſe dégage : car après ce tumulte, les paſſions ſe calment, les partialités ceſſent, les préventions ſe diſſipent, l'opinion ſe fixe à la fin ; & regardez au fond du creuſet : la vérité y reſte pure comme l'or.

Ce n'eſt donc pas ce flux & ce reflux de ſentimens contraires, de jugemens épars, d'opinions hétérogènes, qui décident du *goût* de tout un ſiècle ; c'eſt leur réſultat, c'eſt l'enſemble & la ſomme de l'opinion publique. Or, voyez ſous Louis XIV, quels furent les hommes

vraiment célèbres ; & à leur tête, vous trouverez les auteurs de Cinna, du Misanthrope, d'Iphigénie, des Oraisons funèbres de Turenne & du grand Condé ; vous y trouverez ce La Fontaine, que la Cour dédaignoit & mettoit en oubli ; ce Fénelon, que Louis XIV avoit le malheur de ne pas aimer, & le malheur plus grand de regarder comme un bel-esprit chimérique ; vous y trouverez ce Boileau, qui s'étoit fait tant d'ennemis ; & ce Quinault, que Boileau lui-même s'efforçoit inutilement de décrier & d'avilir. Tout le monde avoit eu ses torts ; le public seul enfin se trouva juste. Concluons que le siècle du génie fut aussi le siècle du *goût :* ajoutons, & d'un *goût* plus délicat, plus fin, plus éclairé, que celui de Rome & d'Athènes.

Les Romains, je l'avoue, ont, en fait d'éloquence, l'avantage d'un artifice plus savant & plus raffiné ; & quoique Bourdaloue & Massillon m'étonnent, l'un par l'accord parfait de son langage

avec son ministère, & par le secret merveilleux de concilier, comme sans art, l'esprit de l'Evangile avec celui du monde, & toutes les bienséances du caractère apostolique, avec le ton & le langage que la Cour la plus spirituelle & la plus polie de l'univers exigeoit de son orateur; l'autre pour avoir su jetter sur l'éloquence la plus soignée, la plus étudiée, un voile de décence, de dignité, de simplicité même, qui, en déguisant le soin de plaire, n'y laisse voir que le don naturel de persuader & de toucher; enfin, dans l'éloquence de Bossuet, toute inculte qu'elle veut paroître, quoique je sois bien éloigné de prendre pour un manque de *goût*, ces négligences réfléchies, ces licences préméditées, ces savantes incorrections, qui lui donnent en même tems plus de force & de vérité; cependant, vu la différence de la tribune & de la chaire, la liberté, l'autorité, la sécurité que donne celle-ci, & les détresses continuelles où l'autre enga-

geoit l'orateur, je crois encore que du côté du *goût* comme de l'art & du génie, notre éloquence n'a rien d'égal à l'éloquence des Romains. Il étoit plus facile d'excuser Turenne, devant un auditoire pour qui la guerre civile étoit un songe, que de justifier Ligarius devant César.

Mais à l'égard de la poésie, j'oserai dire que le génie antique n'a rien produit, en fait de *goût*, d'aussi difficile & d'aussi parfait que nos chefs-d'œuvre dramatiques. Pour s'en convaincre, il suffiroit de comparer la Phèdre & l'Iphigénie de Racine à celles d'Euripide; il suffiroit de mettre Aristophane, Plaute, & Térence lui-même, à côté de Molière. Ce beau tissu de l'action, où tout est si bien à sa place, si bien lié, si bien d'accord ensemble, ces gradations, ces nuances dans la peinture des caractères, cette profonde intelligence des affections de l'ame & de ses passions, tous ces secrets que nos deux poëtes ont dérobés à la nature, & si subtilement tirés du

fond du cœur humain ; tout cela, dis-je, auroit peut-être fort étonné Ménandre & Euripide. Le rôle de Joad, ni celui de Roxane, ni celui d'Hermione, ni ceux de Néron, d'Agrippine, & de Narcisse, & de Burrhus, quoique tracés d'après Tacite, ne sont pas esquissés à la manière antique ; ils sont peints & finis d'un *goût* que les Grecs ne connoissoient pas.

Souffrez quelques froideurs, sans les faire éclatter ;
Et n'avertissez pas la Cour de vous quitter,

sont des vers faits au retour de Versailles. Il y en a mille dans Racine, qui n'auroient jamais pu venir à un poëte Grec ou Latin. Ce sont des fruits uniquement propres au climat qui les a fait naître, je veux dire, les fruits d'une société continuellement occupée à démêler tous les mouvemens, tous les intérêts, tous les ressorts du cœur humain, à épier toutes ses foiblesses, & à saisir, dans les caractères, tous les reflets des vertus sur les vices, & des vices sur les vertus. Ce

fut ce monde, plus raffiné que le peuple d'Athènes & que celui de Rome, qui fut l'école de Racine.

Les mœurs comiques font plus locales que celles de la tragédie. Mais l'idée que nous avons du comique ancien, ne nous y fait rien voir d'un discernement aussi vif, d'une science aussi profonde & de l'homme & des hommes, que le comique de Molière ; & dans leur genre, le Tartuffe, le Misanthrope, les Femmes savantes, ne sont pas moins, comme ouvrages de *goût*, que comme ouvrages de génie, ce qu'il y a de plus rare au monde. Molière a su, comme les anciens, faire parler des valets fourbes, des vieillards chagrins ou crédules ; mais lequel des anciens auroit fait parler comme lui, un Alceste, une Célimène, un Tartuffe, une Agnès, un Chrisale ? Aristophane & Plaute ne sont que des farceurs auprès d'un comique si vrai, si fin, si naturel. Térence est plus délicat, il est vrai ; mais est-il aussi pénétrant ?

fon comique a-t-il le relief & la vigueur de celui de Molière ? Térence a-t-il ce coup-d'œil à la fois philofophique & poétique, auquel un ridicule n'a jamais échappé ? Cette pénétration, me direz-vous, eft du génie. Oui, j'en conviens; mais cette jufteffe eft du *goût*.

L'art dramatique n'eft pas le feul où la fineffe du fens du *goût* foit plus marquée dans les modernes. Athènes & Rome n'ont jamais eu rien de comparable au naturel ingénieux, fenfible, animé, plein de graces, de madame de Sévigné; au naturel plus précieux encore de ce bon La Fontaine, qui a laiffé Phèdre fi loin de lui. Dans les lettres de Sévigné, l'on voit diftinctement ce que l'efprit de fociété avoit acquis de politeffe, d'élégance, de mobilité, de foupleffe, d'agrément dans fa négligence, de fineffe dans fa malice, de nobleffe dans fa gaîté, de grace & de décence dans fon abandon même & dans toute fa liberté; on y voit les progrès rapides

que le bon esprit avoit fait faire au *goût*, depuis le tems peu éloigné où Balzac & Voiture étoient les merveilles du siècle. Dans les Fables de La Fontaine, on voit tout ce que l'art avoit appris à faire, sans se déceler un moment, & sans cesser de ressembler au pur instinct de la nature. Madame de Sévigné a laissé douter si elle avoit le *goût* des grandes choses; mais celui des petites ne fut jamais plus pur, plus délicat que dans ses lettres: elles en sont un modèle achevé. La Fontaine a persuadé qu'il n'y avoit, dans son talent, qu'une simplicité naïve; & jamais la sagacité de l'intelligence & de l'observation n'a été à un plus haut point. Le *goût*, dans Sévigné, étoit le sentiment exquis des convenances sociales; le *goût*, dans La Fontaine, étoit le sentiment profond des convenances naturelles; & ce sentiment, il l'avoit appliqué, non-seulement aux mœurs des hommes, mais à celles des animaux. Phèdre est simple, élégant, précis: c'est beaucoup; ce n'est rien

au prix de La Fontaine. Celui-ci eſt riche, abondant, varié, brillant d'invention dans les idées, de coloris dans les images, & d'un bonheur ſi imprévu, ſi ſingulier dans tout ce qu'il invente, qu'on croit toujours que c'eſt une rencontre, tant ce qu'il a de plus ingénieux paroît ſimple & peu réfléchi.

L'Arioſte a mêlé le plaiſant avec le ſublime; mais on voit que ce n'eſt qu'un jeu: on dit, l'Arioſte s'égaie; & l'on veut bien s'égayer avec lui. La Fontaine a mêlé le ſublime avec le naïf; il a changé de ton & de couleur auſſi hardiment que l'Arioſte, plus ſouvent même & plus rapidement; non pas en poëte folâtre, & qui ſe joue de ſon art, mais ſans y entendre fineſſe, & de l'air de la bonne-foi; cependant, telle eſt ſa magie, que ce mêlange eſt d'un *goût* exquis, parce que l'à-propos en fait la vraiſemblance, & que, ſur tous les tons, il conſerve ſon naturel. Examinez bien les peintures où il a mis

le plus de poésie : vous n'y trouverez pas un trait, que l'art se soit permis comme pur ornement de luxe. L'esprit, le génie y étincelle, sans qu'une seule fois on le soupçonne d'avoir voulu briller. Ce qu'il a dit, il falloit le dire, & pour le dire le mieux possible & le plus naturellement, il falloit le dire comme il l'a dit, quoiqu'il soit, dans l'expression, le plus hardi de tous nos poëtes. Assurément cet art de dissimuler l'art, n'étoit pas connu des anciens.

Le *goût* en étoit là, lorsque Boileau composa l'Art poétique. Cet ouvrage, qui mit le comble à sa célébrité & à l'autorité qu'il avoit dans les Lettres, fut donc un peu tardif : il ne laissa pas d'être utile. Il n'apprit rien aux maîtres de l'art; mais il grossit le nombre de leurs justes appréciateurs. Il acheva d'apprendre à la multitude à n'estimer que des beautés réelles ; il acheva de la guérir de ses vieilles admirations pour des poëmes sans poésie, pour des romans sans vraisemblances ;

ſemblance ; il acheva de décrier ce faux bel-eſprit, dont Molière avoit fait juſtice en plein théatre, & qui ne laiſſoit pas encore de ſe produire dans le monde. Ainſi Boileau, critique peu ſenſible, mais judicieux & ſolide, ne fut pas le reſtaurateur du *goût ;* il en fut le vengeur & le conſervateur. Il n'apprit pas aux poëtes de ſon tems à bien faire des vers : car les belles ſcènes de Cinna & des Horaces, ces grands modèles de la verſification françoiſe, étoient écrites, lorſque Boileau ne faiſoit encore que d'aſſez mauvaiſes ſatyres ; & le Miſanthrope, le Tartuffe, les Femmes ſavantes, Britannicus, Andromaque, Iphigénie, & les Fables de La Fontaine avoient précédé l'art poétique : mais il fit la guerre aux mauvais écrivains, & déshonora leurs exemples ; il fit ſentir aux jeunes gens les bienſéances de tous les ſtyles ; il donna de chacun des genres une idée nette & préciſe ; & s'il n'eut pas cette délicateſſe de ſentiment qui démêle,

comme dit Voltaire, *une beauté parmi des défauts, un défaut parmi des beautés ;* s'il mit Voiture à côté d'Horace ; s'il confondit Lucain avec Brébeuf dans fon mépris pour la Pharfale ; s'il ne fut point aimer Quinault (1) ; s'il ne fut point admirer le Taffe ; fi dans l'Art poétique il oublia, ou dédaigna de nommer La Fontaine ; il connut du moins ces vérités premières qui font des règles éternelles : il les grava dans les efprits avec des traits ineffaçables ; & c'eft peut-être grace aux lumières qu'il nous tranfmit dans fa vieilleffe, que la génération fuivante a été plus jufte que lui.

Je vais hafarder un paradoxe que je tâcherai d'expliquer : c'eft que notre

(1) Si on trouvoit dans l'antiquité, un poëme comme Armide, ou comme Atys, avec quelle idolâtrie il feroit reçu ! Mais Quinault étoit moderne. . . . . Il manquoit à Boileau d'avoir facrifié aux Grâces. Il chercha, en vain, toute fa vie à humilier un homme qui n'étoit connu que par elles. (*Voltaire.*)

siècle a été, en même, tems l'époque de la perfection du *goût* & de sa décadence. Il s'annonça d'abord sous de mauvais auspices, par la trop célèbre dispute sur les anciens & les modernes. Je crois avoir fait voir ailleurs, que dans cette querelle tout le monde avoit tort. Mais ce qu'on y apperçoit bien clairement, du côté des modernes, c'est que le *goût* des Lettres avoit perdu de son attrait; que, dans un grand nombre de bons esprits, une raison analytique avoit éteint l'imagination; & que des arts où elle domine, le charme étoit presque détruit, & l'illusion dissipée. Alors on donna dans l'excès opposé à l'enthousiasme. La critique devint subtile, & fut sèche & minutieuse. L'esprit, pour juger le génie, se mit à la place de l'ame. On voulut tout assujettir aux loix de nos usages fugitifs, ne rien céder à la nature, ne rien passer aux mœurs antiques, rien à l'essor de l'imagination & aux élans de la pensée; réduire la poésie à la précision des idées

métaphysiques, & la contraindre à raisonner ce qui n'est fait que pour être senti. C'en étoit fait du *goût*, si ce systême eût prévalu.

C'en étoit fait encore, si la doctrine du parti des anciens avoit été prise à la lettre : car pour avoir la foi que demandoient leurs zélateurs, il auroit fallu renoncer aux lumières du sens intime, tout admirer jusqu'au sommeil & aux rêveries du bon Homère ; & au moyen des commentaires, des autorités, des exemples, il n'étoit rien qu'on n'eût fait passer pour être beau & dans le *goût* antique. Le poëme de Chapelain avec des notes à la Dacier, eût été une œuvre admirable.

Heureusement il s'éleva un homme digne d'apprécier & les anciens & les modernes, qui commença par les étudier avec l'avidité d'une jeunesse ardente, & qui, bientôt s'égalant lui-même aux plus illustres, acquit le droit de les juger.

Jamais homme de Lettres, dans aucun

ſiècle, n'a eſſuyé autant de contradictions & d'iniquités que Voltaire en éclairant le ſien. Mais tout ſenſible qu'il étoit à l'injure, il eut le courage de la ſouffrir; & après avoir ſoixante ans lutté contre l'envie, il a fini par l'étouffer. Cette gloire ſi long-tems diſputée à celui qui faiſoit celle de ſon ſiècle, eſt venue enfin, aux acclamations de tout un peuple raconnoiſſant & juſte, couronner la vieilleſſe de ce grand homme, & environner ſon tombeau.

C'étoit ſous lui que s'étoit formée cette école de *goût*, qui, ſans diſtinction ni de tems ni de lieux, ſans partialité, ſans envie, & l'eſprit également libre de ſuperſtition pour les anciens, de complaiſance pour les modernes, les peſa tous dans la même balance, en connut le fort & le foible, & tenant un juſte milieu entre une admiration folle & un dénigrement encore plus inſenſé, reçut les impreſſions de l'art, comme celles de la nature, avec cette bonne-foi ſimple,

que doit toujours avoir la conſcience du *goût*.

Ce fut alors que les beaux ſiècles de Périclès, d'Alexandre & d'Auguſte, de Léon X & de Louis XIV, eurent de vrais eſtimateurs. Ce fut alors que cet Homère, qui fait ſon époque à lui ſeul, fut admiré, non pas comme un Dieu infaillible, mais comme un génie étonnant; & qu'en faveur de ſes grandes beautés, on lui paſſa ſes contes puériles, ſes comparaiſons exubérantes, ſes harangues hors de ſaiſon, ſes combats trop accumulés, ſes foibleſſes & ſes longueurs. Virgile, ſon rival, fut apprécié de même & avec la même équité. Jamais admiration plus pure que celle dont jouit encore cette belle moitié de l'Enéïde qu'il avoit perfectionnée; & dans celle qu'il a laiſſée imparfaite en mourant, s'il n'y a pas un défaut que l'on n'ait apperçu & modeſtement obſervé, y a-t-il une ſeule beauté qu'on n'ait pas vivement ſentie?

Quelques faux brillans dans le Taſſe,

ont-ils détruit pour nous l'effet de ses peintures ? Tancrède, Herminie & Clorinde, Renaud & Armide ne sont-ils pas aussi présens à nos esprits qu'Hector, Achille, Andromaque & Didon ? & dans les combats qu'il décrit, dans les scènes attendrissantes qu'il y mêle avec tant de charme, dans ces tableaux si variés, dans cette poésie aimable, & belle encore auprès de celle de Virgile, est-ce par du *clinquant* que nous nous laissons éblouir ?

Il en est de la tragédie comme de l'épopée. Dans les anciens, la simplicité, la vérité, le pathétique, le naturel dans le dialogue; chez les modernes, la belle ordonnance de l'action, le tissu de l'intrigue, l'art, plus savant qu'il ne le fut jamais, d'amener les situations, & d'en préparer les effets, le jeu des passions actives, leurs développemens & leurs gradations, la grande manière de fondre l'histoire dans la poésie, tout a été senti & justement apprécié.

Quels monumens de *goût*, que les Eloges de Fénelon, de Molière, de La Fontaine, que nous avons vus couronnés ! Quels monumens de *goût*, que les Eloges de Boſſuet, de Maſſillon, de Deſtouches, par d'Alembert ! Quel monument de *goût* que cet ouvrage que Thomas a eu la modeſtie d'intituler, *Eſſais ſur les éloges*, & auquel nul ouvrage de critique, ſoit ancien, ſoit moderne, à la réſerve du livre de Cicéron ſur les illuſtres orateurs, n'eſt digne d'être comparé !

Enfin, quel monument de *goût*, que les notes de Voltaire, ſur le théatre de Corneille !

Mais, ce qui eſt plus rare encore que ce *goût* de critique & de ſpéculation, quels modèles de *goût* dans les écrits de ce grand homme ! Depuis le ton le plus familier, juſqu'au ton le plus héroïque, qui jamais a eu comme lui ce ſentiment délicat & fin des propriétés du ſtyle, & de ſes différences ; & qui jamais avec

plus de justesse nous en a marqué les degrés ? Quelle élégance & quelle aisance noble dans ses poésies fugitives ! Quelle belle simplicité dans le style attrayant dont il écrit l'histoire ! Quelle grace & quel enjouement il prête à la philosophie ! Quelle majesté, quel éclat, quelle diversité de tons & de couleurs il donne au langage tragique ! moins fini que Racine, moins châtié, moins pur, moins attentif ; ou, si l'on veut, moins adroit à lier ensemble tous les ressorts de l'action ; mais plus véhément, plus fécond, plus varié, plus profondément pathétique, & plus fidèle aux mœurs locales, auxquelles Racine, quelquefois, avoit trop mêlé de nos mœurs.

Je ne dis pas que dans le poëme épique, du côté de l'invention, il ait égalé ses rivaux. Le dessin de la Henriade avoit été conçu dans un âge où la pensée n'a pas encore acquis tout son accroissement, ni le génie toutes ses forces ; l'ouvrage s'en est ressenti. Mais

du côté du *goût*, y a-t-il rien de plus achevé ? Récits, descriptions, images, comparaisons, portraits, détails de toute espèce, emploi du merveilleux & de l'allégorie, discours & scènes dramatiques, tout dans ce poëme est aujourd'hui d'une correction presque irrépréhensible. S'il n'a pas l'intérêt du Tasse, le charme de Virgile, la magnificence d'Homère, au moins n'a-t-il aucun de leurs défauts.

Mais le *goût* de Voltaire a-t-il été le *goût* du siècle où Voltaire a fleuri ? D'abord, il a été le *goût* de presque tous les écrivains célèbres ; & si on m'oppose cette foule de critiques ineptes, de satyres obscures, de productions éphémères, dont le public a été inondé, je répondrai qu'une douzaine de bons auteurs ont décidé le caractère & la réputation du siècle de Louis XIV ; qu'il n'en reste pas même autant du beau siècle d'Auguste, ni de celui de Périclès ; qu'il en reste encore moins du tems des

Médicis; & qu'il eſt juſte de ne compter de même du ſiècle où nous vivons, que ce qui eſt digne de mémoire.

Si, de loin, nous jettons les yeux ſur une prairie émaillée, nous n'en voyons que la ſurface; elle nous paroît toute en fleurs: ſi nous la traverſons, nous y trouvons à chaque pas des chardons hériſſés & des ronces rampantes; les fleurs, plus clair ſemées, ne nous enchantent plus. C'eſt-là notre façon de voir les ſiècles paſſés & le nôtre. Mais ſuppoſons-nous à la même diſtance où ſeront nos neveux, de ce champ que nous parcourons. Et de ce tems ſi décrié par des gens qui ſe vantent de n'être d'aucun ſiècle, & qui en effet ne feront d'aucun, ne voyons plus que ce qui domine, & ce qui ſeul en reſtera: au Barreau, les Cochins, les le Normands, les de Gènes, & les élèves qu'ils ont formés: en Chaire, non pas des émules de Boſſuet & de Maſſillon, mais des hommes qui, par

le *goût*, & quelques-uns par l'éloquence, sont dignes d'être appellés leurs disciples : sur la scène tragique, un Voltaire (j'ajouterois un Crébillon si je parlois seulement de génie), & sur les traces de Voltaire, d'heureux talens qu'il a cultivés de ses mains : sur le théatre de Molière, le Philosophe marié, le Glorieux, la Métromanie, les Dehors trompeurs, le Méchant, & un grand nombre de petites pièces comiques d'une touche fine & légère, rians tableaux, qui attesteront des mœurs frivoles, mais un *goût* épuré : dans le genre lyrique, un Rousseau, aussi harmonieux que Malherbe, & supérieur à lui pour l'éclat des images, la richesse, la majesté, & la pompe de l'expression : dans le Didactique, des poëmes d'un style pur, mélodieux, sensible, d'un coloris brillant & vrai, tels que Racine les eût écrits, tels que Boileau eût voulu les écrire, s'il eût célébré la campagne & les saisons, s'il eût

énſeigné l'art d'embellir les jardins, s'il eût traduit les Géorgiques : des poéſies familières, du tour le plus ingénieux, du naturel le plus aimable, moins négligées que celles de Chaulieu, & d'un ſel plus fin, plus piquant que les poéſies de Deshoulières & que celles de Pavillon : des Romans d'un *goût* auſſi pur que ceux de la Fayette, & d'un ſtyle plus animé, les uns brillans d'un coloris qui étoit inconnu à la proſe, les autres brûlans de paſſion, & d'un intérêt déchirant : des morceaux d'hiſtoire, auſſi dignes d'être comparés à Salluſte, que le chef-d'œuvre de Saint-Réal : des Traductions, dont quelques-unes ont effacé les originaux : enfin dans preſque tous les genres, des ouvrages du meilleur ton & du meilleur eſprit : voilà, du côté des gens de Lettres, ce qui marquera notre ſiècle ; & je n'en ai pas dit aſſez.

Voltaire a loué Boſſuet d'avoir appliqué l'éloquence à l'hiſtoire : ne peut-on

pas le louer lui-même, & un grand nombre d'écrivains après lui, d'avoir associé l'éloquence avec la philosophie, & celle-ci avec l'art des vers? Dans quel autre siècle a-t-on vu les idées morales & politiques si abondamment répandues, si éloquemment exprimées? La prose avoit-elle autrefois cette précision, cette rapidité, ce mouvement, cette couleur, cette ame enfin, qu'elle a reçue de nos modernes Ecrivains? Le siècle de Louis XIV a-t-il un ouvrage philosophique à mettre à côté de l'Emile? Et si le *goût* par excellence consiste à réunir l'utile & l'agréable, dans quel tems l'un a-t-il donné à l'autre plus d'attrait & plus d'influence? Les sciences même les plus abstraites, ne doivent-elles pas au *goût* cette facilité d'accès, qui nous les rend familières, ce charme qui de leur étude nous a fait un amusement? Le siècle de Louis XIV a-t-il entendu parler des loix avec une précision aussi énergique & aussi

lumineuſe que l'a fait Monteſquieu? de l'homme & de ſes facultés intellectuelles, avec un intérêt plus doux, plus attrayant que Vauvenargue? avec une ſagacité plus pénétrante qu'Helvétius? avec une clarté plus limpide que Condillac? A-t-il entendu parler de la nature, avec la verve, l'élégance & la majeſté de Buffon? des progrès de l'eſprit humain dans les ſciences, avec la ſupériorité de lumières, & la noble ſimplicité d'élocution de d'Alembert? des talens, des travaux, des vertus des grands hommes, avec la ſplendeur, l'abondance, la force & l'élévation de l'éloquence de Thomas? des qualités, des fonctions, des devoirs de l'homme public, avec la chaleur, la nobleſſe, l'ingénuité d'ame & de langage de celui qui a loué Colbert, & qui nous a rappellé Sully? Et quel eſt de ces écrivains, celui qui, pour la pureté du *goût*, n'eſt pas digne d'être claſſique?

Or, dans l'hommage que je leur rends,

aucun tems ce discernement n'a été aussi juste, aussi délicat, aussi fin. Ce n'est donc pas (& je l'ai déjà dit en parlant du siècle de Louis XIV) sur l'opinion tumultueuse, précipitée & passagère, qui s'élève & qui se dissipe du jour au lendemain, qu'il faut juger le *goût* de tout un siècle; mais sur l'opinion réfléchie & dominante, qui se fixe & qui s'affermit, quand tous les débats de l'envie, de la rivalité, de la malignité, des partialités pour & contre, sont appaisés dans les esprits, & que le public, calme & désintéressé, se consulte soi-même, & ne juge que d'après soi.

Comment donc se peut-il que ce même tems où le *goût* semble si perfectionné, soit le tems de sa décadence? C'est que le *goût* perfectionné est un *goût* de spéculation; & que le *goût* de sentiment ne tient pas aux mêmes principes. L'un est l'amour de la beauté réelle, l'autre est l'amour de la nouveauté.

« Quiconque approfondit la théorie » des arts, purement de génie, doit » ſavoir, dit Voltaire, s'il a quelque » génie lui-même, que ces premières » beautés, ces grands traits naturels, » qui appartiennent à ces arts, & qui » conviennent à la nation pour laquelle » on travaille, ſont en petit nombre. » Les ſujets, & les embelliſſemens pro- » pres aux ſujets, ont des bornes bien » plus ſerrées qu'on ne penſe. Il ne faut » pas croire que les grandes paſſions tra- » giques & les grands ſentimens puiſſent » ſe varier à l'infini. Il n'y a dans la » nature humaine qu'une douzaine, tout » au plus, de caractères vraiment co- » miques & marqués à grands traits. Les » nuances, à la vérité, ſont innom- » brables, mais les couleurs éclatantes » ſont en petit nombre; & ce ſont » ces couleurs primitives, qu'un grand » artiſte ne manque pas d'employer ».

Voilà, dans tous les tems, une première cauſe de la décadence des Lettres,

après un règne floriſſant. On diroit que chaque climat n'ait pu donner qu'une ſeule moiſſon, & que, le ſol épuiſé une fois par ſa propre fécondité, il ait fallu des ſiècles de repos pour le renouveller & le rendre fertile.

En effet, ce qui rajeunit l'eſprit humain, & donne lieu à de nouvelles générations de penſées, ce ſont les grandes révolutions, les grands changemens arrivés dans les Empires, dans les loix, dans les mœurs, dans le culte, dans les uſages, dans les idées morales, dans les opinions religieuſes, dans la guerre & la politique, dans les ſciences & dans les arts. Voyez ce que les différences de la Henriade & de l'Enéide, du poëme du Taſſe & de ceux d'Homère, ſuppoſent de diverſité dans le cours des choſes humaines.

Après un ſiècle de culture & de grande abondance, il ſembleroit donc qu'il faudroit laiſſer le tems & la nature reproduire les germes de la fécondité. Mais

toujours. Dans l'intervalle d'un ſpectacle à l'autre, la ſenſibilité repoſée avoit le tems de ſe ranimer, & le *goût* le tems de reprendre ſa ſagacité naturelle. Mais dans une ville où, depuis cent cinquante ans, le même genre de ſpectacle ſe reproduit ſans ceſſe, où une habitude journalière en a rendu tous les moyens familiers, tous les tableaux préſens; comment veut-on que le *goût* conſerve quelque vivacité, à moins qu'il ne varie, & que l'art ne change avec lui? Or, varier ſans ceſſe, eſt un moyen ſans doute de faire une fois le mieux poſſible; mais un moyen plus infaillible encore de faire mal mille autres fois.

J'entends dire que telle & telle des plus belles pièces de Corneille, & même de Racine, auroient aujourd'hui peu de ſuccès, ſi on les donnoit pour la première fois; que le tragique en paroîtroit foible; & que l'éloquence qui les anime, ſuppléroit mal aux mouvemens & aux coups de théatre qu'on demande à pré-

ſent, pour être ému comme on ſe plaît à l'être. Cela eſt affligeant à croire ; mais cela n'eſt que trop croyable. Voltaire, qui l'a preſſenti, a mis dans l'action théatrale plus de chaleur & d'énergie ; il a donné aux paſſions, ſur-tout à celle de l'amour dans les hommes, plus de force & de véhémence ; il a trouvé dans les liens du ſang de nouvelles ſources de pathétique ; il a ſu prendre habilement du théatre Anglois des moyens de rendre la terreur plus profonde & la pitié plus déchirante ; & par lui, le tragique a fait, ſur notre ſcène, un pas de plus vers la perfection. Mais après ces nouveaux reſſorts, qu'il a ſu manier avec tant d'art & de génie, après ces nouvelles combinaiſons d'intérêts & de caractères, ſi l'on demande encore du nouveau & du plus tragique, d'où le tirer, ſi ce n'eſt du milieu des tortures & des ſupplices ? Et lorſque l'habitude nous aura refroidis ſur les ſpectacles de Tancrède, de Mahomet & de Sémiramis, que nous

restera-t-il, que les dernières atrocités du crime, & les horreurs de l'échafaud? On commence en effet à les risquer sur le théatre ; & si notre sensibilité y répugne encore, ce n'est pas pour longtems : l'habitude l'y endurcira.

Observez ce qui arrive à nos Trimalcions, dans les délices de leur table. Nul art d'assaisonner les mets, ne peut surmonter les dégoûts d'une longue satiété ; & ni les sels les plus stimulans, ni les liqueurs les plus brûlantes, ne réveillent plus les langueurs d'un sens blasé à force de jouir. C'est ainsi que l'intempérance des plaisirs de l'esprit nous les rendra tous insipides ; & l'art même aura beau s'épuiser en recherches & en raffinemens pour ranimer le *goût*. La sobriété seule auroit pu le sauver de cette espèce de paralisie ; & aux excès qui en sont la cause, s'il est quelque remède, c'est l'abstinence & le besoin. Mais ce seroit demander l'impossible. Le public veut jouir, au risque même

de détruire tout ce qu'il peut avoir de ſenſibilité.

On va me dire, qu'à la génération dont le *goût* s'affoiblit & s'altère de jour en jour, en ſuccède une dont le *goût* ſera jeune & ingénu comme elle, & que d'un âge à l'autre le public eſt renouvellé. Je conviens en effet qu'au premier eſſor de la jeuneſſe dans le monde, elle ſe livre avec une ſenſibilité vive & neuve encore, à tous les plaiſirs de l'eſprit; mais dans l'uſage de ces plaiſirs, comme de tous les autres, ne voit-on pas avec quelle impatience les jeunes gens ſe preſſent de vieillir; avec quelle rapidité la contagion de l'exemple & de l'opinion les gagne; & comme à peine arrivés dans le monde, ils en ont déjà pris les *goûts* & les dégoûts? Ne les entendez-vous pas dire qu'on ſait Racine & Molière par cœur; que, grace au ciel, on ne lit plus Virgile; qu'on a été bercé avec Télémaque; qu'ils laiſſent Maſſillon aux dévotes, Paſcal aux Janſéniſtes, La Fon-

taine aux enfans; qu'on ne lit pas deux fois la Henriade; & que le *goût* des vers eſt un *goût* ſuranné?

Leurs pères au moins ſe ſouviennent d'avoir aimé ce qu'ils n'aiment plus; & en le négligeant, ils l'eſtiment encore, & l'admirent de ſouvenir. J'en ai vu quelquefois qui faiſoient l'aveu de Médée.

Video meliora, proboque,
Deteriora ſequor.
Ovide.

Mais la jeuneſſe érige tous ſes *goûts* en ſyſtême, & ne connoît, dans l'art de l'amuſer, d'autre règle que ſon plaiſir. Eſſayez de lui faire entendre que ce qui lui plaît n'eſt pas digne de lui plaire; elle vous répondra par un ſourire dédaigneux. Que veut-on qu'elle eſtime, ſi ce n'eſt pas ce qui lui plaît, & ce qui plaît à la ſociété qu'elle fréquente obſcurément? C'eſt-là que ſes idées & ſes ſentimens ſe dégradent; c'eſt-là que ſon *goût* s'avilit, & que perdant toute

pudeur & toute délicateſſe, elle habitue ſon oreille & ſon ame à la baſſeſſe, à l'indécence, à la groſſiéreté de mœurs & de langage qui caractériſe le nouveau genre dont elle fait ſes amuſemens.

Ce qui fonde un Etat le peut ſeul conſerver.

C'eſt une maxime applicable à la culture de tous les arts, & ſinguliérement au *goût*. Or, dans tous les tems où il a fleuri, comment s'eſt-il formé? Par l'inſtruction & l'exemple, de proche en proche, à la faveur d'une communication habituelle des eſprits cultivés & des eſprits qui demandoient à l'être. Ceux-ci daignoient écouter & s'inſtruire; ou ſi la déférence perſonnelle étoit pénible pour l'amour-propre, au moins recevoit-on des morts les inſpirations de *goût* qu'on eût rougi de prendre des vivans. On liſoit de bons livres, on étudioit ceux qui, de l'aveu des gens inſtruits, étoient les modèles de l'art. Le tems en eſt paſſé. Depuis qu'une culture

ſuperficielle a établi entre les eſprits une apparence d'égalité , tout le monde décide , perſonne ne conſulte. On ne lit plus ; & pourquoi liroit-on ? Déſormais la littérature , je dis l'ancienne & la plus exquiſe, n'étant plus dans la ſociété un objet d'entretien où l'on puiſſe briller , la vanité , le grand mobile de l'émulation, n'eſt plus intéreſſée à donner à l'étude des momens qu'elle croit pouvoir mieux employer.

Ce n'eſt pas que dans cette ſociété renaiſſante , il n'y ait une élite de jeunes gens très-cultivés, très-éclairés, & d'un *goût* délicat & pur. Mais je parle ici du grand nombre ; & dans tous les tems, le grand nombre ne cultive de ſon eſprit que les facultés uſuelles. Les lumières & les talens , qui le ſoir trouveront leur place , font l'occupation du matin. On n'entendra parler dans le monde où l'on vit , ni d'Euripide , ni de Térence , ni de Virgile, ni d'Horace, ni de Boſſuet, ni de Maſſillon , & ra-

rement de la Bruyère. On aura lu la brochure du jour, on va voir la pièce nouvelle; & ſi de l'une ou de l'autre on ne ſait que penſer, on ſait du moins où en prendre un jugement très-décidé: ſeulement, qu'on ait parcouru à ſa toilette une feuille volante, on a ſon mot à dire, on s'eſt mis au courant, on eſt au pair de tout le monde.

Il eſt difficile de motiver un ſentiment que l'on emprunte, & qu'on adopte ſans examen; mais dans un monde où rien ne ſe raiſonne, & dont la mobilité perpétuelle ne laiſſe aucun repos à la penſée, l'opinion n'eſt jamais compromiſe. Un mot tranchant ſuffit pour éviter toute eſpèce de diſcuſſion; & ſi ce mot eſt un trait piquant, il eſt diſpenſé d'être juſte.

L'amour des lettres, dans ſa première ardeur, faiſoit du jugement des ouvrages de *goût*, une occupation ſérieuſe; aujourd'hui c'eſt à peine un jeu. L'avis courant paſſe de bouche en bouche; on le reçoit & on le donne avec la même

indifférence ; ou ſi deux ſentimens ſe croiſent, c'eſt en gliſſant l'un à côté de l'autre, & tout au plus avec un choc léger, d'où ne ſort aucune lumière. Perſonne n'a beſoin d'examiner ce qu'un autre penſe : chacun prétend ſe ſuffire à ſoi-même ; & cette ſuffiſance eſt ce qu'il y eut jamais de plus funeſte pour le *goût :* car l'ignorance toute ſimple, ſe laiſſe guider par la nature, & le ſentiment lui tient lieu ſouvent des lumières qu'elle n'a pas ; mais avec de fauſſes lueurs, la vanité qui ſe croit éclairée, s'égare, & ne revient jamais.

J'ai oui dire plus d'une fois à une actrice très-célèbre, que les jours de réjouiſſance, où les ſpectacles ſont ouverts gratuitement au peuple, elle avoit peine à concevoir la promptitude, la juſteſſe, la rapide unanimité avec laquelle, non-ſeulement les endroits frappans d'une tragédie, mais le ſublime ſimple, les mots touchans, les vers de ſituation, les traits de ſenſibilité les plus

délicats, étoient saisis par cette multitude inculte. Et c'est précisément parce qu'elle est inculte, qu'en elle au moins rien n'est factice; qu'elle se livre de bonne-foi à l'impression qu'elle reçoit; & que tout ce qui est naturellement beau, la touche & la ravit. Elle n'a pas ce *goût* de relation & de comparaison, qui fait appercevoir les finesses de l'art & les adresses de l'artiste; qui démêle dans un ouvrage ce qu'il y a de rare & d'exquis, d'avec ce qu'il y a de commun; qui mesure & la difficulté & le talent qui l'a vaincue, & considère les effets dans leur rapport avec les moyens: elle n'a pas non plus ce *goût* d'éducation qui, comme je l'ai dit, peut seul juger des convenances d'opinion & de fantaisie; mais aussi n'a-t-elle pas ce *goût* de personnalité, qui, dans l'ouvrage, ne considère que l'auteur; ce *goût* de vanité & de malignité, qui s'attache à des minuties, & parmi des beautés qui ne le touchent point, attend avec

impatience quelque ridicule à saisir, ou quelques défauts à reprendre; ce *goût* de parodie & de dénigrement, qui s'applaudit d'avoir trouvé le faux jour d'une allusion, ou d'une grossière équivoque, l'à-propos d'un méchant bon mot, ou quelque moyen de travestir un caractère noble ou une scène intéressante. Elle a ce sens droit & naïf des convenances de la nature, qui dans Mérope, dans Idamé, dans Inès, dans Zaïre, saisit avidement la vérité des mouvemens du cœur humain.

Pourquoi donc, me dira quelqu'un, les gens du monde n'auroient-ils pas au moins ce *goût* naturel, qui est donné même au peuple ? Parce que le *goût* naturel est réservé à des ames neuves, & que les leurs ne le sont pas; qu'en eux le *goût* est aussi factice que les manières & les mœurs; que leur esprit n'ayant aucune consistance, il obéit comme une cire molle aux impressions de l'exemple; & qu'à moins de s'instruire, & de se pré-

munir de lumières & de principes qui donnent à leur jugement un peu de rectitude & de solidité, ils seront toujours à la merci de l'opinion du moment.

Cependant, au milieu de tant de variations, de contrariétés & d'inconséquences, que deviendra le *goût* des gens de lettres? Dans quelques-uns il restera fidèle à la nature, & aux vrais modèles de l'art, au risque même de n'obtenir que les suffrages du petit nombre: dans tous les autres il sera incertain, étourdi, égaré, variable au gré de la mode, & se contentera de succès passagers.

Ce qui rend l'art si difficile, comme l'a dit Voltaire, c'est que dans le tems même où l'on est le plus avide de nouveautés, il semble qu'il n'y ait presque plus rien de nouveau à produire dans aucun genre. Environné de toutes parts de modèles inimitables, chacun veut être original. Mais l'originalité doit être dans

dans le génie & non pas dans le *goût*. C'eſt l'idée, le ſentiment, l'image, la penſée, qui doit diſtinguer l'écrivain; c'eſt l'invention des traits de caractère, des mouvemens de l'ame, de l'accent des paſſions, des moyens d'inſtruire & de plaire, de ſéduire & d'intéreſſer, de perſuader & d'émouvoir; c'eſt auſſi l'invention du mot piquant, du mot ſenſible, du mot juſte dans ſa nuance, du mot rare & propre à la fois, du tour élégant & précis, de l'expreſſion vive & ſaillante, ſouvent inattendue, mais toujours naturelle; enfin, c'eſt l'invention du ſtyle, mais d'un ſtyle analogue au ſujet que l'on traite, & dont le ton & la couleur répondent à l'objet que l'on peint.

C'eſt ainſi que ſans rien outrer, ſans forcer l'art ni la nature, Virgile a ſu ſe rendre original après Homère; Horace, après Pindare; Cicéron, après Démoſthène; Racine, après Euripide & Corneille; Voltaire, après Racine; & que

Molière, La Fontaine & la Bruyère, ont passé de si loin tout ce qui dans leur genre les avoit précédés. Aucun d'eux ne s'est donné la peine de sortir de son caractère : chacun a obéi à son propre génie ; & par la raison même qu'ils étoient naturels, ils ne se sont point ressemblé. C'est ce qui n'est donné qu'au vrai talent ; mais c'est ce que le vrai talent sera sûr d'obtenir toujours, s'il résiste à l'ambition d'être mieux que naturel & simple.

L'esprit qu'on veut avoir gâte celui qu'on a.

Ce vers dit ce qui est arrivé par-tout ; à la décadence des lettres : chez les Grecs, du tems des Sophistes ; chez les Romains, après le beau siècle d'Auguste ; en Italie, après le siècle de Léon X ; en France, dès la fin du règne de Louis XIV ; & je n'ai pas besoin de rappeller à combien d'excellens esprits a nui l'envie de renchérir sur les autres & sur eux-mêmes.

Mais c'eſt ſur-tout lorſqu'on n'a pas à ſoi un talent propre & véritable, & qu'on veut ſe donner, à force d'art, une originalité factice; c'eſt, dis-je, alors qu'il faut que l'on épuiſe les raffinemens d'un faux *goût*, & les inventions d'une fauſſe induſtrie.

De-là ce fard, ce vernis, cette enluminure du ſtyle, qu'on donne pour du coloris; cette manière de contourner une idée commune, ou de l'entortiller d'une expreſſion fauſſe, qu'on appelle de la fineſſe; ce vain fracas de mots incohérens & de métaphores outrées, qu'on fait paſſer pour de l'éloquence; enfin, cette prétention de créer des genres nouveaux, & de paſſer pour inventeur, en ramaſſant tout ce qui juſqu'à nous avoit été le rebut de l'art.

Mon deſſein n'eſt pas de faire une ſatyre. J'obſerve ſeulement qu'il n'eſt aucune de ces reſſources des hommes ſans talent, qui n'ait eu & qui n'ait encore des partiſans & des ſuccès;

& c'eſt ce qui les encourage. Par exemple, puiſque Molière ne nous attire plus, ou ne nous fait que foiblement ſourire, qui ſait ſi quelques facéties, quelque groſſière caricature, quelque ſcène bouffonne & triviale, ne nous fera pas rire avec le peuple des Guinguettes? Si un public, dès long-tems fatigué de ſon admiration pour les beautés ſublimes, ne daignera pas s'occuper d'un amas d'incidens pris dans les mœurs des Halles? Si le tableau de l'indigence, de la mendicité, n'aura pas quelque attrait? Si le pathétique des galetas, des priſons & des hôpitaux n'aura pas ſes ſuccès comme de viles bouffonneries? On n'oſera pas dire, on ne croira pas même que ces ſpectacles ſoient préférables à ceux qu'on aura déſertés pour y courir en foule, trois mois de ſuite, & avec plus d'ardeur qu'on ne courut jamais à Cinna, au Tartuffe, à Britannicus, au Glorieux, à Zaïre, à Mérope; mais on dira que ce ſont-là des amu-

femens d'une autre eſpèce ; qu'il ne faut rien exclure ; qu'à la fin tout vieillit ; que dans les plaiſirs du public il faut de la variété ; & que ſans renoncer aux *goûts* & aux paſſe-tems de nos pères, on ſe permet d'en avoir de nouveaux. En un mot, toutes les raiſons dont l'homme blaſé s'autoriſe pour excuſer de mauvaiſes mœurs, il les alléguera de même pour juſtifier de mauvais *goûts*.

Voilà comment s'explique bien naturellement cette ſoudaine métamorphoſe du public, en paſſant d'un lieu dans un autre. On n'a qu'à l'obſerver, lorſqu'il va quelquefois encore admirer d'anciennes beautés. Aucun trait de génie, aucune fineſſe de l'art, aucune délicateſſe de penſée, de ſentiment, ou d'expreſſion ne lui échappe : il en ſaiſit la vérité dans ſes éclairs les plus rapides ; & j'oſerois bien aſſurer que de leur tems Corneille, Racine & Molière auroient été flattés d'avoir un parterre auſſi clairvoyant.

Eſt-ce donc là, me direz-vous, le

même public qui va se délecter cent fois de suite à des spectacles si différens de ceux-là? C'est le même: mais son *goût* change, ou, pour mieux dire, il a deux *goûts*. Là, c'est un *goût* traditionnel qui s'est épuré d'âge en âge, & qui se rend sévère & difficile jusqu'au dernier scrupule, lorsqu'on lui donne à juger des ouvrages qui prétendent à son estime. Ici, c'est un *goût* de complaisance & d'indulgence qui s'interdit tout examen, qui réduit l'ame à l'usage des sens, en intercepte la lumière, met en oubli toutes les règles de bienséance & de vraisemblance, & ne veut que de l'émotion. Que si l'on demande pourquoi cette délicatesse qu'on témoignoit hier, n'a plus lieu aujourd'hui, c'est que la vanité du spectateur n'y est plus intéressée : on ne veut que le divertir, sans rien prétendre à ses éloges : son amour-propre est à son aise ; même en applaudissant, il pourra mépriser.

Il s'agit maintenant de voir lequel de

ces deux *goûts* nous voulons préférer : car les concilier ensemble, & laisser germer le mauvais sans qu'à la fin le bon soit étouffé, c'est ce que je crois impossible. Il n'est que trop aisé de voir, dès à présent, ce qui résulte de leur mêlange. Il fut un temps où le petit nombre influoit sur la multitude; alors le progrès de l'exemple étoit en faveur du bon *goût :* aujourd'hui c'est la multitude qui domine le petit nombre; & la contagion du mauvais *goût* se répand dans tous les états. Que la révolution s'achève, c'en est fait des Arts & des Lettres; tous les soins que l'on aura pris de les faire fleurir & prospérer, seront perdus; c'est ce que leur patrie ne peut voir sans quelque regret.

Pour tout le reste, la France a des émules; c'est dans les arts d'agrément & de *goût*, c'est sur-tout dans les belles-lettres qu'aucune nation ne lui dispute cette supériorité, cette célébrité brillante, qui, d'un côté, répand sa langue, ses usages,

fes productions induftrieufes aux extrémités de l'Europe; & qui, de l'autre, attire dans fon fein ces étrangers dont l'affluence ajoute à fa richeffe, & contribue à fa fplendeur. Il feroit donc intéreffant pour elle d'examiner comment ce *goût* nationnal, ce *goût* du beau, du vrai, de l'exquis en tous genres, fe pourroit ranimer encore, & s'il feroit poffible de le perpétuer.

Ce *goût* exifte en fentiment dans la plus faine partie du public, & il exifte en fpéculation dans la partie la plus nombreufe. Peut-être même eft-il encore au fond des ames, comme ces germes de vertu que le vice enveloppe & qu'il ne peut détruire.

Mais l'habitude eft comme un ruiffeau auquel il faut tracer fon cours, fi l'on ne veut pas qu'il s'égare; & les moyens de diriger nos inclinations & nos *goûts*, fe reduifent prefqu'à deux points : l'un, de nous préfenter l'attrait du bien; l'autre, plus effentiel encore, de ne jamais nous expofer à la tentation du mal. C'eft l'abrégé de l'éducation des peuples, comme

de celle des enfans ; & c'eſt d'abord par celle des enfans que commence celle des peuples. La ſource du *goût* ſera donc la même que celle des mœurs publiques, une première inſtitution ; & le ſuccès dépend du ſoin de pourvoir les écoles de profeſſeurs habiles, & de les y attacher par de ſolides avantages. Un Porée, un Rollin, un Le Beau, ſont des hommes dont il eſt juſte d'honorer la vieilleſſe, & de couronner les travaux.

Une école plus ſolemnelle eſt celle du théatre : car il y a pour les eſprits une électricité rapide, dont chacun, au ſortir d'une grande aſſemblée, remporte chez ſoi l'impreſſion, & dont il eſt preſque impoſſible que le ſens intime, le ſens du *goût*, ne ſoit pas habituellement & profondément affecté. Si donc un monde poli s'accoutume aux divertiſſemens du peuple, il eſt à craindre qu'il ne finiſſe par devenir peuple lui-même. Heureuſement ce qui peut le ſauver de la contagion, eſt auſſi ſimple que ſalutaire : c'eſt

de rendre exclusivement populaires les spectacles faits pour le peuple; de ne les donner que les jours de repos, afin, sur-tout, que la dissipation ne prenne rien sur le travail; de les tenir à un prix très-modique, enfin, de n'y laisser aucune distinction de places, & de réduire les gens du monde, ou à s'en abstenir, ou à s'y voir mêlés & confondus avec la foule, moyen que je crois infaillible pour les en éloigner, sans violence & sans retour.

Quant aux spectacles destinés pour un public au-dessus du peuple, ce public lui-même y fera justice de ce qui blessera le *goût* & la décence, & l'on peut s'en fier à lui, lorsqu'il ne viendra plus de voir & d'applaudir ailleurs l'indécence & le mauvais *goût*. Mais en attendant qu'il ait perdu des habitudes qui le dégradent, le plus sûr, à ce qui me semble, feroit d'exclure de nos grands théatres ce qui est indigne d'y paroître; & sur-tout de ne pas souffrir que

pour favoriſer des genres mépriſables, on y prodiguât ſans meſure tout ce qui peut les décorer. Car en déguiſer la baſſeſſe & la groſſiéreté par toute eſpèce d'embelliſſemens, c'eſt, pour nous faire avaler à longs traits un poiſon qui nous abrutiſſe, renouveller l'art de Circé.

Enfin, la ſauve-garde & en même tems le fléau du *goût*, c'eſt la critique. Impartiale, juſte & décente, rien de plus utile ſans doute : auſſi modeſte dans ſes cenſures, que meſurée dans ſes éloges, elle éclaire ſans offenſer. Mais paſſionnée, inſultante, ſans diſcernement, ſans pudeur, elle fait plus qu'importuner & que rebuter les talens, elle accrédite la ſottiſe ; elle ôte au *goût* naturel du public ſa candeur & ſa rectitude ; & à la place d'un ſentiment naïf & juſte, qu'il auroit eu, s'il n'eût conſulté que lui-même, il reçoit d'elle une impreſſion fauſſe, qui lui altère le ſens intime & lui déprave le jugement.

Mais comme le remède à ce mal eſt encore infaillible, lorſqu'on daignera l'em-

ployer, rien n'eſt déſeſpéré pour le ſalut du *goût* & la proſpérité des lettres; & ſi depuis près de deux ſiècles, la poéſie & l'éloquence ſemblent avoir tari les ſources du génie, au moins ce règne peut-il être celui d'une raiſon ſolide & lumineuſe, parée des fleurs de l'imagination, & révêtue avec décence de toutes les graces du ſtyle.

Peut-être même y aura-t-il encore dans cette mine que l'on croit épuiſée, quelques veines d'or échappées aux recherches & aux travaux de ceux qui nous ont devancés; & le jeune homme que la nature aura doué d'un eſprit pénétrant, d'une ame active, élevée & ſenſible, ſe ſouviendra de ces vers de Voltaire:

> La nature eſt inépuiſable;
> Et le travail infatigable
> Eſt un Dieu qui la rajeunit.

FIN.







